

brusquement par la fuite de l'homme et son ensevelissement à la campagne dans un mariage de raison. Sur le sort de la femme, jouet de cette passion criminelle, le romancier se tait, laissant planer on ne sait « quelle douloureuse incertitude, quelle image d'abandon infini » (Scherer). N'était une certaine complaisance romantique, d'ailleurs pleine de tact et de mesure, pour les descriptions, un souci du milieu et de l'atmosphère où se retrouve le peintre d'*Un été dans le Sahara* et d'*Une année dans le Sahel*, on se croirait en présence d'une œuvre toute classique, tant la gradation des sentiments y est bien observée, tant l'analyse des troubles de la passion chez Dominique et M^{me} de Nièvres est conduite avec délicatesse, tant l'expression, toujours « fine et légère, pas trop marquée, caractéristique pourtant » (Sainte-Beuve), a de justesse et d'élégance. — *Fanny*, d'Ernest Feydeau, rappellerait davantage *Adolphe* que *la Princesse de Clèves*. Dans cette étude d'un cas de jalousie, l'auteur apporte quelque chose de la sécheresse et aussi de la précision analytique de Benjamin Constant; il y ajoute sa propre amertume et une recherche des situations scabreuses qui fit scandale en son temps et ne laissa pas d'aider au succès du livre. La fameuse « scène du balcon » fut le pendant de la « scène du fiacre » dans *Madame Bovary*, qui venait de paraître quelques semaines plus tôt. Les crudités de l'école naturaliste devaient promptement blaser le public sur ces hardiesses qui gardaient au moins quelque retenue dans l'expression.

L'école réaliste : Gustave Flaubert. — Ils étaient quatre ou cinq, avec Charles de Bernard, qui se disputaient, vers ce temps-là, l'héritage de Balzac : Henry Murger, dont les *Scènes de la vie de Bohème* (1848) avaient fait tapage et même un peu scandale (elles nous apparaissent aujourd'hui comme une aimable fantaisie); Champfleury, bon observateur de la vie provinciale et de la vie d'atelier (*Chien-Cail-ou* (1847), *les Bourgeois de Molinchart* (1855), *les Souffrances du professeur Delleil*, etc.), mais chez qui le réalisme tournait volontiers à la charge; Charles Barbara, qui connut un certain succès avec son dramatique *Assassinat du Pont-Rouge*; Charles Bataille, dont Jules Levallois tenait l'*Antoine Quérard* pour « un des plus forts romans de notre

époque et le meilleur pendant à *Madame Bovary* » ; Edmond Duranty, dans lequel on peut voir en quelque manière le cerveau du groupe. Duranty est en effet mieux qu'un disciple de Murger et de Champfleury : dans une revue éphémère, *le Réalisme*, qu'il fonde en 1856, avec J. Assézat et le Dr Thulié, il expose une théorie du réalisme qui contient en germe le naturalisme d'Emile Zola et où celui-ci puisera le plus clair de son système. Mais Duranty, romancier, est terne, étriqué : *le Malheur d'Henriette Gérard* (1860), son meilleur livre, ennuie dès la vingtième page. — Ce réalisme maussade n'avait aucune chance de conquérir le public quand Gustave Flaubert, devançant Duranty, publia *Madame Bovary*. Rien pourtant, si ce n'est le fait qu'il était fils de médecin, ne l'inclinait vers la formule réaliste. Par ses goûts, qui vont à l'encontre de son éducation, Flaubert est tout romantique ; ses *juvenilia* portent à cet égard des titres lugubrement significatifs : *Novembre*, *le Chant de la Mort* (1838), *Smarah*, *vieux mystère* (où l'on peut trouver l'idée mère et à tout le moins les premiers linéaments de cette *Tentation de saint Antoine*, son obsession perpétuelle, qu'il ne cessa de reprendre, de remanier jusqu'en 1874, où elle parut enfin en volume et quand *l'Artiste* en avait déjà publié les trois quarts dès 1858). Cependant la mort du père de Flaubert, en le soustrayant à une tutelle trop étroite et par le bénéfice d'une succession assez considérable, allait lui permettre de lâcher la bride à son démon ; il s'installe d'abord aux environs de Rouen, à Croisset, puis il part pour la Bretagne avec Maxime du Camp et en rapporte la matière d'un livre d'impressions qui sera publié après sa mort sous le titre de *Par les champs et par les grèves*. Retour à Croisset. En 1849, nouvelle fugue avec du Camp vers la Grèce, la Syrie, l'Égypte, d'où il compte rapporter un autre livre d'impressions dont le début seul fut écrit (*A bord de la Cange*) : du moins Flaubert y recueillit-il des indications de paysages qu'il devait utiliser par la suite. Second retour et installation à Croisset en 1851. Reprise de la romantique *Tentation de saint Antoine*, déjà



Gustave Flaubert.

ébauchée, qu'il mène jusqu'à plus de la moitié du livre et qu'il abandonne tout à coup pour l'exécution d'un sujet radicalement opposé : c'est *Madame Bovary*, roman de mœurs contemporaines, publié dans la *Revue de Paris* en 1857, poursuivi sous l'inculpation d'outrage aux mœurs et acquitté sur la remarquable défense de M^e Senard.

Madame Bovary est une date dans l'histoire du roman français. Le livre fit un bruit énorme et souleva de vives polémiques ; Sainte-Beuve l'appuya de sa courageuse autorité : préparée et, à tout le moins, mise en éveil par la tentative de Champfleury et les essais critiques de Duranty, l'opinion du plus grand nombre y vit le point de départ d'un art nouveau, attendu, souhaité, décidé à tout comprendre et à tout dire, en un mot franchement, essentiellement réaliste. Et cette même opinion, lasse jusqu'à l'écoeurement des Werther, des René, des Frank, des Lara, des Lélia et qui ne croyait plus au droit divin de la passion, « aux courtisanes conseillant les diplomates, aux riches mariages obtenus par des intrigues, au génie des galériens, aux docilités du hasard sous la main des forts », applaudit, comme à un geste libérateur et piaculaire, au renversement de ses idoles de la veille. C'est ainsi qu'Emile Montégut put comparer *Madame Bovary* à *Don Quichotte* et Flaubert « ridiculisant les dernières exagérations du délire romantique » à Cervantès bafouant « les dernières exagérations de l'esprit chevaleresque... » Le piquant, comme l'a remarqué Brunetière, est que c'étaient les moyens eux-mêmes du romantisme qui servaient d'instruments à cette dérision du romantisme. Il n'est pas en effet qu'une critique plus avisée et plus pénétrante que n'était l'opinion en 1857 n'ait fini par démêler ce qu'il y avait encore de romantique chez l'auteur de *Madame Bovary* : l'horreur du bourgeois et la croyance puérile à la précellence de l'artiste, le culte exagéré de la forme, le goût du bric-à-brac, la tendance, poussée jusqu'au procédé, à faire parler au sentiment et à la pensée le langage de la sensation. Enfin la misanthropie de Flaubert, qu'il déguise sous des airs d'impassibilité et qui envahira bientôt toute son œuvre, n'est pas encore si généralisée dans ce livre qu'on n'y discerne çà et là un accent de secrète sympathie pour certains personnages épisodiques, la vieille servante Cathe-

rine-Nicaise-Elisabeth Leroux, par exemple, dans l'admirable scène du Comice d'Yonville.

Il entre bien des éléments, comme on voit, et de l'ordre le plus divers, dans cette *Madame Bovary* qui parut à l'origine si tranchée et si une et dont le succès, semble-t-il, eût dû décider de l'orientation du romancier. Mais, l'année suivante, Flaubert partait pour Tunis, interrogeait la cendre de Carthage et, en 1862, n'ayant réussi à étreindre qu'un fantôme, publiait *Salammbô*, reconstitution prodigieuse, aux trois quarts intuitive, d'une civilisation à peu près sans histoire. On a voulu établir, sans doute, qu'il n'y avait pas de contradiction entre les deux parties de l'œuvre de Flaubert, que *Salammbô* n'offrait aucune disparité avec *Madame Bovary*, que Flaubert n'avait fait qu'y « appliquer à l'antiquité les procédés du roman moderne » et que nous avons là, en résumé, ce que Saint-René Taillandier appelait du « réalisme épique. » Mais il faudrait donc que la psychologie de Salammbô et de Matho fût aussi fouillée que celle d'Emma et de Charles Bovary, et elle reste des plus sommaires; et il faudrait surtout que la reconstitution de Carthage s'appuyât sur une documentation autrement rigoureuse. Les contemporains le sentirent, et *Salammbô* fut loin de provoquer le même enthousiasme que *Madame Bovary*. Sainte-Beuve lui-même s'éleva contre les procédés un peu suspects d'un romancier avant tout passionné d'exactitude et qui allait choisir de toute l'histoire la civilisation qui prêtait le plus aux conjectures. Flaubert riposta. La discussion fut longue; elle n'est point de celles qui se tranchent tout entières en un sens ou en l'autre, et il demeure au moins que l'œuvre est belle, un peu froide et toute découpée pour la musique de Reyer. C'est le dernier effort du poème en prose. Et le jeu de bascule que sera désormais toute la vie littéraire de Flaubert recommence avec *l'Éducation sentimentale*, *histoire d'un jeune homme* (1869), où l'auteur s'efforce vers une objectivité plus complète que dans *Madame Bovary* et qui enferme déjà toute la tristesse grise du naturalisme. *La tentation de saint Antoine*, parue en 1874, fut au contraire un retour vers le roman descriptif et d'imagination rétrospective. La même année Flaubert abordait le théâtre avec une pièce d'actualité, *le Candidat*, qui fut jouée sans succès au Vaudeville. Puis il remontait

aux âges héroïques avec *Hérodiad* et la *Légende de saint Julien l'Hospitalier* (1877), dans la manière impersonnelle, hautaine et glacée de *Salammbô*, pour retomber à la pire platitude et à la charge d'atelier avec *Bouvard et Pécuchet* (1881). Mais l'artiste en lui, sous ces deux aspects, avait été de premier ordre et, quant au romancier, il n'eût écrit que *Madame Bovary* qu'il faudrait encore l'honorer comme un maître. « *Madame Bovary*, disait justement Brunetière en 1883, a marqué la fin de quelque chose et le commencement d'autre chose. Elle contenait, dans une mesure savante, ce qu'il eût été dommage de laisser perdre du romantisme et ce qu'il eût été dommage aussi de ne pas donner de satisfaction aux exigences du réalisme. S'il est vrai qu'il y ait eu, depuis vingt-cinq ans environ, un effort constant de la littérature d'imagination — et de la poésie même — pour mouler plus étroitement l'invention littéraire sur le vif de la réalité, c'est à *Madame Bovary* qu'il faut faire, pour une large part, remonter l'origine de ce mouvement. »

Emile Zola et le naturalisme. — Il n'est pas contestable au moins que les trois grands courants du réalisme contempo-



Emile Zola.

rain, le naturalisme d'Emile Zola, l'impressionnisme des Goncourt, le réalisme sentimental d'Alphonse Daudet, dérivent en droite ligne de Flaubert. Ils ont leur haute source dans son œuvre et, s'ils se grossissent, chemin faisant, d'affluents étrangers, ils les absorbent sans perdre leur teinte originelle. Qu'ajoutent d'ailleurs Claude Bernard, Darwin et Taine à Zola? On ne louera jamais assez chez Zola le travailleur infatigable, le probe et rude tâcheron de lettres qui avait

pris pour devise : *Nulla dies sine linea*. Il faut bien convenir cependant que sa culture scientifique était insuffisante : toute son *Histoire naturelle et sociale d'une famille sous le Second Empire* (1871-1893) est basée sur une conception arbitraire de l'hérédité; il veut faire du roman une

dépendance de la biologie et il semble ignorer la distinction fondamentale entre les substances organisées et les substances organiques, seules susceptibles de se prêter à l'expérimentation. Et sa psychologie n'est pas très supérieure à sa science : les personnages de la série des *Rougon-Macquart*, à trois ou quatre exceptions près, sont des pantins articulés dont il a demandé la recette à des livres de médecine ou aux manuels Roret. Matérialiste, évolutionniste, il ne croit d'ailleurs qu'à « l'homme physiologique, déterminé par le milieu, agissant sous le jeu de tous ses organes », et c'est après qu'il a amputé l'humanité de sa moitié la plus noble qu'il précise lyriquement son intention de peindre la vie, « la vie totale, universelle, qui va d'un bout de l'animalité à l'autre, sans haut ni bas, sans beauté, sans laideur » : d'où, comme conséquence, le droit et même le devoir pour le romancier de ne rien atténuer, de tout dire, l'ordure comme le reste, d'exalter enfin « l'acte sexuel, origine et achèvement continu du monde », de le tirer « de la honte où on le cache » et de le replacer « dans sa gloire, sous le soleil ». Ces audacieuses propositions furent le corps de doctrines de ce qu'on a nommé le naturalisme. Et, si Zola les avait appliquées strictement, nous n'aurions eu en lui qu'un Duranty d'une espèce encore plus vulgaire, quelque chose comme un Homais mâtiné de Crébillon fils. Mais il arriva ce qui était arrivé déjà pour Flaubert, que cet homme s'ignorait à un point qui passe l'imagination et qu'avec la prétention d'être documentaire et scientifique exclusivement, il s'essouffla durant sa vie entière à composer romantiquement de grandes machines allégoriques, des symboles énormes et monstrueusement irréels de la corruption sociale saisie et présentée dans toutes les formes de notre activité professionnelle. Il fut une sorte de grand mystique de la fange, visionnaire, halluciné, puissant en définitive, et, comme les choses lui apparaissaient par grandes masses concrètes, il eut, à défaut de la connaissance des individus, je ne sais quelle divination géniale de l'âme élémentaire des foules. *L'Assommoir* (1877), *Germinal* (1885), ses chefs-d'œuvre, méritent ainsi jusqu'à un certain point le qualificatif d'« épopées sociologiques » que leur a décerné M. Lanson. On peut croire qu'ils surnageront, dans le naufrage du reste de son

œuvre, et c'est aussi bien que, « par un heureux accord de ces sujets vulgaires et de son talent brutal, Zola, dit encore M. Lanson, a mis dans ces deux romans plus de vérité, une observation plus serrée et plus précise que dans les autres et moins d'artifice verbal. »

L'École de Médan. — Les doctrines qu'il professait et dont il faisait un si étrange usage, l'école de Médan (ainsi nommée du coin de banlieue parisienne où elle se réunissait autour de son chef) leur fut sensiblement plus fidèle, et c'est peut-être chez Paul Alexis, Henry Céard, Léon Hennique et le Joris-Karl Huysmans de la première manière — beaucoup moins chez Maupassant et pour les raisons qu'on verra plus loin — qu'on trouverait la meilleure application de l'esthétique naturaliste. Ces écrivains, vraiment, furent, dans leurs débuts, aussi misanthropiques, documentaires, impersonnels et fastidieux que pouvait l'exiger le programme de l'école ; leurs livres ne voulurent être que des « tranches de vie » et de la vie la plus banale, la plus inintéressante qui se pût concevoir. Huysmans mit à conter une histoire de diarrhée le sérieux imperturbable d'un matassin de Molière, et Henry Céard narra du même ton lugubrement féroce les gastralgies de M^{me} Duhamain. Encore ces aventures n'étaient-elles que malpropres. Elles n'eussent peut-être pas suffi, sans l'appât de la gravelure, pour assurer le succès de l'école. Celui-ci fut tel qu'on put un moment désespérer des lettres et du goût français. « Le roman sera naturaliste ou il ne sera pas », avait dit Zola. Il fut, et presque toute la jeunesse y vint (ou à l'impressionnisme, sa forme à peine atténuée) : Edouard Rod, Paul Margueritte, Elémir Bourges, Paul Ginisty, Maurice Talmeyr, Félicien Champsaur, René Maizeroy, Jules Case, Maurice Montégut, Boyer d'Agen, comme Octave Mirbeau, Dubut de Laforest, Gustave Guiches, Vast-Ricouard, Robert Caze, les frères Rosny, Lucien Descaves, Camille Lemonnier, Paul Bonnetain, Louis Desprez, Henry Fèvre, Oscar Méténier, Clovis Hugues, Joseph Caraguel, Jean Ajalbert, Gustave Geffroy, que le nouveau cénacle devait élire pour son critique officiel, et Paul Adam lui-même, qui écrira un peu plus tard ces lignes confirmatrices et dégoûtées : « A l'époque des grands triomphes médaniens, une nuée de

jeunes gens se groupèrent autour du Maître : forts de la poétique, préconisant les œuvres documentaires et le mépris de la rhétorique, ces ambitieux manœuvres créèrent une littérature de reportage qui, depuis dix ans, nous harcèle. » On peut négliger aujourd'hui cette queue du naturalisme. D'ailleurs cinq des plus notoires entre les écrivains précédents, Gustave Guiches, Paul Margueritte, Lucien Descaves, J.-H. Rosny, Paul Bonnetain, devaient brutalement couper les ponts en 1887. C'était le temps où *la Terre* paraissait en feuilleton. « Non seulement l'observation est superficielle, déclarait sans la moindre indulgence et peut-être avec quelque injustice le *Manifeste des Cinq*, les trucs démodés, la narration commune et dépourvue de caractéristiques, mais la note ordurière est exacerbée encore, descendue à des saletés si basses que, par instants, on se croirait devant un recueil de scatologie. » — Les Médaniens eux-mêmes, ceux qu'on appelait les premiers apôtres, à l'exception du fidèle Trublot, *alias* Paul Alexis, se détachaient peu à peu de Zola : et, en vérité, Léon Hennique avait bien pu trahir dans ses débuts la préoccupation du « document humain », mais ses affinités intimes, son goût du rare et du contourné, sa curiosité du passé, l'inclinaient plutôt vers les Goncourt. Et il était encore (Cf. *Un caractère, la Mort du Duc d'Enghien*, etc.) « original et singulier par un certain don de rêve, par un certain sentiment de l'idéal », quelque chose « d'héroïque et de fier. » (A. France). — Huysmans, sensualiste morne et compliqué dans *Marthe, histoire d'une fille* (1878), *les Sœurs Vatard, En ménage*, etc., commence son évolution dans *A rebours* (1884) et, par le satanisme et la magie, s'achemine vers les purs sommets de la mystique chrétienne, sans parvenir à libérer complètement des tyrannies de la matière l'expression de sa spiritualité. — Henry Céard, après *Une belle journée*, se tourne vers le théâtre et y montre des qualités inattendues de finesse et de sensibilité. C'est en 1907 seulement qu'il revient au roman avec *Maison à vendre*, livre d'observation amère, mais où le parti pris d'école est beaucoup moins apparent.

Guy de Maupassant n'appartient que de nom au groupe de Médan : il est le fils spirituel de Flaubert, du Flaubert de *Madame Bovary*, et son embrigadement dans le naturalisme

lui laisse dès l'origine (*Boule de Suif*, 1880) toute sa souple et vigoureuse personnalité. Il l'exerce longtemps dans la nouvelle, excellent à condenser en quelques paragraphes de petits drames pessimistes, publiés d'abord dans les journaux et qu'il recueillait ensuite sous divers titres : *la Maison Tellier*, *M^{lle} Fifi*, *les Contes de la bécasse*, *Miss Harriett*, *Monsieur Parent*, etc. L'auteur n'apportait point de raffinement au choix de ses sujets, et *Boule de Suif*, *la Maison Tellier* ne présentent pas des spécimens d'humanité très supérieurs socialement et moralement au couple



Guy de Maupassant.

Charles de *la Terre*. Mais la note en était toujours intéressante. Et cela même est à relever, comme un trait distinctif, que, dès ses premières nouvelles, Maupassant tient pour l'« intérêt » contre la « tranche de vie ». Les Normands furent toujours d'excellents conteurs. Ils content pour le plaisir de conter ; ils ont le don qui ne s'acquiert pas et que possèdent si peu de naturalistes : le mouvement, la verve, le diable au corps. Mais il ne faut pas que des scrupules d'art excessifs en gênent l'expansion, comme il advint au pauvre Flaubert.

Il est très remarquable précisément à quel point Maupassant fut peu tourmenté de ces scrupules : douze années lui ont suffi pour construire ses vingt-sept volumes. Il ne vise qu'à être clair, et l'action est la première chose à ses yeux. De là son indifférence pour les ornements inutiles, la fioriture romantique : sa phrase serait presque vulgaire, si quelque forte épithète ne la crétait au bon endroit ; mais elle a un rythme de marche et le verbe lui fait une osature puissante. Ses romans, *Une vie* (1883), *Bel-Ami*, *Mont-Oriol*, etc., ne le montrèrent pas d'abord très différent du Maupassant novelliste. Il est sensiblement le même ici et là : réaliste cruel et pénétrant, appliqué à rendre aussi exactement que possible les êtres et les choses, ne jugeant pas, n'épilouant pas, ne rêvant pas, le plus pratique et le moins spéculatif des hommes, doué seulement, comme un de ses héros, de « deux sens très simples : une vision nette des formes et une intuition instinctive des dessous ». Quel-

que sympathie pour l'espèce, un accent de souffrance personnelle perceront plus tard dans *Fort comme la mort* et *Notre cœur*, et ces livres marqueront un élargissement de sa première manière. Et des problèmes qu'il eût résolus autrefois par un haussement d'épaules commencent à le troubler : il a l'obsession du mystère, de l'invisible. La folie le guette. Il meurt à quarante-trois ans dans un cabanon. Il avait été, sinon le plus grand, peut-être — dans le champ restreint de son observation — le plus complet de nos réalistes.

L'impressionnisme : Edmond et Jules de Goncourt. — L'œuvre des Goncourt est très mêlée. Il ne dépendit pas sans



Edmond de Goncourt.



Jules de Goncourt.

doute du survivant que l'opinion ne le considérât avec son frère comme les seuls pères authentiques du réalisme et du naturalisme. N'avaient-ils pas donné dans *Germinie Lacerteux* (1865), avant *l'Assommoir*, la « formule du roman physiologique » ? Et *En 18...* n'est-il pas antérieur de six années à *Madame Bovary* ? Mais si ce roman de jeunesse, le premier des Goncourt, contient en effet « les fières révoltes, les endiablés soulèvements, les forts blasphèmes à l'endroit des religions de toutes sortes, la crâne affiche d'indépendance littéraire et artistique », tout le « hautain révolutionnarisme » qu'y découvrit après coup le survivant des deux frères, les contemporains ne s'en aperçurent pas ou demeurèrent insensibles à ces nouveautés ; les Goncourt eux-mêmes s'orientèrent vers d'autres direc-

tions. Petit-fils d'un député du Tiers à l'Assemblée nationale de 1789, mais tenant fort à leur particule et à leur ascendance nobiliaire, ayant du reste tout l'affinement et le maniérisme d'une race d'extrême civilisation, nul, mieux qu'eux, n'était fait pour apprécier les grâces mièvres de l'art du XVIII^e siècle, la vie de boudoir et de coulisse, et sympathiser avec Watteau aussi bien qu'avec la Du Barry et Sophie Arnould : quinze volumes affirmèrent leur maîtrise en ce genre de restitutions délicatement libertines, et il y faudrait joindre leurs *Salons*, leurs enquêtes sur l'art japonais, sur Gavarni, sur Prudhon, sur les « lorettes » et les actrices du second Empire, leur tentative avortée d'*Henriette Maréchal* au théâtre, leurs préfaces et manifestes, leur *Journal*, dont la publication fit un si beau tapage. Mais enfin ce n'est qu'en 1860 qu'ils abordèrent le roman d'observation avec *les Hommes de lettres*, réimprimés plus tard sous le titre de *Charles Demailly* et que suivirent *Sœur Philomène* (1861), *Renée Mauperin* (1864), *Germinie Lacerteux* (1865), *Manette Salomon* (1867), *Madame Gervaisais* (1869), tous livres assurément inégaux de matière et d'exécution, mais qui valent également par l'intensité de l'impression (d'où le nom d'« impressionnisme »), la passion de la modernité et l'application à l'étude des milieux. Daudet raconte qu'une année durant le monde des peintres ne jura que par *Manette Salomon*, et il n'est pas de meilleur hommage à l'exactitude de cette monographie de la vie d'atelier. Après la mort de Jules, Edmond devait écrire encore, sur des brouillons de son cadet, *la Fille Elisa* (1878), *les Frères Zemganno*, *la Faustine*, *Chérie* : la sensibilité s'y exacerbe jusqu'à la maladie et le style brise avec toute syntaxe. C'est pourtant par ce style que les Goncourt occupent une place si considérable dans les lettres. Comme ils étaient, de leur propre aveu, « les gens les plus nerveux, les plus sensitifs, les plus chercheurs de la notation des sensations indescriptibles, les moins susceptibles de se satisfaire du gros à peu près de leurs devanciers », ils crurent nécessaire de s'inventer une langue adéquate à leur tempérament et ils créèrent ce qu'ils appelèrent eux-mêmes « l'écriture artiste », toute en frissons et en nuances, tourmentée, incorrècte, bariolée de néologismes et d'« épithètes rares », violente et précieuse à la fois, qui, au lieu de contenir l'ex-

pression de leur sensibilité et d'y introduire un peu d'ordre, ne servit qu'à l'exaspérer.

Le réalisme sentimental : Alphonse Daudet. — L'impressionnisme, art tout matériel encore, avait été pourtant avec eux une sorte d'allègement, d'aération du naturalisme. Dans la multitude de détails élémentaires qu'entasse l'écrivain naturaliste, un romancier impressionniste n'est trappé, « impressionné », que par le détail caractéristique, la « note » essentielle et dominante. C'est elle qu'il essaie de dégager, comme c'est elle seulement qu'il met en valeur. La pensée, le sentiment se transposent toujours chez lui dans l'ordre de la sensation, et c'est que l'impressionniste n'a pas moins horreur de l'abstrait que le naturaliste et que, à son exemple, il construit avec des faits, jamais avec des idées. « Un bon fait, bien observé par des yeux clairs, dira Daudet à son fils, est aussi vaste, aussi troublant, aussi fécond que n'importe quelle hypothèse. Les idées abstraites ne sont pas une nourriture saine. Elles deviennent vite une jonglerie et l'esprit qui se donne à elles perd le relief et la couleur. » Daudet, pas plus que Flaubert et Zola, n'interviendra donc dans son œuvre : il laissera aux événements le soin de conclure pour lui ; il ne nous introduira pas plus qu'eux dans l'âme de ses personnages : par leurs gestes, leurs actes les plus significatifs, il se contentera de nous en donner la traduction concrète. Avec cette esthétique toute matérialiste, la grande merveille de Daudet, c'est d'avoir trouvé le secret d'attacher et d'émouvoir et, non seulement d'avoir jeté dans la circulation des types qui participent à la fois de l'actualité et d'une vérité plus large, comme Sapho, Numa Roumestan, Paul Astier, Delobelle, Monpavon, Tartarin, etc., mais encore d'avoir exercé, suivant l'expression de M. Jules Lemaitre, « une séduction universelle » et traîné de son vivant « tous les cœurs après lui ». Une telle emprise ne peut s'expliquer que par un charme. Le sien lui venait de son naturel, de sa grâce aisée, de l'heureux équi-



Alphonse Daudet.

libre où se tenaient chez lui la fantaisie et l'observation, surtout de sa sensibilité frémissante, de ce don inné de l'émotion, plus fort que toutes les attitudes et tous les partis pris d'école. M. René Bazin, qui a hérité lui-même de ce don, dit avec raison que les écrivains qui en sont dépourvus ne peuvent être, dans la littérature de fiction, que des descriptifs. Et c'est ce qui arriva précisément aux Goncourt, dont tant de livres ne sont que des catalogues. Avec *Fromont jeune et Risler aîné* (1874), *Jack, le Nabab, les Rois en exil, l'Évangéliste, Sapho, l'Immortel*, etc., comme avec *le Petit Chose* et les délicieux *Contes du lundi* (1873), Daudet a en somme installé le sentiment dans le réalisme, restitué ses droits au pathétique et hâté ainsi la restauration du roman français, dans lequel deux nouveaux venus, Paul Bourget et Anatole France, travaillaient vers le même temps à réintégrer l'idée.





LA LITTÉRATURE PRÉSENTE (1880-1910)

Les œuvres et les hommes qu'il nous reste à présenter ici sont encore trop mal dégagés de la discussion pour que nous songions à faire davantage qu'à en donner une sorte de tableau synoptique aussi exact et bienveillant que possible. Afin que ce tableau ne soit pas trop confus ni trop vain, nous indiquerons brièvement le sens des vies littéraires à peu près accomplies, puis des divers groupes ou écoles d'où pourra sortir la littérature de demain.

La Poésie

Les poètes philosophes. — C'est ainsi qu'on peut juger en pleine sécurité les œuvres poétiques d'un Anatole France ou d'un Frédéric Plessis. On sait que leurs voiles purs laissent deviner les formes antiques de Virgile et de Chénier. *Vesper* et *Gallica* de l'un (qui a plié sa muse française et bretonne aux disciplines de Rome), *les Noces corinthiennes* de l'autre (qui réalise une si pleine harmonie des âmes païenne et chrétienne) sont les témoignages indestructibles d'une poésie de philosophes amis des lyriques latins et sans doute de Platon, poésie mâle et tendre où la grâce est pensée, où la pensée est volonté. — Une psychologie attentive aux moindres frémissements de l'âme contemporaine, le modernisme et l'élégance du dessin, la nature sentie et interprétée à la manière des lakistes, distinguent *la Vie inquiète*, *Edel* et *les Aveux* de Paul Bour-

get. — En des poèmes un peu grêles et d'une langue délicieusement souple, Jules Lemaitre sut enfermer une morale ingénieuse et de pittoresques impressions exotiques. — Jules Tellier ne fut qu'un passant : mais sa pensée agit toujours parmi nous, même par ses vers peu nombreux, où la méditation aiguise la pointe de la désespérance. — Et voici d'autres poètes philosophes : Edmond Haraucourt, qui a nourri sa poésie d'une idée constante : « misère et solitude de l'homme, avec deux remèdes : vis-à-vis de soi-même, l'Effort ; vis-à-vis des autres, la Pitié », et dont l'œuvre se trouve être ainsi un double conseil d'énergie et de compassion qui l'apparente à celle de Vigny ; Charles de Pomairols, dont on a pu dire qu'il avait créé la poésie du comtisme ; Ernest Dupuy, qui allie l'émotion à la science ; Maurice Bouchor, dont le chant harmonieux passa du plaisir léger à un idéalisme quasi-mystique ; Auguste Angellier, « lyre dorienne », grave et rude, auteur d'admirables poèmes civiques tout échauffés par le « sentiment de l'ordre » (Ch. Maurras) ; Louis Le Cardonnell, qui déposant naguère, au pied de l'autel catholique, un bagage wagnérien, verlainien et celtique d'ailleurs exquis, ne voulut plus être qu'une âme pâmée en Jésus ; Pierre de Nolhac, l'un des plus délicats représentants, avec Frédéric Plessis, de ce petit groupe d'humanistes où l'on remarque encore Jean Psichari et Maurice Faucon ; Amédée Pigeon, analyste subtil des troubles de l'adolescence ; Albert Jhouney, Emile Michelet, voix sibyllines en qui frémit un dieu caché ; Éphraïm Mikhaël, qui promettait un grand poète au Parnasse déclinant ; Daniel de Venancourt, touché par la misère sociale et dont le pessimisme a des accents si profonds ; Charles Guérin qui, avec « une éloquence, une ampleur, une volupté sans égales dans notre poésie d'aujourd'hui, nous fit confidence de l'éternel duel qui se livrait en lui entre les ardeurs d'une chair païenne et les élévations d'une âme catholique » (Henry Bordeaux) ; Gustave Zidler, dont le *Livre de la douce vie* est d'« un Laprade que Verlaine et Rodenbach auraient assoupli et modernisé » (Gabriel Aubray) ; Sébastien-Charles Lecomte qui ressuscite les vieilles théogonies ; Raoul Ponchon, trogne ailée, Loret anacréontique, qui professe que tout est vain, hormis de boire et d'aimer...

Autres poètes. — Il est assez malaisé, par ailleurs, de s'orienter dans la foule innombrable de nos assembleurs de rythmes. Nous apercevons bien çà et là des néo-romantiques : Clovis Hugues, Jean Rameau, Charles Derennes, surtout Jean Richepin (*la Chanson des gueux, les Blasphèmes, la Mer, etc.*), le dernier de nos grands lyriques, dont la strophe puissante, lestée de réalisme, s'enlève d'un essor aussi franc que celle de Lamartine et de Hugo ; il est sonore et rutilant ; il y a en lui du rhéteur et du bateleur ; mais une langue drue, fraîche, savoureuse, cueillie aux lèvres des laboureurs et des marins, une sensibilité qui, aussi souvent qu'elle communit avec l'âme populaire, nous en restitue sans effort la couleur et l'accent, le distinguent du commun des romantiques et lui font une originalité du meilleur aloi ; — des lyriques banvillesques : Laurent Tailhade, Robert de La Villehervé, Emmanuel Signoret, Claude Couturier ; — des enfants perdus du naturalisme : Maupassant, Emile Goudeau, Paul Marrot ; — des fils de ma mère l'Oie, « traditionnistes » et adaptateurs de thèmes populaires : Raoul Gineste, Jacques Madeleine, Tristan Klingsor ; — des baudelairiens émancipés : Paul Guigou, Georges Rodenbach, qu'il faut ranger parmi les plus raffinés pasteurs de songes, les plus douces flûtes de ce temps, mais dont le premier a laissé une œuvre tôt interrompue, dont le second a fini par sombrer dans l'ennui et l'affectation ; — des néo-parnassiens : Gauthier-Ferrières, technicien consommé, habile à prendre tous les tons et capable d'un effort décisif ; Léonce Depont, impeccable comme Heredia, mais moins asservi au dogme de l'impassibilité ; Auguste Dorchain, dont la muse est fille de Sully Prudhomme et en a hérité les scrupules et la grâce pensive ; André Dumas, recueilli devant la Nature comme devant un des visages du Divin ; Alfred Droin, au corps de poésie chaste, élancé et fier ; André Bellessort, l'émouvant poète des appareillages et des grands horizons marins ; André Rivoire, psychologue amoureux des demi-teintes, avec le beau don de la continuité et de l'harmonie ; Fernand Mazade,



Jean Richepin.

Emile Peyrefort, Léo Larguier, Georges Druilhet, Foulon de Vaux, Jean Tribaldy, et ces deux cygnes envolés, Albert Thomas et Olivier Calemar de La Fayette.

La filiation, chez ces poètes, comme chez un vicomte de Guerne, presque égal à son maître Leconte de Lisle, est relativement facile à établir. Mais dans quelle catégorie et pourquoi dans celle-ci plutôt que dans celle-là faire rentrer Jean Ajalbert, impressionniste tour à tour gouailleur et mélancolique; Paul Roinard, réaliste savoureux égaré dans le symbolisme; Maurice Magre, en qui s'exalte l'âme des Temps nouveaux; Abel Bonnard, « virtuose fréquemment artificiel », qui « prodigue les images claires, vives, imprévues, bizarres, parfois baroques, souvent originales et comme étincelantes » et dont « tous les défauts lui viennent de sa facilité » (Ernest-Charles); Fernand Gregh, fondateur de l'Humanisme, qui chante magnifiquement la joie de vivre et concilie dans ses vers chatoyants Hugo, Verlaine, Baudelaire et Viellé-Griffin; Saint-Georges de Bouhéliier, autre fondateur d'école (le Naturisme) et autre apôtre de la Cité future; Francis Jammes, qui veut ramener le lyrisme à la fraîcheur primitive, mais le précipite quelquefois dans l'enfance bégayante ?

Les chansonniers. — L'aonienne liste tous les jours s'allonge et le talent court les rues. Et nous n'avons là que les poètes : mais les chansonniers ne sont pas non plus dédaignables. La vieille chanson eut ses derniers tenants en Paul Avenel, J.-B. Clément, Ernest Chebroux, Eugène Pottier, qui lui donna l'accent farouche d'une revendication. La nouvelle est fille de Montmartre et du Chat-Noir. « Rouge » avec Maurice Boukay, avec Mac-Nab elle se fait volontiers macabre et pince-sans-rire; avec Léon Durocher, érudite et goguenarde; avec Jehan Rictus, acerbe et populaire; avec Xavier Privas, régence; avec Pradels, gauloise; avec Vaucaire, amoureuse; avec Cazals, décadente; avec Bruant, Meusy, Xanrof, elle prend « un air qu'elle n'avait pas encore, une crânerie canaille, une fière allure des boulevards extérieurs » (A. France); avec Jules Jouy, puis Ferny, Dominique Bonnaud, Hyspa, Fursy, elle devient politique et frondeuse; avec Yann Nibor, elle grimpe aux hunes et, avec Théodore Botrel, elle retourne aux champs...

Les muses. — Un groupe remarquable dans cette foule est celui de nos poétesses : M^{mes} Daudet, Lesueur, Mendès, Vacaresco, Rosemonde Gérard, Delarue-Mardrus, Marthe Dupuy, Félix-Faure-Goyau, Perdriel-Vaissière, Hélène Picard et la plus troublante d'entre elles, Renée Vivien, perverse et triste comme une fille de Baudelaire. Au commencement du siècle, sous l'Empire, un almanach comptait cinquante-quatre « muses » : nous aurons bientôt passé le chiffre. La poésie féminine a beau n'être souvent qu'un écho, on reste confondu par la richesse d'orchestration, l'étendue, la souplesse de ce concert féminin. Deux voix, cependant, le dominant : celles de la comtesse de Noailles et de Gérard d'Houville, et ce sont comme les voix alternées de deux traditions rivales : tant de frénésie romantique chez l'une et, chez l'autre, par moments, cette pureté racinienne !...

L'école romane. — Peut-être la grâce est-elle descendue en Gérard d'Houville par le canal de cette école romane que Jean Moréas fonda en 1892 avec Raymond de la Tailhède, Maurice du Plessys, Ernest Raynaud, Achille Délaroche, Lionel des Rieux, Hugues Rebell et Charles Maurras. Le dessein de ces poètes, subtilement interprété par Charles Maurras, était tout à la fois de rétablir dans la pensée française « la notion du fini » et de restituer à la langue et au rythme le nerf et la correction perdus par un demi-siècle d'anarchie. Ils n'y ont peut-être pas complètement réussi ; mais la vertu de la doctrine s'est affirmée en poésie dans les belles odes de Raymond de la Tailhède et dans un pur chef-d'œuvre : les *Stances* de Jean Moréas. L'école romane n'a fait pourtant, depuis sa fondation, qu'un petit nombre de recrues (Paul Souchon, Joachim Gasquet, etc.), encore qu'elle ait imposé un peu partout, et dans les plus mauvais milieux, quelques éléments de son goût classique, et l'adhésion des jeunes gens semble aller de préférence au groupe néo-symboliste.

L'école symboliste. — L'instrument symboliste par excellence est le vers libre. Il ne paraît pas, d'ailleurs, que les premiers qui aient employé ce vers (et c'est un mystère à éclaircir si c'est Gustave Kahn ou Marie Kryszynska) se soient bien rendu compte de ce qu'ils tentaient. Le vers libre, chez

eux, n'est très évidemment que le succédané du vers verlainien, assonancé, allitéré, sans rime quelquefois, sans césures toujours sensibles, cherchant l'impair, poussant jusqu'au quindécasyllabe, élastique, fuyant, insaisissable, mais plié encore aux règles de l'isométrie ou de la strophe à forme fixe... Il y avait un pas à faire pour rapprocher tout à fait ce vers de la prose : c'était de l'affranchir de l'isométrie et de la strophe. On eut ainsi des suites de lignes dans ce goût :

Mes barques ivoirières et mes arbres aux ombres d'amour et
 Et mes géantes montagnes de marbre ciselé, [de mort,
 Et mes mers hospitalières au soleil quand il dételle,
 Et mes landes infrangibles et mes monstres et mes labours...

où il n'y a plus ni rimes, ni parité de syllabes, rien qu'un vague rappel d'assonances intérieures et une distribution toute subjective d'accents rythmiques, comme en pourrait marquer une prose un peu savante. Ce vers libre première manière et, si l'on peut dire, tout barbare encore, ne tarde pas à se polir en passant par des mains plus expertes, et déjà des humoristes sentimentaux (Jules Laforgue, Jean Ajalbert, Edouard Dujardin, Franc-Nohain) en tirent d'heureux effets d'ironie transcendante. Jean Moréas particulièrement, chez qui l'emploi du vers libre fut en général le plus réfléchi, sut presque toujours donner à ses poèmes un rythme vraiment sensible ; même dans des combinaisons de mètres à première vue déconcertantes, il se montra singulièrement habile et délié et n'en eut que plus de mérite à rompre avec cette acrobatie pittoresque pour revenir à la simple et forte coupe classique.

Sa place, dans l'école, fut prise en France par Francis Viellé-Griffin et à l'étranger par Emile Verhaeren, le premier dont les vers « donnent de fortes et délicates impressions de nature et de vie », le second « dont les poèmes émeuvent par leur verve abondante, contractée et magnifique » (H. de Régnier). De jour en jour, d'ailleurs, et à mesure que le vers libre tente des ouvriers plus habiles, on le voit qui s'assagit et s'humanise. Il est rare déjà qu'il se prolonge plus avant que l'alexandrin ; il rime davantage, tout en continuant à mépriser les règles de similitude absolue et d'alternance ; il ne risque l'hiatus qu'autant qu'il en veut tirer un effet ;

il ne s'impose pas enfin d'une manière absolue au poète qui peut revenir quand il lui plaît aux formes traditionnelles et il montre ainsi qu'il n'est pas tout le symbolisme. De fait celui-ci, avec Mallarmé, Arthur Rimbaud (*le Bateau ivre*, où l'on peut voir l'une des premières applications de la doctrine), n'avait rien changé à la technique du vers et, parmi ses récents adeptes, beaucoup, qui sont venus de l'entourage de Mendès, comme Pierre Quillard, Ferdinand Hérold, Rodolphe Darzens, Marcel Collière, Saint-Pol-Roux, ou de l'école évolutive-instrumentale de René Ghil, comme Stuart Merrill, Georges Knopff, Albert Lantoin, ou des brumes de la Flandre mystique, comme Max Elskamp, Victor Kinon, Thomas Braun, Georges Eeckhoud, ou de points encore plus obscurs de l'horizon, comme Mathias Morhardt et Mécislas Golberg, restent généralement fidèles à cette technique en même temps qu'au principe essentiel de l'école, lequel consiste à « ne pas exprimer les choses directement et par la seule signification des mots », mais bien à « les suggérer plutôt par des concordances de pensée, par des images ou des sonorités auxquelles se lient mystérieusement des sensations lointaines et sommeillantes, soudain secouées et qui surgissent » (André Beaunier). Outre les poètes précédents et quelques disparus, Jules Laforgue, Charles Vignier, Edouard Dubus, Louis Denise, etc., on doit mentionner parmi les meilleurs représentants de l'école : Charles Morice, longtemps considéré comme « le cerveau du symbolisme » (Jules Huret), dont il fut, avec T. de Wyzewa, Félix Fénéon et G. Albert Aurier, un des premiers théoriciens, Gustave Kahn, « évocateur des architectures orientales et des somptuosités asiatiques » (Paul Adam), Gabriel Mourey, Adolphe Retté, Albert Mockel, Robert de Souza, Albert Saint-Paul, Adrien Mithouard, Tancrède de Vizan, Paul Fort et Maurice Maeterlinck, qui porta le symbolisme au théâtre et l'y fit triompher : il est le poète du mystère ; il a rajeuni en quelque sorte le Destin ; il aime nous montrer les hommes comme les jouets de grandes forces obscures, de l'inconnu, de l'invisible, de l'amour et de la mort tyranniques. Et c'est encore en s'alliant aux éléments modérés de ce néo-symbolisme que le Parnasse a pu se prolonger dans l'œuvre très noble d'un Albert Samain et d'un Henri de Régnier : celui-ci (*Épisodes*, *les Médailles d'argile*, etc.)

un peu trop distant, mais majestueux dans ses rêveries ; celui-là (*Au jardin de l'Infante, Au flanc du vase, etc.*) doux, tendre, subtil, faisant alterner des pages de tout premier ordre avec je ne sais quel baudelairisme frelaté.

Les poètes de clocher. — Cependant quelques-uns des plus émouvants de nos poètes ne tiennent directement ni au Parnasse, ni au Symbolisme, ni à l'École romane, et n'ont plus souci que d'une vie libre, retrempée aux fraîches rosées provinciales. Nous avons toute une phalange de rimeurs qui se sont dévoués à la louange de leur terre natale, et avec tant de bonheur, souvent, qu'il ne serait peut-être pas impossible de reprendre de leur point de vue l'histoire de la littérature contemporaine. Si l'idée de patrie a fléchi, c'est pour beaucoup de raisons sans doute qui ne sont pas du domaine de ce livre, mais notamment parce qu'elle a été peu à peu vidée de sa réalité : la France est devenue pour les uns une abstraction pure, pour les autres un système d'administration. Il faudrait qu'elle redevînt une chair et une âme. Or, les mieux qualifiés pour cette tâche ne sont pas ceux qui entretiennent, flattent et multiplient nos puissances d'enthousiasme et dont le nom même, *poètes*, veut dire créateurs ? Un fait est certain : ce qu'il a pu rentrer de fraîcheur, de saine richesse, de robuste simplicité dans les lettres du XIX^e siècle finissant, on en doit le plus sûr aux écrivains de terroir.

Ils ont des ancêtres assez hauts dans notre tradition : un Nodier, un Gérard de Nerval, un Brizeux, une Sand, un Autran, et nous avons déjà signalé au passage leur première avant-garde : Theuriet, les Frémine, Achille Millien, etc. Mais le mouvement, au moins pour les poètes, ne s'est précipité qu'à partir du second Félibrige (1876), qui fut peut-être le véritable canal du retour à la tradition par l'esprit latin. Et c'est d'ailleurs aux poètes surtout, comme à leurs plus touchantes voix, que les petites patries semblent avoir confié leurs destins.

On ne les connaît guère, sauf exception, hors de chez eux. Les plus notoires s'appellent, entre Escaut et Somme, Jules Breton, Léon Duvauchel, Henri Potez, Amédée Prouvost ; dans les Vosges, Maurice Pottecher, qui est encore l'instaurateur d'une forme de théâtre populaire copiée par

nos autres provinces ; en Bourgogne, Lucien Paté ; en Quercy, Camille Delthil ; en Champagne, Emile Dodillon ; en Dauphiné, Emile Trolliet ; en Franche-Comté, Charles Grandmougin et Félix Jeantet ; en Normandie, Charles Féret et Paul Harel, le poète aubergiste dont l'œuvre est une sorte d'apostolat entrepris pour la religion du foyer ; dans la vieille Aquitaine, Henry Muchart, Marc Lafargue, Paul Hubert, Emile Despax, Charles-Brun, Armand Praviel, le directeur de la vaillante *Ame latine*, et cet exemplaire du parfait régionaliste, Emmanuel Delbousquet, fidèle jusqu'au bout à sa terre qu'il « célébra d'une manière ardente et précise » (Emile Verhaeren). Plus près de la Loire, dans le Rouergue, François Fabié, lyrique appliqué et robuste, aux saines odeurs forestières, est un des chefs du chœur ; l'Auvergne a dicté les poèmes patois et français de Vermeuouse, au vers un peu âpre, mais franc ; le Berry de George Sand, qui n'était déjà plus celui de Maurice Rollinat, rôdeur halluciné des brandes, est particulièrement favorisé avec Gabriel Nigond et Hugues Lapaire ; Louis Mercier suffit au Charolais : il passe dans ses vers comme un frisson d'outre-tombe et l'âme celtique jusqu'ici avait seule de ces accents qui n'ont rien perdu de leur sépulcrare et religieuse beauté sur la bouche de l'auteur des *Voix de la Terre et du Temps* ; la Provence a son poète de langue française en Jean Aicard qui, plus que l'auteur de *Jésus*, où les grands thèmes évangéliques sont traités pour tant avec une réelle ampleur, reste l'auteur de *Miette et Noré*, délicieuse idylle dont J.-J. Weiss disait : « Qu'il est joli, le flic-floc par où s'ouvre le poème ! Qu'il a de la fraîcheur ! Qu'il nous met bien dans l'oreille le bruit de la petite rivière provençale, courant, limoneuse, sur les cailloux ! *O ubi campi* ! O vallons du Tholouet et de la Napoule ! O rives de l'Arc au pied des monts lumineux ! O bocages plantés d'oliviers ! O blanches feuilles ! O soleil !... » C'est dans la brume au contraire que chantent les poètes d'Armor : le rauque, inégal et parfois génial Tristan Corbière, Lud Jan, Tiercélin, Le Guyader, Fleuriot-Kérinou, Le Mouël, Beaufils, Berthou, Gélard, Dupouy, Poirier, et c'est dans ses déchirures encore, sur un cap de la Manche trégorroise, qu'Anatole Le Braz a composé sa mélancolique et tragique *Chanson de la Bretagne*, le plus bel effort de la poésie bretonne depuis Brizeux. — Mais est-ce assez de voir en Gabriel

Vicaire un simple poète de clocher ? Sans doute la Bresse s'exprime en lui. Génie clair, fait de raison et de libre humeur, « gentil » esprit au sens qu'on le prenait de Marot, ayant l'abandon, la grâce du tour, l'aisance heureuse dans le dialogue, la brièveté exquise dans l'expression en même temps que l'abondance dans l'image et la plénitude dans le rythme, relevant ses pires familiarités par quelque façon de parler délicate ou piquante, disciple original des vieux maîtres de notre langue, maître lui-même en son genre, et par son imagination fleurie et vive, et par sa culture soutenue, et par cet instinct mystérieux qui lui fait retrouver du premier coup la tradition perdue, il est encore le poète le plus vraiment français de son âge, celui en



Gabriel Vicaire.

celui en qui elle se réfléchit le mieux aussi avec ses qualités moyennes et charmantes (sensualisme léger, naïveté, malice), non exclusives à l'occasion de noblesse et de profondeur.

Le Théâtre

On s'attend tout d'abord ici à de plus nettes catégories. Le 14 septembre 1882, une pièce de Henry Becque, *les Corbeaux*, semble inaugurer une époque nouvelle du théâtre français en créant une dramaturgie résolument naturaliste. Il convient cependant de distinguer.

L'esthétique naturaliste ; Henry Becque. — Jusque-là le naturalisme, l'impressionnisme, portés à la scène par Zola et les Goncourt, y avaient lamentablement échoué. En ce qui concerne les Goncourt, il ne faut point trop s'étonner de leur inaptitude scénique qui tenait à la qualité même de leur vision, amoureuse du détail pittoresque, répugnant à l'abstrait et au ramassé de la synthèse. L'échec de Zola tint

à d'autres causes. Il avait très bien distingué dès l'origine ce qu'il y avait encore de conventionnel dans les pièces de Dumas, d'Augier et surtout de Sardou, et sa prétention n'était pas si fâcheuse de vouloir réagir contre les « fables compliquées » et les « situations notées d'avance ». Pour « faire monter la vérité sur les planches » et mettre celles-ci « de plain-pied avec la salle » ou, comme il disait encore, pour faire entrer « par la toile du fond le grand air libre de la vie réelle », il ne lui fallait qu'une psychologie moins sommaire et de savoir transposer du roman à la scène les procédés de l'esthétique naturaliste. Il ne lui servit de rien d'accumuler les métaphores : *Thérèse Raquin*, *Madeleine*, *le Bouton de rose* ne réalisèrent pas plus la formule du nouveau théâtre que *l'Assommoir*, *Nana* et *Pot-Bouille* adaptés par Busnach, et le naturalisme dut attendre qu'un homme du métier, parfaitement étranger à l'école d'ailleurs et même quelque peu hostile, s'emparât de cette formule et lui donnât figure et vie en la soumettant aux conditions éternelles de l'œuvre dramatique. Telle fut précisément la réussite de Becque avec *les Corbeaux*. Sans aucun convenu, sans intrigue, sans mots d'auteur, nourrie d'observation directe, cette pièce forte et sèche, puis *la Parisienne*, moins agressive, mais tendue encore, contrainte et durcie par le parti pris pessimiste, purent se heurter aux résistances du public : la brèche était ouverte et, par cette brèche, allait passer tout le naturalisme.



Henry Becque.

Le théâtre « rosse ». — Il n'est pas sûr que Becque en ait été autrement satisfait et l'on sait son mot peu charitable sur le fiasco du premier Théâtre-Libre : « Nous y gagnons d'être débarrassés des charlatans ». Le fondateur de ce théâtre, André Antoine, ne prétendait qu'ouvrir « un laboratoire d'essais » à la nouvelle école sortie de Zola et des Goncourt et dont les audaces effrayaient les directeurs des scènes subventionnées. Elle était chez elle céans et pouvait tout se permettre. Et elle n'y faillit pas. Oscar Méténier, Henry Céard, Paul Alexis, Paul Bonnetain, Gustave

Guiches, Paul Ginisty, Jean Ajalbert, Lucien Descaves, etc., et Zola et Edmond de Goncourt eux-mêmes travaillèrent de toute leur énergie, trois ou quatre hivers durant, à doter la scène française d'un nouveau poncif, beaucoup moins supportable que l'ancien : le poncif « rosse » et « tranche de vie ». Le public, indifférent au fond à toutes les formules, leur fit d'abord crédit, puis se lassa. Le Théâtre-Libre était condamné, si son directeur, en même temps que le plus téméraire, n'avait été le plus éclectique des hommes, accueillant aux tendances les plus diverses, pour peu qu'il y découvrit quelque apparence d'originalité, et, sur la même scène où il hospitalisait les naturalistes, produisant Catulle Mendès, Villiers, Jean Aicard, Paul Arène, Emile Bergerat, Rodolphe Darzens, Ephraïm Mikhaël, Louis Marsolleau, etc. Il ne se contentait pas d'un rôle neutre d'impresario : avec autant de zèle, mais plus de discernement que ses collaborateurs, il travaillait lui aussi à « faire monter la vérité sur les planches », en s'imposant un jeu plus naturel, une diction plus rapprochée du ton de la conversation, en soignant les « milieux », en plaçant chaque pièce dans son « atmosphère », en réglant la mise en scène « sur la vie ». Ces efforts ne furent pas perdus. Le naturalisme était venu trop tard au théâtre et quand son déclin était déjà commencé dans le roman. Et il faut à la scène autre chose que de la pathologie. C'était en se mettant à l'école de Becque, en lui empruntant son solide réalisme psychologique, que la nouvelle école dramatique pouvait espérer seulement triompher des résistances du public. Le malheur est qu'elle lui emprunta aussi sa misanthropie. *Monsieur Lamblin* (1888), de Georges Ancey, n'en marque pas moins une date dans l'histoire du Théâtre-Libre. Becque, si sévère d'habitude pour les auteurs de la maison, ne cacha pas sa satisfaction : « *Monsieur Lamblin*, écrivait-il, un petit acte, pas davantage, et toutes les théories, toutes les hablieries recevaient, ce soir-là, le coup mortel ! »

La tentative symboliste. — On peut voir en effet dans cette pièce le point de départ de l'évolution heureuse qui allait décider de la fortune du Théâtre-Libre et entraîner jusqu'aux plus farouches représentants du genre « rosse » et de la formule « tranche de vie ». Mais il est vrai que, dans

l'intervalle, Antoine, doublé bientôt par l'*Œuvre* de Lugné-Poë, nous avait initiés au symbolisme dramatique d'Ibsen et de Bjørnstjerne-Bjørnson. D'Allemagne, de Suède, des steppes russes, d'autres souffles vierges accouraient avec Hauptmann, Strindberg, Tourguéneff, Tolstoï. Nos propres symbolistes s'arrachaient à la fascination de leur « moi ». Les tours d'ivoire s'entr'ouvraient. Charles Morice, qui avait déclaré superbement que la révélation de l'art symboliste se ferait par le théâtre, donnait son *Chérubin* le même soir que *l'Intruse* (1890), d'un nouveau venu, Maurice Maeterlinck. *Chérubin* tombait, malgré de très réelles qualités, mais *l'Intruse*, qui n'était qu'un acte comme *Monsieur Lamblin*, faisait crier au chef-d'œuvre. « Tout le trouble vague, le pathétique immatériel des terreurs nocturnes, est réalisé dans cette pièce singulière par des moyens scéniques d'un effet indiscutable » (Joseph Capperon). Et ces qualités, nous les retrouverons dans les pièces suivantes du « Shakespeare belge » (Octave Mirbeau), qui négligea peut-être d'y ajouter d'autres.

La comédie nouvelle. — C'est ailleurs, dans une combinaison plus étroite avec le réalisme psychologique de Becque et notamment chez François de Curel, que le symbolisme allait dégager toutes ses puissances intérieures. *Les Fossiles*, *l'Invitée*, *la Nouvelle idole*, *le Repas du lion*, etc., n'ont rencontré qu'un succès d'estime. Ils méritaient mieux : avec un beau dédain de l'habileté, l'auteur y enferme dans d'originales et hautes fictions une psychologie neuve et saisissante ; sa langue, qu'il auréole de poésie, porte des idées qui valent par elles-mêmes tout en faisant ressort dramatique ; il y a en lui un génie étrange, maladroit et altier. — Georges Ancy et Jean Jullien, en qui l'on peut voir les disciples les plus directs de Becque, ont partagé sa disgrâce : prisonniers comme lui de leur conception pessimiste des choses, ils se sont répétés dans des œuvres grises, sans air, toujours cruelles et souvent fortes sans doute, mais monotones. — *Les Résignés*, la meilleure pièce de Henry Céard, ne sont pas d'une tonalité beaucoup plus gaie et la langue en est souvent recherchée : par la loyauté, le sérieux, l'application de l'analyse, un certain goût de la « maxime » et du « portrait » que l'auteur a contracté dans le commerce

des classiques, ils passent de très loin la portée ordinaire des pièces du premier Théâtre-Libre et purent être repris avec succès au Vaudeville. — Nous avons dit ci-dessus le cas qu'il faut faire de Léon Hennique et de son *Duc d'Enghien*, « qui cache de nobles émotions sous l'enveloppe hérissée et contournée de sa forme littéraire » (Anatole France). — Paul Hervieu, courageusement, est revenu à la pièce à thèse, condamnée par l'école naturaliste. Il y oppose la volonté des individus à la brutale contrainte du Code. M. Lavedan l'a comparé à un forgeron pour ce que son art « serre, pince et broie ». Et Brunetière l'a complimenté de la belle simplicité de ses « tragédies en prose ». Il est vrai qu'à la manière des classiques et, comme eux, sachant ramasser en quelques scènes les effets logiques des passions, il construit ses pièces autour du dénouement d'une crise morale. On lui a reproché par ailleurs sa « prédilection pour les cas singuliers » (Paul Souday), ses arides « mathématiques psychologiques » (Félix Duquesnel), son style ou trop nu ou trop compliqué : ils sont peut-être une condition de ce théâtre sévère, qui a fait son domaine de la conscience et qui dédaigne les ordinaires moyens de séduction. — Eugène Brieux, autre tenant de la pièce à thèse, s'est attaqué avec plus de fracas à l'hypocrisie sociale. Sa langue est-elle si vulgaire qu'on l'a dit ? Elle passe la rampe, elle porte, elle est donc, en soi, excellente. Ce rude censeur des mœurs parle haut et frappe fort. Il ignore les fausses élégances, et le persiflage, la « blague », autant que la préciosité. C'est une manière d'Alceste qui serait parfait, s'il écoutait moins les Philintes directoriaux qui l'engagent insidieusement à des concessions dont il n'a peut-être pas mesuré la portée : les talents droits, honnêtes et robustes comme le sien, n'ont qu'à gagner à demeurer inflexibles. — On a pu craindre quelque temps que Henri Lavedan



Henri Lavedan.

ne restât au théâtre le moraliste léger, charmant, mais un peu rapide, de *Mam'zelle Vertu* et du *Nouveau jeu*. Le prince d'Aurec, où il reprenait et renouvelait le thème du *Bourgeois*

gentilhomme et du *Gendre de Monsieur Poirier*, commença de le montrer sous un autre jour et *le Marquis de Priola*, où il a campé un Don Juan moderne qui pourrait soutenir la comparaison avec ses grands ancêtres, acheva de prouver qu'une certaine grâce naturelle et le « parisianisme » le plus aigu ne sont pas nécessairement incompatibles avec la vigueur de la pensée et le sérieux du fond. — Il n'est pas sûr, en revanche, que le théâtre s'accommode d'une certaine sorte d'intelligence supérieure qui met sa coquetterie à « tout comprendre » et qui, comprenant tout, n'est pas loin de « tout pardonner ». C'est une ressource médiocre que le dilettantisme, et à la scène du moins, pour résoudre les conflits du cœur et même les conflits de classes. Jules Lemaitre a pourtant tenu longtemps cette gageure à force d'ingéniosité et aussi de générosité et par le miracle d'une langue unique de clarté, de souplesse et d'élégance. — Nous ne demanderons pas cette large indulgence philosophique à Maurice Donnay. Son « renanisme » est surtout boulevardier. Et il n'est pas qu'il ne couvre parfois quelque âcreté. Mais la vivacité de son dialogue, la justesse, le charme et souvent la profondeur d'une psychologie qu'il a tournée de préférence vers les choses de l'amour, l'établissent parmi les maîtres. On pourrait le définir au théâtre un humoriste sentimental si, dans *le Retour de Jérusalem* et, en collaboration avec Lucien Descaves, dans *la Clairière* et *les Oiseaux de passage*, il n'avait affirmé l'intelligence la plus vive des malentendus sociaux et conclu en réaliste ici et là à l'égale impuissance de la solution fusionniste et de la solution libertaire. — Mais Georges de Porto-Riche (*Un drame sous Philippe II* excepté, dont la fougue échevelée nous ramène aux plus beaux soirs du romantisme) ne veut être qu'un élégiaque. Nous n'éprouvons nulle part autant que chez lui combien la chair est triste. C'est le Racine du sensualisme. Son *Amoureuse* (1891), qui est un chef-d'œuvre, inaugure chez nous cette sorte de théâtre physiologique où l'esprit et le cœur des personnages sont au ras des sens. La volupté y a comme un goût



Maurice Donnay.

de stupre. — Pierre Wolff et Henry Bernstein relèvent évi-
demment de ce théâtre qui avilit quelque peu notre concep-
tion psychologique de la littérature : celui-là avec un laisser-
aller spirituel, celui-ci avec une brutalité puissante, tous
deux expriment fort bien la déliquescence de leur temps. —
Et c'est par un tableau du même genre que Henry Bataille a
conquis la grande notoriété ; mais il nous a donné, avant et
après *Poliche*, des pièces neuves, scabreuses encore, faites
d'instinct et de vision aiguë, avec un sens magnifique du
concret, du relief, de l'atmosphère et de la perspective.
Tels *la Lépreuse*, *Ton sang*, *l'Enchantement*, *le Scandale*.
Nulle prétention à la thèse. L'amoralité d'un de ces Renais-
sants enivrés de vie et qui gardaient une lucidité merveil-
leuse dans son interprétation. — Les seuls hasards de la
nomenclature le rapprochent ici d'Alfred Capus, lequel a
fondé son théâtre sur une assez piètre philosophie du
bonheur. « Tout s'arrange », dit cet optimiste. De l'adresse,
une élégance nonchalante, une observation superficielle,
mais amusante, font d'ailleurs de son œuvre une aimable
peinture de vie aisée, un peu veule. — Il semble que ce soit
en réaction de cette philosophie accommodante qu'Emile
Fabre exécute brutalement ses larges synthèses sociologi-
ques (*la Vie publique*, *les Ventres dorés*, etc.) : âpre satire
et drame intense. Et c'est par là encore que vivent les pièces
d'Octave Mirbeau, fougueuses, heurtées, inégales, souvent
faussées par la passion politique, mais soutenues par une
langue pleine et vigoureuse. — Et d'autres noms, moins tapa-
geurs, vaudraient sans doute qu'on les retint : au tableau de
la production dramatique contemporaine, section de la
comédie de mœurs, devraient figurer certaines pièces du
probe Albert Guinon ou de ce remarquable observateur,
mais entortillé et diffus, qu'était (seul ou en collaboration
avec Marcel Ballot) Ambroise Janvier. On joindrait à ces
auteurs Jean Aicard, pour son solide et émouvant *Père
Lebonnard*, Abel Hermant, pincé, mais averti, Francis de
Croisset, fringant, osé et libertin, Gaston Devore, qui, à
force de droiture et de sérieux, se tire des pas les plus
risqués, Jules Case, Alfred Bouehinet, Emmanuel Arène,
Romain Coolus, Gabriel Trarieux, Adolphe Aderer, Pierre et
Claude Berton, Abraham Dreyfus, Fernand Vandérem,
Auguste Germain, Berr de Turique, Edmond Sée, Robert

Dieudonné, Daniel Riche, Lucien Gleize... ; il ne faudrait pas oublier, dans la comédie politique, Maurice Barrès et son audacieuse tentative d'*Une journée parlementaire* ni, dans la comédie aristophanesque, Maurice Pujo et ses *Nuées*, ni, dans l'atellane bouffonne, Alfred Jarry et son *Ubu roi*. Et il y aurait encore les dramaturges occasionnels qui ont porté ou dont on a porté les romans à la scène, non sans succès quelquefois (*Musotte*, de Maupassant et Jacques Normand ; *les Antibel*, *le Roi de Rome*, d'Emile Pouillon et Armand Dartois ; *Un divorce*, de Paul Bourget ; *les Demi-Vierges*, de Marcel Prévost ; *Biribi*, de Georges Darien, etc.)

L'humour et le théâtre brutal. — Tout un théâtre d'esprit spécial et assez nouveau dans notre littérature, superficiel et étincelant ici, là déguisant l'observation et même l'émotion sous un air de flegme, s'est développé en ces dernières années sur nos scènes de genre. C'est ainsi que Tristan Bernard dessina dans *Sa sœur* des jeunes filles adorables de naturel ; dans ses autres pièces il n'est que drôle, supérieurement d'ailleurs, et tout pareil à son ami Pierre Veber. Mais *Bou-bouroche*, *Monsieur Badin*, *les Boulingrin*, *le Gendarme est sans pitié*, etc., de Georges Courteline, présentent la plus savoureuse combinaison de misanthropie et d'humour, comme, avec une nuance d'amertume plus prononcée, le *Poil de Carotte* et le *Plaisir de rompre* de Jules Renard. « L'humour, dit quelque part M. Bergson, est l'inverse de l'ironie. On accentue l'ironie en se laissant soulever de plus en plus haut par l'idée du bien qui devrait être. On accentue l'humour, au contraire, en descendant de plus en plus bas à l'intérieur du mal qui est, pour en noter les particularités avec une plus froide indifférence. » Voilà, sans doute, qui explique la saveur un peu âpre qu'a le théâtre de nos humoristes. Elle n'est pas pour déplaire au public, puisque trois ou quatre scènes « à côté » se sont spécialisées dans le genre, alternant au même programme les saynètes signées Franc-Nohain, Sacha Guitry, Hugues Delorme, Timmory, Yves Mirande, etc., avec des drames rapides et violents qui ne s'adressent qu'aux nerfs du spectateur. Faits divers en action ! André de Lorde reste le maître incontesté de cette forme de théâtre sommaire, inspirée peut-être des « tranches de vie » du naturalisme et

où se sont distingués encore Oscar Méténier, qui fonda précisément le Grand-Guignol, Max Maurey, qui le dirige aujourd'hui, Charles Foley, Georges Docquois, Eugène Laumann, etc.

Vaudevillistes et librettistes. — Le vaudeville pourtant n'a pas dit son dernier mot. Grenet-Dancourt, Albin Valabrègue, Maxime Boucheron, Antony Mars, etc., en conservent la tradition. Mais il a perdu en route ses flonflons et, entre la comédie légère et lui, la distance est de moins en moins sensible. Encore un pas et leurs frontières s'effaceront tout à fait chez Georges Feydeau (*Champignol malgré lui, la Dame de chez Maxim*, etc.), Alexandre Bisson (*Un lycée de jeunes filles, le Député de Bombignac*, etc.), Léon Gandillot (*Ferdinand le noceur, la Tournée Ernestin*, etc.), Maurice Ordonneau, Paul Ferrier, Georges Duval, auxquels vont se joindre bientôt Georges Berr, Paul Bilhaud, Paul Gavault, Maurice Desvallières, Mouézi-Eon, enfin Robert de Flers et A. de Caillavet qui, dans *le Roi*, avec la philosophie la plus souriante et sous la forme la plus aimablement littéraire, pousseront une charge si vive contre les institutions et feront ressortir le vieux fonds courtisanesque qui dort sous notre vernis démocratique.

En même temps que vaudevillistes, quelques-uns des auteurs précédents ont été librettistes et nous retrouverions leurs noms dans les fastes de l'opérette, de la revue et de la féerie, grossis de ceux de P.-L. Flers, Jules Oudot, de Gorsse, Amédée Blondeau, Alfred Lemonnier et, qui s'y fût attendu ? l'honnête Louis Figuier à qui sa passion vulgarisatrice inspira le désir téméraire de marier le théâtre et la science dans des pièces à grand spectacle, fécondes en « particularités intéressantes sur les phénomènes de la nature » ! — Pour l'opéra et l'opéra-comique, il a été rapidement de mode, chez les compositeurs, de recourir à des spécialistes : presque tous les livrets de Gounod ont été faits sur mesure par Barbier et Carré. Louis Gallet a « fourni » pendant plusieurs années Massenet et Saint-Saëns ; il était ou se croyait l'inventeur du vers « mélique », lequel, sous le nom de vers blanc, avait tenté Voltaire. Les autres auteurs de livrets : Camille du Locle, Léonce Détroyat, Catulle Mendès, Georges Boyer, Henri Cain, André Lenéka,

Maurice Léna, Maurice Maeterlinck, etc., tantôt ont adopté ce vers, tantôt ont conservé le vers rimé et tantôt ont employé la prose.

La comédie dramatique et le drame populaire. — Le mélodrame romantique n'est plus. Les successeurs des Mélingue et des Saint-Ernest ont beau faire rouler les *r* et faire siffler les *s* comme au temps de Gautier : « Sais-tu que je n'aurais qu'un mot à dirre pourre te fairre précipiter en bas des murs de cette demeure ? — Et toi, ssais-tu que, ssi je te ssaisissais sseulement avec ssette main que voissi, tu tomberais à l'insstant pâle et glassé, ssouss ce genou qui te presserait ssans merssi, insenssé ! », ces tirades pathétiques ne provoquent plus de trépignements d'enthousiasme et *Lazare le père, le Sonneur de Saint-Paul*, les deux plus beaux échantillons du genre, repris en 1882 aux Nations et en 1886 à l'Ambigu, n'y réalisent, au témoignage de M. Albert Soubies, « que d'assez piteuses recettes ». Pour s'adapter au nouvel « état d'âme » du public, le théâtre populaire doit se rapprocher du drame en prose, qui mettait lui-même vers le même temps son panache en poche et adoptait sur l'affiche l'étiquette moins voyante de comédie dramatique. A la faveur de ce changement et avec Sardou, Claretie, Delpit, Meurice, Alfred Gassier, Maurice Drack, Erckmann-Chatrian, *le Maître de forges, Serge Panine, la Grande marinière*, etc., de Georges Ohnet, *le Drapeau* d'Emile Moreau, *Léa* d'Adolphe Maujan, *le Prêtre* de Charles Buet, etc., le drame bourgeois courait une seconde carrière et assez brillante, en somme. On aura remarqué que quelques-unes des pièces que nous venons de citer sont tirées de romans. C'est également le cas des « gros succès » du boulevard du Temple : *Roger-la-Honte, le Régiment, les Deux gosses*, etc. Sauf quelques pièces originales d'Arquillière, d'Arthur Bernède, etc., le drame populaire, avec Pierre Decourcelle, Jules Mary, etc, s'impose d'abord l'épreuve du feuilleton. Louable prudence ou calcul machiavélique ? Il est remarquable, en tout cas, qu'il ait renoncé à l'emphase d'antan et qu'il montre un certain souci de la vérité : lui aussi a été touché par le vent du siècle.

Le théâtre en vers. — Reste le théâtre en vers, amusement

des délicats, sous ses formes les plus courantes : la comédie bourgeoise ou romanesque ou burlesque ; la pièce antique ou bien inspirée de l'antique ; le drame historique et moderne, dont Jean Richepin, par le privilège d'une langue qui « reçoit les mots les plus humbles » et, au lieu d'en être « vulgarisée », les « anoblit » (A. Filon), fut, avec Coppée et jusqu'à *Cyrano*, le plus illustre représentant et que tentèrent encore, avec des fortunes diverses, Armand Silvestre, Émile Bergerat, Eugène Morand, Jean Aicard, Louis de Gramont, Louis Marsolleau, Maurice Magre, Edmond Haraucourt, Jules Bois, Charles Grandmougin, etc. Rares sont les œuvres de ces trois groupes qui, comme la *Frédégonde* d'Alfred Dubout et la *Courtisane* d'André Arnivelde, churent à plat et pour ne pas se relever. Il y a une sorte de tolérance aujourd'hui pour la pièce en vers et comme un privilège d'indulgence, qui s'explique sans doute par le peu d'importance que le public attache à ces jeux de mandarins. Le temps des grandes luttes d'écoles est passé, et le vers, pour les analystes et les sociologues que nous sommes devenus, manque trop de sérieux. La fortune d'un Rostand n'en apparaîtrait, dans ces conditions, que plus extraordinaire. Avant lui et après lui, quelques pièces en vers de contemporains, le *Flibustier* et le *Chemineau* de Jean Richepin, le *Tobie* de Maurice Bouchor, le *Polyphème* de Samain, l'*Iphigénie* de Jean Moréas, les *Bouffons* de Miguel Zamacoïs, le *Bon roi Dagobert* d'André Rivoire, le *Beethoven* de René Fauchois, les adaptations antiques d'Alfred Poizat et de Georges Rivollet avaient forcé ou forcèrent l'indifférence ; les *Romanesques* et la *Princesse lointaine* de ce même Rostand avaient été accueillis avec une réelle faveur. Mais qu'il y avait loin de cet accueil au triomphe de *Cyrano* ! On doute que le *Cid* ait soulevé pareils enthousiasmes, et *Cyrano* n'est peut-être pas un second *Cid* : mais c'est encore, par tout ce qu'il a de jeune, d'éclatant, d'aventureux et même d'un peu fou, une façon de « merveille ». Et c'est surtout une merveille française, l'affirmation de cette vitalité puissante, de ce ressort incomparable de notre race qui, dans le temps qu'on la croit abattue, en proie au pessimisme et à la prose, n'est jamais si près de donner un coup d'aile et, comme l'Ariel banvillesque, de rebondir « dans les étoiles ».

LA PROSE

I. — PHILOSOPHES, SOCIOLOGUES, MORALISTES, ÉCONOMISTES, ORATEURS, JOURNALISTES, ETC.

L'excellent doyen Himly aimait à conter qu'étudiant à Berlin en 1848 il se joignit à des camarades qui rendaient visite au vieux Schelling. — « Maître, dit le chef de la délégation, nous ne vous comprenons pas toujours, mais nous n'en sommes que plus convaincus de votre profondeur. — Cela me rassure un peu sur l'avenir de la philosophie », dit Schelling sans sourire. — Mais quelle philosophie ? Celle qu'annonçait Renan vers la même époque, dont les représentants seraient philologues, chimistes, physiologistes, etc., tout enfin, excepté philosophes ? Cette philosophie-là, simple « résultante des autres sciences », l'auteur de *Caliban* lui accordait par avance son *visa* ; mais de croire que le cerveau humain pût encore édifier de vastes et vains systèmes comme l'aristotélisme ou le spinosisme, c'est ce qu'il refusait d'admettre. Et les faits d'abord lui donnèrent raison.

Renaissance de la scolastique. — Le spiritualisme universitaire, dans les dernières années du XIX^e siècle, n'avait plus que de rares fidèles et la métaphysique, la « science de l'être », comme l'appelait Aristote, reléguée dans les séminaires, semblait condamnée à y finir ses jours. La vérité est qu'elle s'y retrempait. Sous l'influence de Léon XIII on assista, non sans quelque étonnement, à un renouveau de l'ancienne scolastique. Les dominicains de Fribourg, M^{sr} Mercier à Louvain, en France les abbés de Broglie, Bulliot, Blanc, Gardair, surtout M^{sr} d'Hulst contribuèrent avec éclat à la restauration thomiste. Cette restauration est caractérisée, en réaction du cartésianisme et des idées atomistiques, par « un retour aux

principes les plus profonds des doctrines péripatéticiennes » (Duhem). Le néo-thomisme, même dans le monde catholique, n'a pas rallié tous les esprits. Cependant, par la probité de ses enquêtes, son louable effort d'adaptation aux conditions de la pensée moderne, « la place considérable qu'il attribue aux questions scientifiques » (Picavet), il s'est imposé à l'attention et au respect de ses adversaires.

Alfred Fouillée ; les nouvelles écoles psychologiques. — Il ne pouvait espérer davantage, et le large courant agnosticiste



Alfred Fouillée.

qui emportait l'Université n'était pas de ceux qu'on remonte facilement. Un noble esprit, aussi averti qu'éclectique, Alfred Fouillée, essaie bien de sauver ce qui reste de l'ancienne métaphysique en conservant le mot à défaut de la chose : descendue de son empyrée, renonçant à l'étude de l'être en soi, qui nous échappe, la métaphysique nouvelle n'a plus pour objet que « l'unification de tous les points de vue sur le réel » ; autant dire qu'elle n'est plus qu'une sorte de psychologie supérieure. — Mais la psychologie elle-même ne ressemble plus guère à ce qu'on entendait autrefois

par ce nom. Non seulement c'est fini de cette psychologie oratoire tant raillée par Taine et que Cousin avait mise à la mode en Sorbonne, mais la psychologie subjective, l'étude du sujet par le sujet, bref la méthode introspective est condamnée à son tour et voici à sa place la psychologie objective et expérimentale ou, comme dira Wundt d'un mot, la psychophysiologie, représentée chez nous par Ribot, Alfred Binet, Jules Soury, Charles Féré, Victor Henry, Pierre Janet, Charles Richet, etc. Cette psychologie nouvelle, si voisine des sciences naturelles et médicales qu'elle se confond avec elles, a comme elles ses laboratoires, ses instruments de précision, ses compas et ses thermomètres. Mais enfin elle abuse un peu de la parenté des genres, et ses excès amènent en ces dernières années une légère réaction : la méthode introspective reprend faveur ; on tolère qu'elle collabore à l'étude du moi humain. Si l'on ne va pas jusqu'à

reconnaître publiquement, comme le professeur Merten, de Liège, que la psychologie subjective est décidément la science principale et la psychologie objective la science auxiliaire, on admet volontiers avec lui que la psychologie sans épithète « se prépare à entrer dans une période d'apaisement, le conflit des systèmes ayant perdu une bonne part de son acrimonie depuis que les vieilles hypothèses sur les rapports de l'âme et du corps ont cédé la place à l'étude patiente et minutieuse des faits », laquelle offre un excellent terrain d'entente aux adversaires de la veille.

La crise de la morale et du dogme. — La logique, durant la même période, en dépit de l'éphémère renouveau de faveur que lui a valu la thèse de Lachelier sur l'*Induction* et des beaux travaux personnels de Louis Liard, ne se trouve pas en meilleure posture que la métaphysique et la psychologie. Suspecte aux uns, amputée par les autres, finalement un député, M. Levraud, demande qu'on la supprime des programmes officiels et qu'on l'y remplace « par des notions d'anthropologie et de préhistorique ». Même crise en morale, ou l'on a longtemps vécu sur l'impératif catégorique de Kant. « Pendant près d'un tiers de siècle (à partir de 1870), c'est le kantisme qui a fourni la substance de l'enseignement philosophique » (Victor Basch). Il est aujourd'hui un peu démodé et, faute d'impératif, la philosophie officielle éprouve certaines difficultés pour asseoir son éthique. Le fondement qu'elle lui cherche ne saurait être fourni par la science, comme le croyait Berthelot; du moins n'y a-t-il pas encore, selon H. Poincaré, de morale scientifique « constituée » et il faut s'en tenir à exposer tour à tour, en y glissant l'accent d'une conviction personnelle, « l'utilitarisme d'un Mill ou d'un Spencer, l'altruisme social d'un Comte, la doctrine du pur devoir d'un Kant » (Malapert). Lévy-Bruhl est autrement catégorique : renonçant à chercher des substituts à Dieu et un fondement à la morale, simple science d'observations historiques, il fait de celle-ci, dans la pratique, l'art de s'accommoder au milieu social et à ses usages. De même Albert Bayet, tout pénétré de déterminisme et qui repousse la notion de la responsabilité individuelle, surtout Emile Durkeim pour qui l'individu est « un produit plutôt qu'un producteur » et qui considère que « l'âme humaine

est fille de la cité ». Et tel n'est point sans doute l'avis d'Alfred Fouillée qui estime que, loin que ce soient les institutions qui ont formé la conscience, c'est dans celle-ci qu'il faut chercher « la première origine de la constitution sociale ». Mais qu'est-ce que la conscience et comment peut-elle se découvrir elle-même ? « Par la résistance aux dogmes longtemps admis », dit Gabriel Séailles ; « par les blessures que la réalité inflige à son idéal », dit Paul Desjardins. De cette double affirmation, jointe à un généreux et confus besoin d'altruisme, naquit en 1894 l'*Union pour l'action morale* qui se proposait de montrer « qu'il n'est rien de plus religieux que la vraie libre pensée » et que c'est « en elle (et désormais en elle seule) qu'il est possible de réaliser l'humanité harmonieuse ». Les événements négligèrent de confirmer cette vue optimiste. Et déjà des esprits un peu pressés se hâtaient de proclamer la « faillite de la science » (Brunetière) dans le domaine de la conscience ou, s'ils n'allaient point à ces extrémités et reconnaissaient le concours que la science apporte aux ressources propres à la conscience, ils lui déniaient cependant, comme Paul Gaultier, le pouvoir de fournir une base sérieuse à la morale. Pour mettre fin au conflit, l'auteur de *l'Idéal moderne* proposait de lever entre la science et la foi une cloison étanche : elles « ne sont pas deux manières de résoudre les mêmes problèmes, mais deux manières de résoudre deux problèmes différents ». Cette tactique prudente, adoptée par Pasteur, avait été recommandée à nouveau par le biologiste Grasset. Plus hardi, Paul Bureau essaie d'une conciliation entre les deux adversaires et leur demande des concessions mutuelles qu'aucun d'eux n'est disposé à faire. M^{sr} d'Hulst, M^{sr} Mignot, M^{sr} Batiffol, qui intitule courageusement un de ses livres : *Études d'histoire et de théologie positive*, le P. Lagrange, l'abbé Klein, etc., s'ils veulent bien tenter d'adapter la philosophie du dogme aux données « nouvelles fournies par la science des faits », ont grand soin de réserver les principes « dont l'abandon ébranlerait le dogme lui-même ». Ils répugnent très justement, du point de vue catholique, à la conception toute protestante et qu'a défendue avec autant de talent que d'autorité l'un des chefs de l'Église réformée de France, Auguste Sabatier, d'un dogme qui « n'existe pas à l'état ferme », qui est « à l'état de perpétuel devenir »

(M^{re} Mignot). Seul du groupe, l'abbé Loisy abandonne cette attitude conservatrice ; mais les coupes sombres qu'il pratique dans l'exégèse ne sont pas du goût de l'Église qui le retranche de la communauté catholique et prononce la condamnation en bloc du modernisme.

Le néo-positivisme ; Henri Bergson. — Il était réservé aux premières années du xx^e siècle d'assister à une évolution plus remarquable encore : celle du positivisme vers la métaphysique, déterminant « dans le monde de la pensée des courants nouveaux » (A. Croiset) et confirmant, à l'encontre de Renan et suivant la parole de Boutroux, l'aptitude du cerveau moderne à enfanter de nouvelles formes de l'idéal.

Il s'agit moins sans doute ici d'une reprise réfléchie et préméditée de la tradition spiritualiste que de l'« aboutissement imprévu d'un mouvement philosophique tout inspiré d'une science qui veut être avant tout science des faits » (Michel Salomon). « Mouvement tournant », dit fort bien M. Victor Giraud. Il prend son point de départ dans l'observation de l'insuffisance de « l'attitude expérimentale » qui conduit à la « rationalisation progressive du réel » et insensiblement à sa déformation. Le néo-positivisme est déjà toute une école avec E. Le Roy, Wilbois, Milhaud, Maurice Blondel, etc. : autant que de Comte, il procède de Boutroux et de Henri Poincaré, de l'un par sa théorie de la « contingence des lois de la nature », de l'autre par les atténuations qu'il apporte à la notion du déterminisme scientifique ; son penseur le plus original et jusqu'à un certain point son chef reconnu, Henri Bergson, aura eu le rare honneur d'attacher son nom au système, vaste construction dont toutes les parties ne sont pas également solides peut-être, si la présentation en est partout aussi brillante, et à qui l'on a pu reprocher quelquefois son air de mosaïque. Tel quel, le bergsonisme constitue dès maintenant un ensemble, une philosophie générale de la vie, ce mot entendu au sens d'une spontanéité interne qui ne se confond pas avec la réflexion. Au-dessus



Henri Bergson.

de l'intelligence discursive règne l'intuition, supérieure aux catégories de l'entendement comme à l'automatisme de la matière. C'est dans la conscience immédiate de l'activité que Bergson saisit le réel, le principe de la vie psychologique et de toute existence.

Félix Le Dantec ; Emile Boutroux ; sociologues, pédagogues et moralistes. — Dans une école bien différente, et maître à son tour par la souplesse de sa forme autant que par la sévère logique de sa pensée, Félix Le Dantec s'est appliqué



Emile Boutroux.

à étudier les êtres vivants par les méthodes qui avaient servi jusque-là aux seuls corps bruts ; il est arrivé à raconter tous les phénomènes vitaux objectifs dans le « langage général de l'Équilibre ». — Emile Boutroux, qui a déployé de grandes qualités critiques dans son rôle d'historien de la philosophie, reste l'auteur de *la Contingence des lois de la nature*, œuvre magistrale où il s'est élevé contre le caractère de nécessité qu'on voudrait attribuer à ces lois, lesquelles ne

sont que des faits, et a restauré, contre Taine et Renan, le principe aristotélique de la hiérarchie des existences. — Une étude un peu complète du mouvement philosophique devrait mentionner encore les contributions intéressantes et de l'ordre le plus divers fournies en ces dernières années par Pierre Laffitte, Wyrouboff, Antoine Baumann, Bourdeau, Fr. Paulhan, Delbos, Brochard, Picavet, etc. : elle n'aurait garde d'oublier certains savants qui sont aussi des philosophes originaux comme Henri Poincaré, Emile Duclaux, Giard, Tannery, Gustave Le Bon, A. Dastre, etc. On nous excusera de ne pas parler des purs spécialistes qui ne relèvent pas directement de l'histoire littéraire. Mais nous comptons nombre de sociologues chez qui le souci d'améliorer les conditions de la vie humaine ne préjudicie pas à l'agrément de la forme : Jean Izoulet, qui nous donna la plus belle langue la métaphysique de l'Etat moderne ; Gabriel Tarde, qui rétablit le vrai rôle des hommes de génie dans l'évolution sociale et pour qui la société est le total

des consciences individuelles ; Léon Bourgeois, pour qui « l'homme naît débiteur de l'association humaine » et qui fonde sur cette constatation sa théorie de la solidarité ; C. Bouglé, qui, pour exalter les énergies, veut élargir les idées, « la lumière intellectuelle bien dirigée » devant produire « la chaleur morale, qui produira à son tour du mouvement économique » ; Henry Michel, qui préconise en vue des mêmes fins un individualisme d'une espèce particulière, à la fois « la négation et la synthèse du socialisme et de l'individualisme vulgaire » ; Emile Faguet, qui « cherche des tempéraments à notre diminution nationale » (Henry Bordeaux) ; Léopold Mabileau, apôtre éloquent du mutualisme ; Paul-Boncour, organisateur du fédéralisme économique ; Henri Mazel, instaurateur d'une méthode de psychothérapie politique ; Camille Sabatier, dont le « morcellisme » territorial est un succédané du solidarisme ; Paul Adam, qui rêve d'un socialisme impérialiste ; — dans le clan socialiste même, Georges Renard, Gabriel Deville, Eugène Fournière, A. Métin, et deux des figures les plus originales « d'un monde nouveau qui se dessine depuis quelques années, celui des révolutionnaires en train de découvrir les grandes vérités sociales par l'observation de la bonne foi » (Junius) : Georges Sorel et Georges Deherme ; — dans le clan anarchiste, Jean Grave, Augustin Hamon, Gustave Hervé, Alfred Naquet ; — à l'autre aile de la pensée contemporaine, le marquis de La Tour du Pin, Geffroy de Grandmaison, le baron Angot des Rotours, Georges Fonsegrive, le P. Maumus, Léon de Montesquiou, l'abbé de Pascal, dom Besse, Georges Valois, etc., précieux empiristes qui fondent le progrès sur l'ordre et la tradition. — Apparentons-leur, si l'on veut et puisque aussi bien ceux-là tirent leur substance de ceux-ci, les économistes, criminalistes, anthropologistes, etc., comme Emile Boutmy, Anatole Leroy-Beaulieu, R. de Lasteyrie, Georges Picot, Arthur Desjardins, Charles Gide, Henri Joly, Paul Strauss, le vicomte d'Avenel, André Liesse, Yves Guyot, Henri Hauser, Georges Blondel, le D^r Manouvrier, le D^r Capitan, et, d'une façon générale, le corps au complet de l'Académie des Sciences morales et politiques. Nous retrouverons d'ailleurs, à la critique ou à l'histoire, les plus littéraires de ces noms. — La pédagogie officielle revendique Elie Rabier, Jules Gautier, Georges Lyon, Jules Payot,

Edouard Petit, M^{mes} Kergomard, Dugard, etc. — Les auteurs de pensées et les moralistes purs se font rares. On en compte encore quelques-uns pourtant qui ne sont pas négligeables : Albert Guinon (*Remarques*), l'amiral Réveillère, Philippe Gerfaut, Charles Rozan, Jean Dolent, M^{me} Barratin, le pasteur Wagner, Fernand Laudet.

Les orateurs. — Un groupe voisin pourrait être formé avec tous ceux qui dans la chaire, la tribune, le barreau, se sont occupés d'action sociale. Le P. Monsabré, le P. Ollivier, le P. Du Lac, M^{sr} Gibier, le chanoine Janvier, l'abbé Naudet, l'abbé Gaffre, etc., ont su donner un vêtement souple et brillant à l'exposition des vertus chrétiennes dans leur application aux tendances nouvelles de la démocratie ; le dernier, très distinct des autres par son impétuosité et semblant asséner son éloquence à la manière d'un P. Bridaine. Plus encore que par son panégyrique de Jeanne d'Arc, « œuvre de haute psychologie morale » (Denis Guibert), M^{sr} de Cabrières a conquis le suffrage des lettrés par la noble tenue de ses mandements. — Au Parlement, Georges Clemenceau, Alexandre Ribot sont pour nous de vieilles connaissances, ainsi qu'Albert de Mun, dont l'action oratoire est faite à la fois de poésie et de conviction : mais sa puissance de séduction, qui s'est exercée aussi dans le journal et le livre, ne vient pas seulement de son art : elle a, dit M. Barrès, « une source plus cachée, plus profonde. C'est un secret mystique ». Merveilleusement habile à naviguer entre les écueils, n'employant jamais la force et usant des adresses les plus raffinées, Charles de Freycinet apparaît à M. Faguet comme notre premier orateur politique depuis la disparition de Thiers et de Guizot. Denys Cochin s'est spécialisé dans les questions extérieures ; G. de Lamarzelle dans les questions religieuses ; Charles Benoist dans les questions constitutionnelles ; Jules Roche dans les questions économiques où il apporte, avec un esprit incisif, une grande clarté d'exposition. Jean Jaurès est, avec Paul Déroulède, le type du tribun romantique et, sans conteste, la voix la plus puissante, la plus chaude, la plus lyrique de la tribune française. Paul Deschanel a de la tradition et du style ; Louis Barthou une sûreté de verbe qui s'affirme dans les discussions les plus variées ; Sembat

une logique courageuse ; Jacques Piou du drapé ; Viviani des éclairs ; Léon Bourgeois un élégant nonchaloir. Aristide Briand bâtit ses discours en Celte : fortes substractions, masse imposante, sévère et grise ; Raymond Poincaré, lorrain ductile, s'est assoupli dans les affaires et il compte au premier rang de ces orateurs, assez rares, chez qui la pensée précède la parole et la guide. Edmond Rousse et Barboux, avant lui, avaient illustré le barreau. Tous ces orateurs semblent être faits pour l'Académie. Ils y entrent peu à peu. Mais il y a des avocats plus bouillants ou plus aigus, tels que M^{es} Demange, Du Buit, Pouillet, Danet, de Saint-Auban, Labori, Decori, Joseph Ménard, Maurice Bernard, surtout l'attique Chenu et le réaliste Henri Robert, qui aura « plus qu'aucun contribué à rajeunir l'éloquence judiciaire, à la délivrer de ses vaines pompes, à l'adapter aux besoins de la vie actuelle » (Edouard Rod).

Publicistes et monographistes. — Beaucoup des noms précédents sont mêlés dans la presse à ceux des journalistes et des chroniqueurs. Car la chronique même a « évolué » : elle ne se contente plus d'être brillante et elle veut aussi dire son mot sur les problèmes contemporains. Documentaire seulement avec un Montorgueil, précieuse avec un Octave Uzanne, bouffonne avec un Caliban (Bergerat) et un Grosclaude, passionnée avec un Jean Lorrain, qui jeta sur ses carnets, au galop, mais d'un trait qui creuse, tant d'imaginaires et de rêveries, elle prend volontiers un tour philosophique, tout en gardant ses grâces, avec un Jules Claretie, un Henry Roujon, un Albert Flament et un Henry Bidou. Harduin, tant prôné, ne fut qu'un sous-Sarcey de l'entrefilet, et avec l'humanisme en moins ; mais le « bon sens » de Henry Maret s'aiguise de malice et s'orne de culture. Adolphe Brisson a presque créé un genre : l'interview littéraire et, de ce qui n'était avant lui qu'une sténographie glacée, fait une chose colorée, mouvante et pittoresque ; Georges Huret a élargi le genre et l'a étendu à la vie économique et sociale.

Cependant les plus éminents de nos chroniqueurs politiques s'efforcent de manifester une doctrine sous leurs articles périodiques, et certains, comme Francis Charmes, à la *Revue des Deux Mondes*, continuent la tradition du grand journalisme. Dans la presse quotidienne, Gabriel Hanotaux,

Pierre Baudin s'élèvent au-dessus des querelles de groupes et n'ont égard qu'à l'intérêt national ; André Tardieu reste notre plus solide observateur de la politique étrangère où des spécialistes distingués, comme le regretté Frédéric Amouretti, Francis de Pressensé, Denis Guibert et Jacques Bainville, ont aussi indiqué leur place. Les questions universitaires n'ont pas de plus lumineux *debater* qu'Albert Petit. Si l'on en vient aux journalistes de parti, on aperçoit d'abord Georges Clemenceau et Edouard Drumont : celui-là dialecticien plein de fougue, heurté, cassant, contradictoire, mélange d'impulsif et d'idéologue, de chauvin et de révolutionnaire, mais vivant, crâne, spirituel, brillant et stérile ; celui-ci, systématique et dont l'angle visuel est plus étroit, mais qui montre tout ce qu'une doctrine, même contestable, ajoute de force à la pensée, de fécondité à l'exemple. Sa *France juive* introduisit des jeunes gens d'élite à la vie politique, marqua la première étape d'un groupe qui réunit aujourd'hui quelques-uns de nos meilleurs journalistes : Charles Maurras, Léon Daudet, Henri Vaugeois, Lucien Moreau, Lucien Corpechot, etc. Il y a bien du talent encore chez un Cornély, bulletinier à la phrase courte, mais acérée, un Maurice Talmeyr, nerveux, osé et pittoresque, un Georges Thiébaud, théoricien aventureux du boulangisme, un Henry Bérenger, esprit cultivé et volontaire, un Léon Bloy, Ezéchiel en disponibilité qui avait fait un art de l'invective, un Jean de Bonnefon, dont les métaphores sont comme de belles fioles précieuses dérobées à l'armoire des Borgia, un Urbain Gohier, pamphlétaire de la grande école, un Gustave Téry, documenté, mordant, tenace, un Oscar Havard, chatoyant et souple, une Séverine, élève de Vallès, qui gamine avec esprit autour de la vie publique, mais qui « mêle à son fond gavroche — le vrai fond — des accès d'indignation parfois déclamatoire et de sensibilité toujours tapageuse » (J. Capperon).

Plus effacés, gardant la tenue de l'ancien journalisme et maniant la vraie langue du genre, nette, franche, incisive, Jules Dietz, Ernest Judet, Maurice Spronck, Henry des Houx, Georges Berthoulat, Frédéric Clément, Eugène Tavernier, etc., méritent d'être considérés dans la presse de doctrine avec un respect nuancé de compassion pour le genre qu'ils défendent et que menace une disparition prochaine, s'il est

vrai, comme le dit M. Jules Bertaut, que « dans vingt ans, la critique du journalisme ne trouvera comme sujets que des reporters et des photographes ». Ainsi le veut l'américanisme régnant. L'héritage de cette presse moribonde passera sans doute aux revues et aux magazines, dont la multiplication est déjà un symptôme et où, du reste, soucieux de leur liberté et de pouvoir s'étendre, ont commencé d'émigrer quelques-uns de nos plus notoires contemporains : c'est là, par exemple, qu'avant de les réunir en volume, le comte Othenin d'Haussonville, le vicomte de Meaux, Etienne Lamy, Charles Benoist, Jules Delafosse, Max Turmann, Edouard Trogan, etc., ont mené leurs fortes enquêtes sociales et politiques sur la femme moderne à l'atelier et au foyer, les œuvres d'assistance, nos écoles d'Orient, etc. Et c'est là encore qu'ont paru tant de monographies brillantes à la Michelet, d'essais subtils à la Sterne, de confessions intimes à la Jean-Jacques, comme *les Trois stations de psychothérapie* de Maurice Barrès, le *Journal* de Marie Bashkirtseff, *la Vie des abeilles* et le *Trésor des humbles* de Maeterlinck, *les Epilogues* de Rémy de Gourmont, *les Hannetons* de Georges Lecomte, qui, pour n'appartenir à aucun genre bien défini, n'en sont pas moins des bijoux de la langue. Reste à savoir si ce dernier refuge ouvert à la pensée française ne sera pas menacé à son tour par l'image et le reportage. Il se pourrait bien.

II. — L'HISTOIRE ET SES ANNEXES

L'histoire demeure encore une œuvre d'art et de pensée avec Albert Sorel, le meilleur élève de Fustel de Coulanges, Paul Thureau-Dangin, Ernest Lavisse, Gabriel Hanotaux, Henry Houssaye, Albert Vandal, Frédéric Masson, etc.

Sorel ; Thureau-Dangin ; Lavisse ; Hanotaux ; Houssaye ; Vandal ; Masson. — Historien de la Révolution, Sorel, en mêlant l'histoire diplomatique à l'histoire de la conquête française, renouvela un sujet qu'on croyait épuisé : il montra que la France des Constituants, des Conventionnels, du Directoire, du Consulat et de l'Empire, si elle avait rompu avec le passé à l'intérieur, n'avait fait, à l'extérieur, que pousser logique-

ment la grande politique qui entraînait depuis des siècles la France de l'ancien régime vers les Alpes et le Rhin; que les soldats de Dumouriez, de Pichegru, de Hoche, de Moreau, de Kléber, de Masséna, comme ceux de Napoléon, furent les ouvriers plus ou moins conscients de l'œuvre commencée sous Louis XI, poursuivie sous François I^{er} et Louis XIV; qu'ils eurent le même idéal, lequel consistait à élargir la France jusqu'à ses frontières naturelles et constitutionnelles; que, s'ils créèrent le long de ces frontières, comme autant de bastions ou de marches, des républiques et des royaumes tributaires ou alliés, ce fut afin de garantir



Albert Sorel.

ces frontières et de les mettre à l'abri d'un coup de main; qu'ainsi la politique militaire de la France révolutionnaire et impériale est largement justifiée à nos yeux comme aux yeux de l'étranger, puisqu'elle fut une politique, non de conquête, mais de tradition, une politique proprement organique. « Pour avoir introduit ce fécond point de vue dans l'histoire des événements de 1789 à 1814, Sorel s'est inscrit non plus parmi les chroniqueurs consciencieux, avertis et captivants, mais parmi les penseurs les plus profonds et parmi les grands histo-

riens de notre race et de notre pays » (Louis Madelin). — Paul Thureau-Dangin, qui devait se révéler, par son *Histoire de la Renaissance catholique en Angleterre*, un maître dans les études religieuses, quelque peu négligées depuis Montalembert, a surtout attaché son nom à une *Histoire de la Monarchie de Juillet* dont on a dit un peu méchamment qu'elle aurait pu être signée de Guizot, tant l'auteur apporte à la fois de clairvoyance et de sévérité dans ses jugements sur les ennemis du grand homme d'Etat et nommé Thiers et Lamartine. Il eût été plus juste de dire que l'auteur s'était fait le contemporain des événements et que son récit y avait gagné cette chaleur et ce mouvement qui lui donnent tant d'intérêt, associés qu'ils sont à une forme châtiée et à une documentation rigoureuse. — Ernest Lavisse mériterait d'être considéré comme moraliste autant que comme historien : il est un

de nos directeurs laïques et l'un des oracles que se plut longtemps à interroger la jeunesse des écoles. Historien, il a dirigé et conduit à son achèvement, avec Alfred Rambaud, la publication d'une *Histoire générale de la France du IV^e siècle à nos jours* : on y retrouve la clarté d'exposition que manifestèrent ses livres personnels, notamment cette « vaste et curieuse *Histoire de Frédéric II*, qui sera un monument historique, en même temps que la vivacité, la verve, l'entrain du style en font une œuvre littéraire d'une singulière saveur » (Emile Faguet). — Gabriel Hanotaux s'est donné tout entier, pendant plusieurs années, à Riche-



Ernest Lavisse.

lieu et à son temps. Une forte psychologie et l'étude approfondie des textes lui ont permis d'éclairer dans ses moindres replis cette belle figure du plus grand politique de la France d'autrefois ; dans le récit d'événements plus rapprochés où il avait lui-même tenu un rôle, il est parvenu à concilier ses



Gabriel Hanotaux.

devoirs d'historien avec ses sympathies personnelles pour le régime et nous en a présenté, en somme, un tableau assez fidèle et d'une certaine ampleur. — Henry Houssaye s'est attaché au couchant de la fortune impériale. Ame de poète et cerveau d'historien, gardant sa lucidité dans la passion, sa clairvoyance dans l'enthousiasme, réfléchissant les grands mouvements de la vie nationale dans un verbe contenu et chaleureux, avec cette « sobriété enflammée » dont a parlé M. Jules Lemaître, il a donné un

bel exemple de conscience en faisant table rase de tout ce qui avait été publié avant lui sur la Restauration et les Cent-Jours, « afin d'apprendre dans les différents dépôts d'archives cette page de l'histoire de France, comme si elle lui était aussi inconnue que la chronique des empereurs de Chine ». — Nous

avons peut-être notre Barante en Albert Vandal, un Barante moins flamboyant et qui n'aurait le souci de la mise en scène qu'autant qu'il la pourrait faire servir à la psychologie de ses personnages. Elle est le principal à ses yeux. Il y est maître. Mais il ne sépare pas l'individu de son milieu, et l'histoire, avec lui, est une manière de science du concret. — Frédéric Masson, historien de Napoléon, a vécu et mourra probablement dans le culte de son héros favori qu'il a servi avec un zèle, une piété dont l'ardeur ne faisait que croître à mesure qu'il entraît plus avant dans son intimité. On avait étudié avant lui le politique et le capitaine et l'on avait négligé le souverain. Masson nous l'a restitué dans toute sa majesté, au milieu de sa Cour. Chercheur scrupuleux, nullement étranger aux méthodes modernes d'investigation, les pratiquant et les appliquant avec rigueur, il n'a que le tort, aux yeux d'une certaine école, d'être de surcroît un « constructeur » et un « artiste ». Et, si c'est donc par où il échappe à l'histoire, entendue à la façon des empiriques, c'est par où il appartient à la littérature et à la meilleure.

La nouvelle école historique. — Aussi bien le reproche ne s'adresse-t-il pas qu'à cet historien et englobe, suivant le mot dédaigneux de M. Aulard, tous ceux qui font de l'histoire « œuvre d'éloquence ou de morale ». Aujourd'hui que cette même histoire « tend à devenir une science et vise à reproduire dans toute leur vérité complexe les faits importants du passé » (Aulard), la monographie est à peu près le seul effort permis au collectionneur de « gestes fragmentaires » (Sorel) qu'est devenu par contre-coup l'historien. Et, si celui-ci ne pousse pas le scrupule jusqu'à publier simplement ses fiches, c'est tout juste.

On sait quelle colère saisit le vieux Fustel devant les prétentions de cette nouvelle école qui se réclamait de lui et s'autorisait de son exemple, alors qu'il avait toujours repoussé l'assimilation de l'histoire aux sciences d'observation. Le jeune historien qui avait provoqué cet éclat et que ses premières *Etudes mérovingiennes* « semblaient désigner pour entreprendre la grande histoire du moyen âge français que nous attendons encore » (Paul Monceaux), mais qu'il a du moins rendue possible par trente années de recherches

patientes et d'investigations minutieuses, Gabriel Monod, était loin pourtant d'appliquer à la méthode historique cette rigueur, cette sécheresse qu'elle devait contracter plus tard et spécialement avec Ch.-V. Langlois et Seignobos. Peut-être seulement faisait-il la part trop forte à l'érudition. « L'érudition, dira Sorel, n'est pas même une science; elle est à peine un instrument de connaissance. » Il faut s'appuyer sur elle : le reste est affaire de jugement personnel. La vraie critique historique, dira de son côté Frédéric Masson, est moins « celle qui porte sur l'authenticité matérielle des pièces, ce qui s'apprend n'importe où, que celle qui porte sur leur authenticité morale, celle qui est de tact, d'usage, de flair, celle qui fait l'historien ». On allègue l'impossibilité de toute psychologie sérieuse du passé, les variations de la conscience humaine à travers les siècles, le déterminisme historique, etc. Et il est bien clair, comme le remarque lui-même Gabriel Monod, que si l'on accorde ces prémisses, si les faits de l'histoire sont incertains, s'il n'est pas possible de faire la psychologie des hommes d'autrefois et de tirer des lois générales de l'étude des faits, l'histoire ne peut être qu'une narration plus ou moins artistique d'une réalité hypothétique, l'imagination d'une des manières dont les choses ont pu se passer. Mais, outre que, s'il y a dans l'histoire, comme dans toutes les sciences morales, une part de subjectivité et une part d'incertitude, cette part de subjectivité est précisément ce qui la rend vivante, émouvante, artistique, cette part d'incertitude contribue à son utilité éducatrice, on peut avancer encore que l'incertitude de l'histoire est contenue dans des limites de plus en plus étroites à mesure que se resserre le cercle des investigations méthodiques et il n'est pas enfin que l'ensemble des connaissances positives dégagées par la critique historique ne constitue, à la longue, un corps assez compact pour que la psychologie collective, la morale et la politique puissent en tirer profit.

On voit qu'avec Gabriel Monod une certaine marge est laissée à l'interprétation des événements du passé, à la philosophie et à l'art. Et n'est-ce point ainsi en somme qu'Achille Luchaire, qu'on a pu appeler le plus objectif des grands historiens, a entendu l'histoire dans son *Innocent III* et ses belles études sur les institutions capétiennes ? Il ne

semble pas, d'ailleurs, que la nouvelle école historique se soit tant défendue de ces « abstractions dangereuses » (Aulard), de ces « interprétations subjectives » et « rationnelles » (Langlois), qu'elle condamne si âprement chez ses adversaires, et on l'a pu voir, d'aventure, qui prenait position sur le champ clos de l'histoire. S'est-elle même gardée toujours de toute opinion *a priori* ? On est en droit de se le demander à l'occasion des études d'Alphonse Aulard sur la Révolution, si nourries, si substantielles, si neuves et solides soient-elles. Le concept métaphysique, pour y être latent, ne se devine-t-il pas dans cette « religion de la Révolution » aussi peu scientifique assurément que, chez Taine, son dénigrement systématique ? Mais c'est avec Langlois et Seignobos, dans leur célèbre *Introduction aux études historiques*, que se précise la méthode et qu'est prononcé le verdict définitif contre l'intempérance de l'ancienne histoire, sa manie des « constructions abstraites », sa prétention à dégager la leçon des faits. Le *Manuel historique de politique étrangère*, d'Emile Bourgeois, par ailleurs si remarquable, et jusque dans ses attaques quelquefois imprudentes contre le « gallocentrisme », comme dans sa conception un peu systématique d'un Napoléon éternellement obsédé par le mirage égyptien, pose à son tour la question de savoir « s'il y a un enseignement dans l'histoire » et semble pencher pour la négative. Et, ayant ainsi pris congé de la philosophie, l'histoire ne tardera pas à s'affranchir de toute préoccupation artistique, conformément à la loi posée par M. Gustave Lanson qui veut qu'« à mesure que chaque science s'arme de sa méthode, elle échappe à la littérature ». La tâche des futurs classificateurs se trouvera de la sorte considérablement simplifiée.

Autres historiens. — Pour l'instant, elle reste encore assez vaste, et la vieille manière historique, accommodée aux exigences récentes de l'érudition, n'a pas perdu tout crédit : nous en pouvons admirer les effets chez Charles Diehl, qui ressuscita brillamment la civilisation byzantine ; Bouché-Leclercq a introduit de curieuses vues personnelles dans la philosophie de l'histoire grecque et de l'histoire romaine et s'est attaché à montrer, par des analyses pénétrantes, qui font la part des circonstances accidentelles, à quelles con-

séquences pratiques aboutissent les divers principes de gouvernement ; E. Glasson est notre meilleur historien du droit dans ses rapports avec les institutions publiques ; Georges Picot a suivi les Etats Généraux de 1355 à 1614 et signalé leur influence sur le gouvernement du pays ; le cardinal Mathieu s'est classé, par son livre capital : *l'ancien régime dans la province de Lorraine*, au premier rang de cette école d'historiens à qui le caractère un peu spécial de leurs études a fait donner le nom de Lotharingistes ; Costa de Beauregard a surtout puisé dans ses archives de famille : ses livres pourtant sont encore de l'histoire, mais « de l'histoire intime, de l'histoire familiale, de l'histoire écrite avec la fidélité des affections, des dévouements, des souvenirs filiaux et des devoirs héréditaires » (Edouard Rod) ; quinze ans de la vie de Paris (1800-1815) tiennent dans le vaste ouvrage de Lanzac de Laborie, qui, autant qu'à la genèse d'une capitale nouvelle, nous fait assister « à la genèse d'une société nouvelle » (Georges Goyau) ; *les Origines de la Réforme*, de Pierre Imbart de La Tour, modifieront, une fois achevées, et ont commencé déjà de modifier fortement les opinions courantes sur la grande crise religieuse du XVI^e siècle : livre digne de Fustel dont Imbart fut l'élève et dont il s'annonce le continuateur ; Berthold Zeller « s'était taillé comme un département historique dans les premières années du règne de Louis XIII » (Fallex), étudiées à la lumière de renseignements inédits puisés dans les archives florentines et vénitiennes ; Pierre de Ségur, riche en tableaux de mœurs et en piquantes anecdotes, a fait siennes les gloires militaires du grand règne ; Lacour-Gayet s'est confiné dans l'histoire de notre marine de guerre ; Ernest Denis dans l'histoire de la Bohême ; Edouard Sayous dans l'histoire de la Hongrie ; le point de vue gallican semble avoir surtout préoccupé A. Debidour dans son *Histoire des rapports des Eglises et de l'Etat* ; M^{sr} Baudrillart a tourné ses recherches vers l'Espagne de Philippe V et porté la lumière de son érudition et le charme sévère de son style dans la plus confuse des intrigues diplomatiques ; nous devons encore sur le XVII^e et le XVIII^e siècles de fortes et curieuses études au comte Othenin d'Haussonville, à Henri Doniol, à Charles de Mouy, au marquis de Noailles, à Lucien Perey, à Jean Lemoine, à Gaston Mau-

gras, etc. Mais aucun temps n'est plus riche en historiens que la Révolution et l'Empire. Détachons, pour les joindre aux Vandal, aux Houssaye et aux Masson, Henri Welschinger, à qui rien n'est étranger, spectacles, tripots, almanachs, de la vie révolutionnaire et impériale; Arthur Chuquet, qui rappelle la manière des historiens de l'antiquité et dont les portraits ont le relief et la concision de ceux de Tacite; Pierre de la Gorce, déjà connu par d'excellents travaux sur la Révolution de 48 et le Second Empire, et dont *l'Histoire religieuse de la Révolution française* se recommande « par la richesse et l'autorité de l'information, l'assurance de la méthode, l'abondance et la limpidité du récit » (Pierre Lasserre); Ernest Daudet, par qui tant de légendes furent dissipées et qui établit le bilan exact de *la Terreur blanche*. Les événements militaires de 70-71 revivent sous la plume alerte d'Alfred Duquet, sérieusement documenté et à qui l'on ne peut reprocher qu'une allure parfois trop frémissante et passionnée. Mais les larges coups d'œil d'un Etienne Lamy sur l'Europe contemporaine restent ceux d'un grand politique; le *Bismarck* de Charles Benoist est un modèle de psychologie historique; avec Victor Bérard, si renseigné sur les choses et les hommes de l'Orient, le problème balkanique devient d'une lumineuse simplicité; avec le colonel Patry, le général Bonnal, le général Langlois, etc., nous pénétrons dans la familiarité des armées modernes. Georges Goyau a donné toute la mesure de son noble talent dans *l'Allemagne religieuse*, « œuvre maîtresse, fruit d'une lecture immense, de fond solide et de forme brillante » et dont la pensée dominante « paraît être que, de tout temps, les grandes vérités ont fait leur chemin à travers les contingences de l'histoire et les passions humaines, s'y heurtant pour s'y polir » (Thureau-Dangin).

Plus que l'histoire même, les coulisses de l'histoire exercent une séduction sur nos chercheurs : Lorédan Larchey, le comte Fleury, Victor du Bled, Gilbert Stenger, Henri d'Alméras, Paul Gault, Joseph Turquan, Jean Lorédan, etc. S'ils n'y gardent pas toujours toute la réserve désirable, c'est que l'indiscrétion est une des lois du genre. Car il s'agit bien d'un genre nouveau ou de quelque chose d'approchant : une école est née qui semble s'être assigné pour tâche de porter dans l'histoire les procédés du roman. On y distingue

Gosselin-Lenôtre, dont les récits ont toutes les vivacités, tout l'imprévu d'un Balzac et d'un Dumas père; Frantz Funck-Brentano, qui excelle à tirer du ramas des dossiers judiciaires la matière de livres aisés et brillants; Frédéric Loliée, curieux des dessous de la société du Second Empire; Georges Cain, promeneur infatigable des rues de Paris; le D^r Cabanès, qui, mieux que Michelet, eût pu être comparé par les Goncourt au « docteur des urines » du peintre hollandais; Camille Vergniol, dont *la Chute de l'aigle*, si dramatique et puissante, emprunte néanmoins tous ses éléments à la réalité des mémoires.

D'une tenue plus sévère, se rattachant à Sorel et comme lui profondément traditionnalistes, Louis Madelin, Louis Batiffol, Jacques Boulenger, Camille Stryiński se sont associés à Funck-Brentano pour la publication d'une *Histoire de France racontée à tous*. Une vaste synthèse historique de même ordre et tout au moins supérieure par l'unité de la pensée et de l'exécution vient d'être tentée avec un rare bonheur, chez Larousse, sous le titre d'*Histoire de France*. — Nos origines n'avaient sollicité jusqu'ici que d'obscurs spécialistes, et à l'exception du seul Henri Martin; mais, dans l'état de la science, manquant de critique et accueillant de toutes mains les documents les plus suspects, Henri Martin n'avait pu en donner qu'une vue fautive et insuffisante. Camille Julian, dans son *Vercingétorix* et son *Histoire de la Gaule*, a repris, avec des méthodes rigoureuses, cette tentative avortée: sous les helléno-latins que nous sommes, il a fait voir le vieux fond gaulois et celte. Il a servi dans une langue d'un sobre éclat la plus profonde tradition.

Archéologues; géographes; la littérature de voyage. — Par là il s'enchaîne dans un mouvement remarquable de la pensée nationale qui s'honore, en archéologie, du grand nom de Courajod et, en esthétique générale, de celui d'Adrien Mithouard: le premier dans son fameux cours du Louvre, le second dans son *Traité de l'Occident* et dans ses *Pas sur la terre*, ont montré combien l'art ogival fut nôtre et ce qui, jusque dans la Renaissance, continue d'affirmer la France. — C'est à cette même Renaissance que se consacrent Léon Palustre, André Pératé, André Le Glay, dont il faut louer la grâce de langue, tandis que Pierre de Nolhac est attiré sur-

tout vers la Renaissance italienne et, entre temps, ne laisse pas de jeter un coup d'œil averti sur notre xviii^e siècle. Et c'est encore un renaissant passionné que Louis Dimier, fort injuste d'ailleurs envers notre art ogival. — L'archéologie préhistorique, ancienne et moderne continue par ailleurs de susciter une magnifique phalange d'historiens et d'érudits : Georges Perrot, Maspero, James Darmesteter, Clermont-Ganneau, l'abbé Thédenat, Mgr Duchesne, Salomon Reinach, Charles Bayet, Homolle, Pottier, Gayet, Haussoullier, Max Collignon, Henri Ouvré, Paul Monceaux, André Baudrillard, etc. — La forte solidarité de l'histoire et de la géographie ne s'est jamais mieux marquée qu'avec Pierre Foncin, dont l'admirable et amoureuse connaissance des pays de France a rendu tant de services à la cause de la décentralisation ; Vidal de Lablache, qui introduisit dans la géographie des méthodes nouvelles et plus conformes à la réalité des choses ; Onésime Reclus, qui lui appliqua les procédés et le style évocateur d'un Michelet ; Marcel Dubois, qui fit entrer notre domaine colonial dans l'enseignement officiel. — En même temps éclosait chez nous toute une littérature de voyages, dont quelques œuvres, signées Pierre Loti (*Au Maroc, la Galilée, etc.*), Paul Bourget (*Outremer*), Gabriel Charmes, André Chevrillon, Charles Maurras, André Bellessort, E. de Mandat-Grancey, Louis Bertrand, Pierre de Coubertin, Firmin Roz, etc., sont à tirer de pair. Voyager pour le plaisir de voyager devient de plus en plus rare : un Loti est une exception, collectionneur de paysages, pèlerin désenchanté de la Beauté, Don Juan sans illusion d'un univers dont il a fait passer dans son œuvre la magnifique stérilité. On retrouvera chez les autres voyageurs l'objectivisme qui lui manque : curiosité de la pensée étrangère, préoccupations économiques ou sociales, recherche d'un idéal retrempé aux sources anciennes de l'hellénisme ou aux sources vierges de l'américanisme. Notre ciel littéraire est tout traversé de ces migrations, par quoi se manifestent une fois de plus l'inquiétude et le désarroi des âmes contemporaines.

III. — LA CRITIQUE

Comme l'histoire, la philosophie et les lettres, la critique contemporaine est en pleine anarchie. Chacun y bataille pour soi. Et il y a presque autant de manières d'entendre la critique qu'il y a d'écrivains exerçant la critique. Mais le fait qui doit nous frapper d'abord, c'est qu'il y ait tant de critiques. Ils sont trop, dit M. Faguet; « ce ne sont plus des poèmes d'amour, mais des *Essais sur Ibsen* qui chantent dans le cœur des adolescents » (Teodor de Wyzewa): M. Henry Bérenger en accuse l'Université et les bourses de licence. Et il se peut en effet que l'exemple d'un Bourget et d'un Brunetière « arrivant à la gloire en donnant des leçons dans les boîtes à bachot » n'ait pas été étranger à la vocation critique d'un certain nombre de nos contemporains, « mi-littérateurs, mi-professeurs, normaliens et sorbonnards défroqués », qui « ont apporté, dans l'examen des œuvres littéraires, leurs aigreurs de ratés, leurs théories sans pratique, leur absence de style, leur demi-intellectualisme. » Tous nos critiques ne sont pas des critiques « par imitation » et le mal, sans doute, a des racines plus profondes, qu'il faut chercher, d'une façon générale, dans ce besoin d'analyse propre aux sociétés d'extrême civilisation, un peu lasses, très raffinées, chez qui la curiosité survit à l'affaïssement de l'effort créateur, et, en ce qui concerne plus particulièrement la seconde moitié du XIX^e siècle et la manière dont elle a d'abord pratiqué la critique, dans cette conception positiviste et scientifique de la vie qui ramène la littérature et l'art comme le reste à des fonctions de l'organisme et commande donc de leur appliquer les mêmes méthodes qu'aux autres fonctions.

Il s'ensuit une double conséquence : 1^o que la critique, « dernière en date de toutes les formes littéraires » (A. France), tendra de plus en plus à les absorber toutes; 2^o que la critique quittera tout dogmatisme, renoncera au blâme comme à la louange et, au lieu d'admirer les chefs-d'œuvre des littératures en esthéticien, « les admirera comme l'anatomiste, qui perce ces beautés sensibles pour trouver au delà,

dans les secrets de l'organisation, un ordre de beautés mille fois supérieur » (Renan).

La critique objective. — Telle est bien, en effet, aux environs de 1880, l'ambition d'un Bourget, d'un Brunetière, d'un Hennequin, d'un Rod, etc. Pour Bourget, comme pour Taine, la critique est une manière de psychologie expérimentale. Et cette psychologie, qui est à l'éthique ce que l'anatomie est à la thérapeutique, gardera longtemps chez lui son « caractère de constatation inefficace ou, si l'on veut, de diagnostic sans prescription. » Pour Brunetière, qui transporte dans la critique les méthodes de Darwin et de Haeckel, les lois de l'évolution des genres et des idées sont les mêmes qui régissent celle des espèces ; de fait il y a une « espèce » tragédie, une « espèce » poésie lyrique, etc. : d'où la nécessité, pour expliquer les œuvres, d'établir d'abord leur « filiation » et leur « classement généalogique ».



Ferdinand Brunetière.

On sait comment le premier fut amené à quitter la position objective et passa de la psychologie à l'éthique ; et l'on sait comment, du « classement généalogique », qui était un commencement de hiérarchisation des œuvres, le second passa naturellement à leur classement esthétique. Ainsi se trouva réintégré dans la critique la notion de valeur qu'en avait voulu bannir Renan. Peut-être une évolution semblable se fût-elle produite chez Émile Hennequin et eût-il reconnu à l'user la faiblesse et la vanité d'une méthode qui peut bien « constater » et qui ne s'en fait pas faute chez les physiologistes où elle a trouvé son meilleur emploi, comme Alfred Binet et le D^r Toulouse, mais qui ne peut « expliquer » qu'à condition de sortir d'elle-même et de donner des raisons qui sont en fin de compte des jugements. Il reste que c'est Hennequin qui baptisa cette méthode : l'esthopsychologie ou critique scientifique, vocable barbare, mais sans ambiguïté et préférable assurément à celui qu'Émile Deschanel, en 1864, s'était flatté de lui imposer dans son *Essai de critique naturelle*. Hennequin mourut trop tôt. Il encombra son style de mots savants qui cachaient une pensée audacieuse et la

plus forte ambition de certitude que la critique ait nourrie depuis Taine. A l'encontre de celui-ci, il voulait établir que le génie est une cause, non un effet, et que c'est lui qui crée son milieu, bien loin qu'il soit créé par lui. Auguste Angelier reprendra le point de vue et le fortifiera dans sa thèse sur Burns. Il y a trop de rigueur chez Hennequin; on pouvait beaucoup attendre nonobstant de ce grave et fier esprit qui n'eut pas le temps de disposer dans un livre définitif les pièces de son système, mais dont il demeure assez pour inspirer le respect. La critique « scientifique » se prolongera après lui chez Georges Renard, mêlée à des vues sociologiques et collectivistes, et, plus tard, chez Gustave Lanson, qui en fera une branche de l'histoire. Mais le faisceau est rompu et le coude brusque qu'impriment à leur direction Bourget et Brunetière équivaut à une défection. L'échec de l'objectivisme entraînera les uns vers le dilettantisme, ramènera les autres au dogmatisme et confinera un dernier groupe dans la philologie. Cela ne préjudiciera aucunement à la vogue du genre, qui gardera les mêmes appas pour nos contemporains, au point qu'on pourrait compter les écrivains qui résistèrent à ses séductions. « La critique est tout » (Anatole France), peut-être parce que tout le monde fait de la critique. Contentons-nous d'énumérer ceux pour qui elle ne fut pas un simple caprice.

Bourget; Brunetière; Lemaitre; France; Faguet; Doumic; Rod; Deschamps. — Paul Bourget a consigné dans ses *Essais* et *Nouveaux essais de psychologie contemporaine* les résultats de la vaste enquête qu'il a conduite sur la sensibilité française au XIX^e siècle, telle qu'elle s'est manifestée dans les œuvres des écrivains qui en furent les représentants les plus originaux. Le mot de Taine qu'il a fait sien : « la littérature est une psychologie vivante » peut vouloir dire, comme l'expliquait Sainte-Beuve, que la littérature n'était aux yeux de Taine qu'un appareil plus délicat et plus sensible qu'un autre pour mesurer tous les degrés et toutes les variations d'une même civilisation, pour saisir



Paul Bourget.

tous les caractères, toutes les qualités et les nuances de l'âme d'un peuple. Mais il peut signifier aussi, comme l'explique Paul Bourget, que vivre est synonyme d'agir et qu'il y a dans l'œuvre littéraire, si son auteur lui a vraiment insufflé le mystérieux pouvoir de la vie, une force d'action indépendante de cet auteur lui-même et qu'il n'a pu mesurer exactement, non plus qu'un père ne peut mesurer à l'avance les énergies du fils émané de lui. C'est à dégager cette force de propagande sentimentale dans l'œuvre de Renan, Taine, Stendhal, etc., que s'est employé l'analyste chez Bourget,



Jules Lemaitre.

réservant au moraliste et au sociologue d'en apprécier les conséquences et de donner leurs conclusions personnelles dans l'édition définitive des *Essais*. Nulle critique n'est plus experte à nous restituer les « états d'âme » des écrivains et à les replacer dans leur « série » naturelle et logique ; mais le moraliste et le sociologue valent, chez Bourget, l'analyste. L'auteur n'a pas rempli seulement son dessein de « rédiger quelques notes capables de servir à l'historien de la vie morale pendant la seconde moitié du XIX^e siècle » : il a

écrit lui-même cette histoire et de façon à décourager ceux qui seraient tentés de la recommencer après lui. — Ferdinand Brunetière a fait de la critique littéraire un dérivé du darwinisme, tout en fondant ses jugements sur l'autorité de la tradition et la constance de la raison universelle ; et, quoique cette méthode scolastico-évolutive semble en elle-même contradictoire, il doit être mis très haut pour la richesse et la sûreté de son érudition comme pour sa force de construction systématique. — Jules Lemaitre, qui lui opposa un impressionnisme de dilettante, cache sous sa souplesse souriante, sous son badinage nonchalant, la fermeté d'un esprit ordonné, logique, profondément français et tourangeau, mais qui se cultiva chez les maîtres de l'antiquité. Sa nonchalance première a même cédé un jour, à la faveur de circonstances mémorables, faisant saillir cette puissance traditionnelle jusque-là un peu voilée. Jules Lemaitre, dès lors, sans rien sacrifier de sa grâce ni de sa

souple curiosité d'esprit, s'est dévoué, de concert avec Paul Bourget et Maurice Barrès, au « relèvement de l'âme nationale ». — Anatole France, autre transfuge des tours d'ivoire, se jetait dans le même temps aux extrémités du mouvement novateur. Il y révélait une âme inattendue de tribun et d'apôtre, la passion de la justice et le plus bel altruisme. Les ressources de cet esprit, le plus mobile, le plus enveloppant et le plus compréhensif qu'il y ait eu depuis Renan, sont proprement infinies. Il est longtemps demeuré un « relativiste » ; il ne croyait pas qu'il pût exister de critique objective, non plus que d'art objectif, et ne se flattait pas de mettre autre chose que lui-même dans ses articles sur autrui. Ses parrains intellectuels étaient Montaigne, Saint-Évremond, Bayle ; il gardait comme eux dans la critique le ton familier de la causerie et le pas léger de la promenade ; il racontait « les aventures de son âme au milieu des chefs-d'œuvre », et il les racontait d'une telle grâce et avec un savoir si orné qu'on ne faisait plus attention qu'à ce suprême chef-d'œuvre qu'était son récit. — Il y a deux Faguet, l'un petit-maitre, léger, sautillant, badin et agaçant ; l'autre qui n'a ni l'armature doctrinale d'un Brunetière, ni l'exquise sensibilité d'un Lemaître, et qui leur est peut-être supérieur par la vigueur et la lucidité de son intelligence. C'est ce Faguet-là qui a écrit les préfaces des quatre « Siècles », *Politiques et Moralistes*, etc., et auquel on doit les plus belles « biographies intellectuelles » parues depuis Sainte-Beuve. — René Doumic serait à certains égards celui de nos critiques présents qui rappellerait le mieux les critiques de l'ancienne école, mais enrichi de toutes les acquisitions de la nouvelle. La critique est encore pour lui un magistère ; il n'est point de l'avis de Renan que « louer ceci, blâmer cela, est d'une petite méthode ». Il loue et il blâme, et il excelle surtout « à prendre dans toute question le point essentiel, à l'isoler, à s'y installer, à n'en point sortir et, une fois là, à pousser vivement sa pointe avec vigueur, avec suite et avec un très brillant talent



Émile Faguet.

d'écrivain » (Emile Faguet). — Édouard Rod appartiendrait plutôt au groupe des moralistes qu'à celui des critiques littéraires. Même quand, à sa sortie du naturalisme et avec une conscience et une pénétration singulières, il s'inquiétait de rechercher comment et pourquoi sa génération et lui avaient tourné, « c'était une crise morale, remarque finement Joseph Capperon, plus qu'une évolution littéraire dont il relevait les traits fondamentaux ». — Gaston Deschamps n'a voulu être qu'un commentateur harmonieux. Il a sans doute fait le rêve, un jour, avec Fernand Gregh, de ressusciter « l'humanisme » ; il avait lui-même des parties d'humaniste. Si les résultats n'ont pas répondu à son attente, c'est peut-être, comme on l'a dit, que, de toutes les qualités du parfait critique, il ne lui manque que les plus sévères, et il est bien vrai du moins qu'il s'entend mieux que personne à mettre en œuvre « toutes les ressources d'une rhétorique ingénieuse, fleurissante, chatoyante et sémillante, riche d'élégances livresques ou mondaines » (Georges Pellissier).

Autres critiques. — Ce sont là nos critiques les plus affichés. Et il en est d'autres, assurément, qui ne leur sont pas toujours inférieurs : Henri Chantavoine, bonhomme et narquois ; Rémy de Gourmont, sorte de bénédictin du symbolisme, docte et paradoxal ; Charles Morice, vaporeux, enveloppé, avec des percées subites sur les lointains de l'horizon littéraire ; Francis Chevassu, dont les portraits de contemporains, nets, brillants et rapides, sont le chef-d'œuvre du parisianisme, appliqué à la critique ; Ernest La Jeunesse, qui jongle avec les idées ; Gaston Rageot, inventeur d'une méthode subtile, permettant « d'inférer de l'œuvre admirée la psychologie de ceux qui l'admirent et, après avoir atteint l'auteur, de parvenir au public » ; A. Claveau, qui occupa quelque temps avec tact et autorité l'un de nos principaux feuillets littéraires ; Henry Bordeaux, que l'on a pu comparer au Lamartine des *Entretiens* pour ce qu'il n'y a pas dans ses livres « une demi-page qui appartienne à ce qu'on appelle la critique des défauts » ; Eugène Ledrain, dont la « pensée à mille tranchants, sans compter les pointes secrètes, est un amalgame très rare (et nous ajouterons : extrêmement savoureux) d'universitarisme et de cléricalisme » (H. Bérenger) ; Arvède Barine, que M. René Doumic

appelle « une femme du XVIII^e siècle » et qui, en effet, « pour la spontanéité du jugement, pour la noblesse morale, pour la fermeté du bon sens et la hardiesse de l'esprit, fait songer aux contemporaines du siècle de la discipline et de la raison, et aux plus célèbres » ; Joseph Capperon, mort à trente ans, laissant un bref volume de *Notes d'art et de littérature*, dont certaines pages sont des merveilles de grâce et de finesse ; Georges Pellissier, que ne trouble aucune des audaces de nos nouvelles écoles et qui fortifie d'un haut savoir doctrinal les raisons de ses complaisances ; Antoine Albalat, qui, par la méthode comparative et la publication des variantes de nos grands écrivains, a rafraîchi l'ancienne rhétorique ; André Beaunier, qui apporta au néo-symbolisme le concours d'une plume alerte et normale ; Jules de Gaultier, qui découvrit le « bovarysme » ; Georges Grappe, plus essayiste que critique, jurassien assoupli par la discipline d'Oxford et petit-neveu de Sterne et de Nodier ; Gabriel Aubray, qui cache sous ses airs détachés un savoir si riche et la meilleure doctrine intellectuelle et morale ; Paul Monceaux, aussi averti des choses de ce temps que de la pensée antique ; André Chaumeix, attentif à reconnaître et à signaler les directions nouvelles de la pensée contemporaine ; Jean Lionnet, qui reprend avec un rare bonheur la doctrine de l'évolutionnisme pour l'appliquer aux « sous-genres » de la littérature ; Marius et Ary Leblond, dont il est dit par les Rosny qu'ils « sont doués d'un talent plein d'ardeur et de puissance » ; Jules Bertaut et Alphonse Séché, associés pour la meilleure entreprise de vulgarisation littéraire ; Maurice Cabs, médaillonniste et figuriniste au trait preste ; Edouard Champion, qui promène son souriant dilettantisme de Laclous à Louis Ménard ; Eugène de Ribier, pieux desservant des Muses et sévère gardien de leur temple ; J. Ernest-Charles, critique sans direction, mais batailleur, osé, spirituel et personnel en diable et qui, du plus desséché des genres, a fait le plus souple, le plus passionné, le plus vivant ; Michel Salomon, de tempérament plus rassis, comme il sied à un homonyme de l'Ecclésiaste : élégant et disert, ce sage, qui connaît la vie, distille sa fine expérience en maximes indulgentes et brèves et souvent profondes ; on le définirait assez bien le Vauvenargues de la critique... Cependant, aux confins de la politique et des

lettres et sur une lisière que le temps fait de plus en plus indécise, un écrivain se lève qui va forcer l'attention.

Charles Maurras et le néo-classicisme. — C'est un maître, en effet, que Charles Maurras, dont nous ne voulons considérer ici que l'action littéraire. Jamais campagne de critique ne fut plus belle d'intelligence passionnée que la campagne menée par cet écrivain, de 1895 à 1900, dans la *Revue encyclopédique Larousse*. Maurras y défendait, contre ce qu'il appelle la barbarie romantique, les droits de l'occident helléno-latin. Il a continué sa lutte dans des livres qui ont autant d'éclat que de solidité profonde. Si quelques-uns de nos écrivains sont revenus à la pureté classique, s'ils ont recouvré le respect des droits du cerveau sur les diverses parties de l'être, s'ils se sont repris d'amour pour l'ordre, la discipline et la volonté dans l'art, si enfin une défense s'est organisée pour l'autonomie française d'une part, et, d'autre part, pour la beauté éternelle et universelle, c'est à l'auteur de *l'Avenir de l'intelligence* que nous devons ces bienfaits. Déjà les forces éparses de sa doctrine esthétique viennent d'être rassemblées et systématisées par Pierre Lasserre dans cet *Essai sur le romantisme français qui est personnel*, vigoureux et brillant comme un livre de Taine. Henri Brémond, dans la même école, représente avec une autorité grandissante la tradition spiritualiste; René-Marc Ferry, plus dégagé, analyse et commente finement au jour le jour, du point de vue « national », les œuvres marquantes de la production contemporaine. Mais c'est surtout chez les jeunes que la vertu de la doctrine opère : contentons-nous de mentionner Henri Clouard et Pierre Gilbert, deux nouveaux venus dont il semble que le néo-classicisme puisse beaucoup attendre.

Philologues et historiens de la littérature : Gustave Lanson ; la critique des littératures étrangères : Melchior de Vogüé. — Dans la longue liste et bien incomplète encore de critiques contemporains que nous venons de dresser, l'Université revendique plusieurs noms et qui ne sont pas les moindres. S'ils ajoutent à son lustre extérieur, ils ne doivent pas nous faire oublier cependant les réputations moins éclatantes et quelquefois plus solides qui n'ambitionnèrent de briller que

dans le cercle restreint de l'Institut, du Collège de France et de la Sorbonne : tels, parmi les philologues, épigraphistes, grammairiens, etc., Louis Havet, René Cagnat, Victor Henry, Antoine Thomas, Ferdinand Brunot, Alfred Jeanroy, surtout Gaston Paris, lettré universel, sensible aux ordres les plus divers de la beauté, qui commentait Mistral et Sully Prudhomme entre deux études sur le moyen âge, et Joseph Bédier, qui a hérité de cette large compréhension en y joignant le charme d'un style délicatement coloré; tels encore, parmi les historiens de la littérature antique et moderne, A. Couat, les deux Croiset, Augustin Cartault, Frédéric Plessis, Charles Dejob, Maurice Albert, Aimé Puech, Paul Girard, etc. Et, sans doute, est-ce dans ce groupe choisi, un peu fermé et assez volontiers scolaire, que Gustave Lanson marquerait aussi sa place, bien qu'il n'ait pas dédaigné quelquefois de s'adresser au public des revues et des journaux. Il a écrit sur nos grands classiques et notamment sur Bossuet des livres neufs et forts dont il s'est appliqué plus tard à ruiner les conclusions; mais son œuvre capitale est cette *Histoire de la littérature française* publiée en 1894 et plusieurs fois reprise, corrigée, appropriée aux idées nouvelles de l'auteur qui faisait d'abord profession d'un traditionalisme modéré, mais très suffisamment conservateur, anti-voltairien et anti-jacobin: sans revenir à la méthode des « portraits », sans écarter les renseignements que peut fournir l'étude de la race, du milieu et du moment et en accordant ce qui lui revient à l'évolution des genres, il y poussait son analyse jusqu'à « ce résidu indéterminé, inexpliqué, qu'est l'originalité supérieure de l'œuvre » et qui constitue l'« individualité littéraire » des écrivains. Telle est, en fin de compte, à ses yeux, la vraie fonction de la critique: elle doit être « la description des individualités », et comme, d'autre part, « elle a pour base des intuitions individuelles » et que ces intuitions varient avec chacun de nous, il en résulte que « ni l'objet, ni les moyens de la connaissance littéraire ne sont scientifiques », que la littérature, en un mot, « n'est pas objet de savoir: elle est exercice, goût, plaisir ». L'auteur, depuis lors, semble avoir modifié ce point de vue et, après avoir distingué la littérature de la critique, il s'est avisé de brûler ce qu'il avait adoré et de réclamer « la réduction de

la littérature à l'histoire » par l'élimination à peu près complète des considérations de pure esthétique « sur les lois éternelles du goût et de la création artistique ». — L'histoire littéraire, ainsi entendue, tend bien à devenir une science. D'autres érudits, appartenant pour la plupart à l'Université, se sont fait un nom à côté de ce maître : Joseph Texte, que M. Faguet cite au rang des plus fermes esprits formés à l'école de Brunetière ; Fortunat Strowski, qui a éclairé tout un côté trop négligé de la littérature par sa remarquable *Histoire du sentiment religieux au xvii^e siècle* ; Victor Giraud, qui a ouvert une enquête analogue sur le mouvement religieux dans la littérature du xix^e siècle et à qui l'on devait déjà sur Pascal une « savante, impartiale et pénétrante étude » (E. Boulroux) ; David-Sauvageot, dont on retiendra comme un modèle de critique « fine, courtoise, parfois spirituelle » (Martha), le mémoire sur *le Réalisme et le Naturalisme* ; G. Michaud, qui nous a fait mieux aimer Sainte-Beuve en nous introduisant dans l'intimité de ce grand cerveau ; Ernest Zyromski, qui a démêlé avec beaucoup d'adresse les éléments divers qui collaborèrent à la formation de Lamartine et dont le *Pascal*, venant après ceux de Droz et de Giraud, a tous les caractères d'une « vie » définitive ; Félix Hémon, justement apprécié pour ses cours de littérature classique et dont on ne connaît pas assez les belles et originales études sur *les Races vivaces* et le génie celtique ; Henri Potez, qui a suivi l'élégie de ses origines à 1830 ; Maurice Souriau, qui s'est taillé un canton personnel dans le drame romantique ; André Le Breton et Paul Morillot, qui ont choisi pour province le roman français ; Ernest Dupuy, dont le *Victor Hugo* apologétique mérite de prendre place près de celui de Renouvier ; Edouard Herriot, qui a écrit deux livres délicieux sur M^{me} Récamier et son entourage ; Alfred Rébelliau, si renseigné sur Bossuet ; Abel Lefranc sur Rabelais et la Renaissance ; Paul Gautier sur M^{me} de Staël et Napoléon ; Edme Champion sur Voltaire et Rousseau ; Paul Bonnefon sur Montaigne ; Paul Courteault sur Montluc ; Eugène Lintilhac sur Beaumarchais et Le Sage ; Jules Troubat, Léon Séché, Paul et Victor Glachant sur les fonds de tiroir du romantisme, etc., etc. — Et, comme c'est l'Université qui nous prête le plus grand nombre de nos érudits, c'est encore elle qui nous rensei-

gnera le plus libéralement sur les littératures étrangères, avec les Henri Lichtenberger, les Henri Hauvette, les Louis Leger, les Morel-Fatio, les Jusserand, les Beljame, les B.-H. Gausseron, les Auguste Angellier, les Emile Legouis, etc., auxquels vont se joindre, dans la critique indépendante, Eugène Gilbert pour la Belgique, Pierre Gauthiez pour l'Italie, Jean Lahor pour l'Inde, Augustin Filon et Gabriel Sarrazin pour l'Angleterre, Teodor de Wyzewa pour l'Allemagne et les littératures du Nord. Mais il faut s'arrêter un moment sur Melchior de Vogüé, en raison de l'influence considérable qu'il exerça : les études où il révéla Tolstoï et Dostoïevski ne peuvent être comparées qu'au livre de M^{me} de Staël sur l'Allemagne ; elles étaient vraiment, par tout ce qui s'y sentait de frémissant, d'actif, de personnel, une collaboration à l'œuvre de ces écrivains ; elles la prolongaient et l'enrichissaient de nouveaux sens. Autant que Bourget et France, l'auteur a aidé par cette révélation à la ruine du naturalisme, mais en favorisant un renouveau du cosmopolitisme littéraire dont il a résumé l'histoire et présenté la défense en des pages aussi brillantes que précieuses.



E.-M. de Vogüé.

La critique dramatique ; la critique d'art ; la critique musicale.— La critique dramatique, depuis Sarcey, n'est pour la plupart de nos gens qu'une étape, un moyen de se familiariser et de prendre langue avec le théâtre. Lemaitre, Faguet, Ganderax n'y ont fait que passer. Gustave Larroumet semblait devoir s'y fixer : il y apportait de l'érudition, un goût sûr, un esprit ouvert. Adolphe Brisson, qui lui succéda au *Temps*, y déploie aujourd'hui ses souples facultés d'assimilation et Henri de Régnier reste poète au rez-de-chaussée des *Débats*. Ce sont les deux seuls journaux demeurés fidèles au feuilleton dramatique hebdomadaire. René Doumic, J. du Tillet, Henry Bordeaux, Paul Flat, Léon Blum, etc., dans nos grandes revues, raisonnent, pèsent, décident, avec tout le sang-froid nécessaire. Vingt-quatre heures de réflexion sont accordées dans les autres organes aux pro-

professionnels du compte rendu dramatique. Et, quand ces professionnels s'appellent Paul Souday, esprit classique, mordant et fin, Muhlfeld, Bernard-Derosne, Ferry, Nozière, François de Nion, Chevassu, etc., ou qu'ils ont l'expérience d'un Duquesnel ou d'un Le Senne, le public ne s'aperçoit pas trop de la précipitation de leurs arrêts. Mais cette forme même, si expéditive, du compte rendu est aujourd'hui menacée et quelques quotidiens commencent à lui substituer « l'instantané théâtral », l'impression d'avant-première, directe et « toute chaude », servie dès le lendemain de la répétition générale au petit lever du lecteur. Chassée de la presse, écartée de certains périodiques, la critique dramatique devra peut-être se réfugier dans la conférence et dans le livre : elle y a donné déjà la mesure des services qu'elle pouvait rendre avec Augustin Filon, F. Lhomme, Ch.-M. des Granges, Bernardin, Parigot et Lintilhac. — La critique d'art semble moins menacée. Elle a du reste ses organes spéciaux, en dehors de la presse, ses chaires mêmes où enseignent un Eugène Guillaume, un Georges Lafenestre, un Gabriel Séailles, esthéticien doublé d'un moraliste ; son plus bel effort dans le domaine rétrospectif est *l'Art gothique et la Sculpture française depuis le xiv^e siècle* de Louis Gonse, qui ont comblé une lacune de l'histoire nationale. D'autres périodes de cette histoire ou de l'histoire de l'art étranger, des écoles, des genres, des œuvres du passé ont sollicité Emile Michel, Henry Roujon, Henri Bouchot, Henry Havard, Marius Vachon, A.-F. Gruyer, Robert de La Sizeranne, Samuel Rocheblave, Raymond Bouyer, Armand Dayot, Henry Lapauze, etc. Mais nous avons aussi d'agiles enregistreurs du mouvement contemporain dans Louis de Foucauld, Ary Renan, Joséphin Péladan, Edouard Sarradin, Paul Leprieur, Thiébauld-Sisson, etc. André Hallays se montre le plus sérieux, le plus savant, le plus spirituel défenseur de nos richesses archéologiques nationales contre les vandales de l'administration ; Octave Mirbeau, Roger Marx, Gabriel Mourey, Camille Mauclair ont aidé, qui par l'entraînement de leur fougue, qui par leur subtile dialectique, au triomphe des nouvelles écoles : sans diminuer leurs mérites, on peut estimer cependant qu'ils sont faibles au regard des services rendus à ces mêmes écoles par Gustave Geffroy, « le plus

avant-coureur des critiques » et celui dont la « curiosité en éveil », la « sensibilité aiguë », l'intelligence raffinée et divinatrice, s'accordant on ne sait comme avec « une âme modeste, résignée, contemplative », de Breton, ne se sont jamais trouvées en défaut pour donner au public « le premier avertissement à l'apparition de tout artiste ayant quelque chose à dire et qui valût la peine d'être entendue » (Joseph Capperon). — La critique musicale est encore très honorablement représentée chez nous par Arthur Pougin, Pierre Lalo, Louis Laloy, Arthur Coquard, Alfred Bruneau, Raphaël Cor, Jean Marnold, etc. On doit de savants travaux de musicographie ancienne et moderne et de remarquables biographies d'artistes célèbres à Bourgault-Ducoudray, Julien Tiersot, Romain Rolland, Jean Chantavoine, Adolphe Boschot, etc. Enfin la musique d'église et de concert a un noble témoin en Camille Bellaigue, chez qui l'écrivain égale l'érudit, et un autre peut-être aussi sûr, mais fort moqueur, dans cette trinité en un seul personnage qui se nomme tour à tour Henri Gauthier-Villars, Willy et l'Ouvreuse.

IV. — LE ROMAN

Le roman régionaliste. — Beaucoup de nos régionalistes sont à la fois romanciers, essayistes et poètes. Tels Emmanuel Delbousquet, auteur de gracieuses paysanneries landaises, d'entre lesquelles se détache le fougueux et inoubliable *Écarteur*, un des chefs-d'œuvre du roman rustique; Hugues Lapaire qui, dans *l'Épervier* et *les Accapareurs*, dégage et met en un relief saisissant la face réaliste du Berry; Anatole Le Braz, dont *la Terre du passé* et *le Pays des pardons* contribueront puissamment à une théorie du génie breton. D'autres, comme Emile Guillaumin, « l'écrivain paysan » du Bourbonnais, et Eugène Le Roy, péri-gourdin au style dru, restent exclusivement prosateurs. Leurs livres pourtant aux uns et aux autres sont « pleins de sens, riches de vérité et de poésie, et il suffirait de savoir les interroger pour esquisser, d'après leur témoignage, une psychologie des pays de France » (Firmin Roz), de réunir leurs

tableaux pour « former une sorte de géographie pittoresque et morale de la patrie française » (Jules Lemaitre).

Dans cette géographie idéale, composée avec du Barbey, du Paul Arène, du Ferdinand Fabre, du Cladel, du Theuriet, de l'Erckmann-Chatrian, etc. — sur lesquels nous n'avons pas à revenir —, Georges Baume encore nous dirait le Bas-Languedoc ; Edmond Pilon, l'Île-de-France ; Léon Barracand, le Dauphiné ; Marcel Mielvaque, le Limousin ; Jean Revel et Norbert Sevestre, la Normandie ; Paul Faure, l'âme basque ; Jules de Glouvet, la Loire ; Emile Moselly, la vie lorraine ; Narcisse Quellien et Simon Duvaugour, le Trégor ; M^{me} de Buxy, le Jura ; Charles de Bordeu, les Pyrénées ; Joseph Caraguel, le Midi âpre ; Paul Chalou, le Midi tendre et Jean Aicard, le Midi jovial. Il arrivera même que ce miracle du génie « d'être à la fois original et universel » (Firmin Roz), certains de nos écrivains de terroir le réaliseront et qu'ils sauront nous faire voir l'homme éternel sous l'homme de leur pays. Privilège assez rare sans doute, qui hausse un Pouvillon et un Bazin au-dessus du commun de leurs confrères. Avec quelle



René Bazin.

grâce, quelle délicatesse toute virgilienne, l'auteur de *Césette* et de *Jean-de-Jeanne* a peint son Quercy ! Et comme, rêveur et tragique, il a bien su traduire l'ardente logique sentimentale de ses paysans ! Dans *les Antibel* et *Bernadette de Lourdes* il a créé une forme nouvelle du roman rustique, mitoyenne entre le récit et le drame. Son œuvre toute entière est en communion parfaite avec le sol. — René Bazin pourrait être dit, mieux qu'un autre, le romancier de la province française ; il nous transporte tour à tour à Nîmes, à Onnaing, en Alsace, à Nantes, à Lyon, à Perros-Guirec, dans le Marais vendéen. Et son œuvre est sans doute un des plus sûrs miroirs où se refléchissent les aspects divers de la terre de France. Mais elle ne fait pas que nous restituer la figure et l'âme de cette terre, et les sujets de l'auteur ont toujours quelque chose de général par quoi ils excèdent leur cadre et intéressent la conscience nationale. En un mot, comme l'a très bien montré

Brunetière, René Bazin est un romancier « social » au même titre qu'un « peintre » de la province française. Il a « repris », du point de vue spiritualiste et chrétien, « l'œuvre de Balzac », et l'importance de sa contribution se mesure, comme celle de son devancier, au nombre considérable de personnages représentatifs des idées et des passions de ce temps qu'il a jetés dans le courant de la circulation.

Le régime de la paix armée. — Par ailleurs, si le discord est moins vif entre l'idéalisme et le réalisme, qui se disputaient âprement les contemporains de Flaubert et de Feuillet, la conciliation n'est pas faite et nous vivons proprement sous le régime de la paix armée. Ça et là, dans les camps adverses, on aperçoit des moralistes et des sociologues, des symbolistes et des impressionnistes, des exotiques et des mages, des féministes et des humoristes. Le naturalisme lui-même, auquel Paul Bourget et Anatole France vont porter le coup de grâce, aura encore, avant d'expirer, quelques soubresauts ; mais le gros de ses troupes ralliera d'autres fanions. Le mouvement est si bien marqué, observera en 1891 Anatole France, que jusqu'aux médanistes de la première heure, Maupassant, Hennique, Huysmans, « se mettent à la psychologie », et ces changements d'orientation ne sont pas pour faciliter notre besogne de classificateur. Qu'il nous suffise d'inscrire ici les écrivains qui ont eu le temps de donner figure à leur œuvre.

Quelques maîtres. — Il est bien probable, par exemple, qu'Anatole France ne surprendra plus notre admiration, sinon par sa constance dans la perfection. C'est le seul point où il n'ait pas varié. Esprit très moderne en même temps que profondément traditionnel, il ne saurait se définir qu'un lettré supérieur et comme l'entendait Renan, « à la fois linguiste, historien, archéologue, artiste, philosophe ». Il échappe à toute autre formule, s'étant sans cesse renouvelé, ayant passé du nonchaland scepticisme de Sylvestre Bonnard à la splendide flamme



Anatole France.

du *Lys rouge* et des ironies épicuriennes de l'abbé Jérôme Coignard aux rêveries collectivistes de M. Bergeret, sa plus récente, mais non peut-être sa dernière incarnation. — Paul Bourget, notre meilleur analyste depuis Stendhal, montre à quelle force morale peut atteindre le réalisme psychologique. Il est très grand chaque fois qu'il éclaire une belle et mystérieuse conscience ou qu'il dessine une effigie intellectuelle ; il a le sens de l'universel et il est le premier qui,



Maurice Barrès.

au-dessus de la scène humaine, ait installé le chœur auguste des Lois. — Jules Lemaître n'a écrit qu'un roman et des contes. Mais il se pourrait que ces contes fussent, avec les livres d'Anatole France et les « proses » de Jules Tellier, ce que notre littérature d'imagination a donné en ces dernières années de plus solide et de plus pur. — Maurice Barrès, qui rassemble et discipline sous une Minerve intérieure toutes les puissances du romantisme, n'est pas seulement un merveilleux lyrique, une sorte de Chateaubriand à la fois plus nerveux et plus méditatif :

il a tourné sa psychologie subtile en instrument de philosophie morale et politique. Une logique courageuse l'ayant mené de l'égotisme nihiliste à cet égoïsme de race et de patrie qui semble jusqu'ici la seule fraternité possible, il est devenu un conducteur d'hommes et un organisateur d'intelligences.

Le roman social. — Dans le même temps que ce grand écrivain et sous l'influence de la littérature russe introduite chez nous par les études de Melchior de Vogüé (1886), le roman français a montré de fortes vellétés sociales. L'impersonnalité littéraire a cessé d'être un dogme, même pour Zola (*les Trois villes, Fécondité, Travail*), et nous avons assisté à la naissance d'un art subjectif et sentencieux qui s'est intéressé à la conscience collective et qui ne tarda pas à entrer dans le sillage évangélique de Tolstoï pour se dévouer à la reconstruction de la société. Et beaucoup des nouveaux venus avaient surtout de remar-

quables tempéraments de démolisseurs. C'est alors qu'Octave Mirbeau, « tout enflammé d'une ardeur d'humanité » (Gustave Geffroy), a saisi dans le roman un moyen d'attaquer le militarisme, l'Eglise et les classes dirigeantes ; les frères Rosny ont proclamé, dans des œuvres « admirables par la liberté de l'esprit, l'illumination soudaine, la pénétration des caractères et cette forte volonté d'être juste qui fait de l'injustice même une vertu » (Anatole France), leur appétit d'altruisme libertaire ; Georges Lecomte, vigoureux satiriste du monde parlementaire et de la bureaucratie républicaine, s'est haussé dans *l'Espoir* à une vue synthétique du régime qu'il raconte en historien et qu'il juge en philosophe ; Edouard Estaunié, sobre, amer, concentré, a peut-être trop aisément généralisé quelques cas donnés, mais a révélé dans leur analyse une sagacité singulière ; Victor Margueritte prolonge non sans éclat la manière naturaliste, qu'il met au service de prétentions récentes de moraliste et même de législateur ; Lucien Descaves, talent mâle et tendre, s'avère, avec Gustave Geffroy, l'un des plus scrupuleux cliniciens de la misère prolétarienne ; André Couvreur débride froidement nos plaies physiologiques ; Romain Rolland poursuit d'un cours méthodique l'histoire de son *Jean-Christophe*, qui lui permet d'étudier un « milieu » par livre et de nous en fournir la critique éloquente et passionnée ; Marcelle Tinayre reprend avec infiniment d'adresse psychologique et un grand charme de style les vieilles thèses de George Sand ; Paul Hervieu, que Jules Lemaitre appelle « notre Laclos » et qui avait donné « des morceaux adorables de malice et de force élégante » (Maurice Barrès) dans *Diogène le Chien* et *Flirt*, souligne d'un trait dur les tares de l'aristocratie (*Peints par eux-mêmes*) et prend congé du roman avec un chef-d'œuvre : *l'Armature*, qui découvre dans l'argent le support unique et comme le « bâti » de tout l'édifice social ; Paul Adam s'efforce de faire surgir une élite de la démocratie ; Jules Bois de faire de l'occultisme « un mysticisme actif, un tolstoïsme courageux » ;



Paul Hervieu.

Léon Frapié de nous convertir à l'efficacité de la morale laïque. A qui entendre ? Quelles solutions préférer ? Seront-ce celles que nous propose le déclancheur du mouvement, Melchior de Vogüé, dont « la prose a des fulgurations de métal », de qui « la moindre des phrases roule une poussière d'or » (Michel Salomon) : la religion de la souffrance humaine, la foi dans le subconscient des foules ? Ou si le salut n'est pas au contraire dans une reprise de la tradition religieuse et sociale, dans la restauration de la vie familiale, provinciale, nationale ? Au premier rang des romanciers qui travaillent à cette restauration nous avons vu Paul Bourget, René Bazin, Maurice Barrès. Plus encore qu'à ces maîtres Henry Bordeaux doit à son milieu et à sa race cette gravité précoce, ce sens de la solidarité des générations, ce goût de l'action suivie, combiné avec cet attachement aux principes et au sol, qui forment le meilleur de son talent. « Comme l'était sous un autre aspect son compatriote et son ami, le marquis Costa de Beauregard, il est le garant et le témoin de la Savoie dans ce qu'on pourrait appeler le Concile des provinces françaises » (René-Marc Ferry). Frédéric Plessis, avec l'exquise *Angèle de Blindes*, Paul Acker, Pierre Le Rohu, Pierre Clésio, Charles de Rouvre, J.-Ph. Heuzey, en qui Jules Lemaitre saluait naguère « un Anatole France orthodoxe », Art Roë, dont le *Pingot et moi* fut une si jolie et si fière réponse aux diatribes antimilitaristes, réagissent à son exemple contre la décadence des mœurs. Et Charles Maurras, dans ses mythes et fabliaux, Pierre Lasserre, dans *Henri de Sauvelade*, rouvrent un chemin vers le conservatisme classique, condition peut-être du conservatisme social. Seul peut-être de ce groupe, Edouard Rod, par ailleurs « si clair, si franc, si simple, si honnête » (Albert Reggïo), manque de certitudes. Il s'est longtemps cantonné dans les analyses de la vie individuelle ; il excellait à enfermer dans des récits solides, d'une belle texture littéraire, les positions et quelquefois la solution des plus graves cas de conscience. Le jour qu'il a élargi le cercle de ses investigations et a voulu devenir un romancier de la vie collective, ses conclusions embarrassées ont trahi la gêne d'un esprit trop captif de ses hérédités et trop averti en même temps des vraies causes du malaise social pour oser se prononcer nettement entre la

révolution et la tradition : il s'est évadé dans le pessimisme.

Les fantaisistes. — Il y a cependant encore des romanciers qui n'ont cure de se risquer dans la mêlée des partis et qui désirent rester des romanciers tout courts. Ils ne se distinguent que par la nuance du talent et le genre de leurs récits, et, s'il arrive que quelques-uns dégagent la leçon des événements, il arrive que d'autres laissent cette leçon se dégager d'elle-même et il arrive aussi que les événements qu'ils racontent ne comportent aucune leçon du tout. C'est peut-être le cas des romans de Henri de Régnier qui situe ses fictions romanesques dans les siècles qu'il croit le mieux autoriser un certain libertinage d'esprit dont sa poésie personnelle est parfaitement exempte. — Et c'est encore le cas d'Abel Hermant dans ses plus récents livres : « au naturalisme, qui était un réalisme objectif, il a substitué le réalisme psychologique de l'autobiographie » (Gaston Rageot) et, si ces manières de confessions rétrospectives témoignent « d'une incroyable insensibilité », il est vrai qu'elles se sauvent par je ne sais quelle impertinence supérieure et le piquant d'un style à la Hamilton. — Elémir Bourges n'a peut-être pas été aussi bien inspiré quand il a emprunté le sien à Saint-Simon pour peindre le crépuscule d'une royauté : erreur fâcheuse d'un homme de talent par ailleurs admirablement doué et qui connaît les détours du cœur. — Jules Renard est l'auteur de *Poil de carotte*, des *Bucoliques*, du *Vigneron dans sa vigne*, de *Ragotte*, etc., histoires aux traits simples et nets, avec « des raccourcis inimitables, sans gestes, sans drapés et sans cris, où tout se passe à l'intérieur », et qui ont encore cette originalité que leur auteur semble avoir gardé vis-à-vis des gens et des choses « la sensibilité et la tournure d'esprit des enfants » (René Boylesve). — Chez les frères Tharaud, le roman tourne à la monographie : cela est sec, nerveux et très anglais ; Ernest La Jeunesse s'attarde dans le dilettantisme barrésien ; Francis de Miomandre a des grâces de libellule ; Léon Daudet est notre Swift, mais c'est un Swift poète et métaphysicien, qui a pénétré de sa flamme sombre des œuvres originales, troubles et cruelles. — Le clan des mages et des théosophes, qui s'honore d'un Edouard Schuré, penseur

grave et solitaire, n'a plus guère fait parler de lui, sauf par un roman d'Antoine Nau, depuis l'abdication officielle de son sâr, Joséphin Péladan, romancier aux féeries compliquées, sans candeur ni bonhomie, dont l'*Ethopée* contient pourtant des morceaux de premier ordre. — De même les symbolistes qui n'ont duré qu'un printemps : il y eut Francis Poictevin, Maurice de Fleury, Léo d'Arkaï, Gustave Kahn, Edouard Dujardin, etc., avec qui la grammaire et le bon sens passèrent de méchants quarts d'heure. Un lointain et dernier surgeon de l'école serait peut-être Charles Géniaux, écrivain démesuré, mais tout gonflé des sucs de la terre, débordant de vie et de couleur dans son *Homme de peine*. — Nous sommes avec ces écrivains sur la lisière de la fantaisie. Et n'est-ce pas encore ici qu'il faudrait placer André Gide, individualiste excessif, « longtemps captif d'un système qui fait du monde et de la vie une étroite règle, une monotone et menteuse leçon de morale » (Maurras), mais qui n'interdit pas du moins les belles cadences et les élégants paradoxes ? — Ne nous attardons pas à l'école de Mendès, prolongée par René Maizeroy : gravelure et préciosité, ce serait toute l'école, sans Henri Barbusse et Hugues Rebell, sensualistes effrénés, mais écrivains de race, l'un qui pense et qui souffre, l'autre qui apporte à l'évocation de ses scènes d'amour exotique et païen la fougue voluptueuse et aussi le goût classique d'un grand seigneur de la Renaissance. Et ne cherchons pas non plus à saisir, sous ses multiples avatars de romancier, la caractéristique de Jean Richepin : il a touché à tous les genres et sa virtuosité lui a permis de n'être indifférent dans aucun et d'être même supérieur en deux ou trois (*la Glu, Sœur Doctrové, Césarine*).

Le roman autobiographique, le roman de mœurs et le roman romanesque. — Le roman autobiographique semble à peu près abandonné. Du moins n'a-t-il produit en ces dernières années qu'une œuvre vraiment intéressante, ce *Valbert*, de Teodor de Wyzewa, où la maladie nouvelle de l'intellectualisme est étudiée avec une grande force : il se pourrait que nous eussions là notre *Oberman*. — A la rigueur, sans doute, il serait possible de faire rentrer dans le genre la plupart des romans de femmes. Nous n'avons jamais eu tant

de romancières, non plus que tant de poétesses, et toutes ont du talent à revendre, les Jeanne Schultz, les Marguerite Poradowska, les Colette Yver, les Pierre de Coulevain, les Jacques Vontade comme les Marie-Anne de Bovet, les Jean de La Brète, les Stanislas Meunier, les Claude Lemaître et les Camille Pert. Ce qu'elles racontent les unes et les autres, c'est surtout elles-mêmes. Et la confession est presque toujours charmante et n'est jamais complètement sincère. Peut-être faut-il faire exception pour M^{me} de Noailles, faunesse sans préjugés, et pour Gérard d'Houville, au cœur inconstant et fidèle tour à tour ou en même temps. — Mais le roman de mœurs a gardé toute sa vogue : entendez le roman de mœurs parisiennes, les seules qui passionnent le public. Parmi les meilleurs représentants du genre, on aperçoit Maurice Montégut, hardi souvent jusqu'à la brutalité ; Robert de Bonnières, l'auteur trop oublié des *Monach* où les portraits abondent et sont de qualité excellente ; Daniel Lesueur, au métier sûr et à l'esprit souple ; le scabreux Maxime Formont, le pénétrant Rémy Saint-Maurice et le délicat Louis de Robert ; Fernand Vandérem, peintre attitré, avisé et ductile, du monde un peu mêlé de l'Arc-de-Triomphe et de la Plaine Monceau ; Lucien Muhlfeld, disparu trop tôt et qui traça dans *l'Associée* un type de femme moderne ayant toute la valeur d'un document ; Jules Case, qui, par la probité de son art, son intelligence des milieux et des caractères, fait quelquefois songer à Balzac. — Félicien Champ-saur, dans le même groupe, peut être « agaçant, heurté, rentré : ses livres, confessions, poèmes brutaux ou mieux encore affiches d'amour, sont timbrés d'un sceau personnel et à la date de cette époque » (Barrès). — Paul Marguerite vient du naturalisme et il y paraît à ses premiers livres et beaucoup moins aux suivants, bien qu'il soit revenu à la formule de ses débuts dans *le Désastre* et les autres épisodes de la guerre de 70 et de la Commune qu'il a signés avec son frère. Mais *Pascal Géfosse, Jours d'épreuves, la Force des choses, la Tourmente*, etc., font revivre de très riches sensibilités, et c'est peut-être dans cette œuvre un peu triste, mais fine et forte, que s'est le mieux faite la conciliation entre les tendances rivales du roman contemporain. — Henri Lavedan et Gyp, chez qui l'on trouverait sans doute les plus exacts documents sur la société pari-

sienne, restent des moralistes très probes sous les grâces de leur esprit mordant et de leur fantaisie effrontée; Jeanne Marni, avec une morale plus lâche, est encore bien séduisante; Michel Provins, Pierre Valdagne, Colette Willy, Henri Duvernois dialoguent ou content sans autre parti pris que d'amuser les autres en s'amusant eux-mêmes; Jean Lorrain fut surtout curieux de vices rares; Rachilde, pour une curiosité semblable et tout le charme noir du péché, fut baptisée « M^{lle} Baudelaire »; Charles-Henry Hirsch a renouvelé d'ironie la psychologie des souteneurs et des filles,



Marcel Prévost.

et c'est un monde qui garda trop longtemps Charles-Louis Philippe, écrivain à la sensibilité contractée et gâtée de nietzschisme. — Nous avons parlé ailleurs de Georges Ohnet et de Henry Rabusson. André Lichtenberger, qui pourrait figurer parmi les romanciers d'histoire pour son admirable *Mort de Corinthe* et parmi les romanciers d'autobiographie pour *Monsieur de Migurac*, est connu surtout comme le psychologue des âmes enfantines, sur lesquelles il prolonge l'ironie subtile de son maître Anatole France. — Par lui nous touchons aux romanciers de sentiment ou, comme va dire Marcel

Prévost, après Camille de Sainte-Croix, aux romanciers romanesques. Ils sont légion : Gustave Toudouze, Léon de Tinseau, Jean Reibrach, Charles Foley, Gaston Chéreau, Michel Corday, Emile Maulde, Paul Reboux, Jean Blaize, Jean Madeline, Georges de Lys, J.-L. Vaudoyer, Marcel Batilliat, et c'est chez eux que nous rencontrons l'auteur le plus aimable peut-être de l'époque, René Boylesve, conteur exquis des plaisirs et des grâces de l'amour provincial dans *le Médecin des dames de Neans*, *Mademoiselle Cloque*, *la Becquée* et *l'Enfant à la balustrade*. Il a fait école, et nos petites villes ont ressuscité à son instigation dans les romans de Lucien Rohlmer, de Pierre de Querlon, de Jacques des Gachons, de Jean Viollis, surtout de Marcel Boulenger, « Français de fine race, alerte et subtil » (Louis Madelin), et d'Edmond Jaloux, « artiste et écrivain original qui possède en même temps un sens très aigu et très pénétrant de la vie

et un certain goût très personnel et très singulier de l'artifice » (H. de Régnier). Mais, de cette famille de romanciers, l'écrivain qui devait emporter tous les suffrages et succéder dans les cœurs à Octave Feuillet ne s'est rencontré qu'une fois et en Marcel Prévost : son œuvre, déjà considérable, est une sorte de casuistique de l'amour ; elle « tourne tout entière autour du mariage » (André Rivoire), et, s'il s'en dégage une leçon, c'est en somme et malgré les apparences une excellente leçon de sagesse bourgeoise, à savoir qu'il faut « vivre d'accord avec la société » et qu'« il n'est pas de bonheur hors des sentiers battus ».

L'humour ; la nouvelle ; le roman-feuilleton et ses succédanés. — L'humour, qui n'était qu'un accident, est devenu un genre en ces dernières années, et il a fallu lui ouvrir en librairie des collections spéciales : on y relèvera le nom du père de *Boubouroche*, Georges Courteline, et celui du père de *Claudine*, Willy, et encore ceux d'Eugène Mouton, de Quatrelles, de Tristan Bernard, d'Alfred Capus, de Jean de Tinan, de Pierre Veber, d'Alphonse Allais, de George Auriol, de Jean Drault et des frères Fischer. — Ces auteurs, à vrai dire, sont plutôt novellistes que romanciers. L'esprit continu ennue : ils le savent et se concentrent. Anatole France souhaitait qu'ils trouvassent des imitateurs chez nos auteurs graves, dont un trop grand nombre s'étudient « à dire en quatre cents pages ce qu'ils eussent mieux dit en vingt ». Il a été entendu de quelques-uns : Marcel Schwob, par exemple, oriental croisé de Breton et unifié par le plus bel humanisme, Masson-Forestier, le Maupassant de la basoche, ou ce Pierre Mille, qui est une sorte de Kipling français, revu et corrigé à l'usage du *Temps*. — Mais il n'a pas converti les professionnels du roman-feuilleton. Le « tirage à la ligne » reste une des conditions du genre, qui a toujours la faveur du populaire, avec Jules Mary, Charles Mérouvel, Pierre Sales, Pierre Decourcelle, Jules de Gastyne, Paul Bertnay, Georges Maldague, Michel Zévaco, etc. — Maurice Leblanc triomphe à côté d'eux dans la cambriole ; Gaston Leroux dans le fantastique ; Hugues Le Roux, Henry Kistemaekers et Léon Rictor dans le roman sportif.

Le roman historique et le roman exotique. — Un moment, sous la double influence de *Salammbô* et de *Quo vadis*,

nous crèmes assister à une renaissance du roman historique. Jean Lombard multipliait « ses grandes fresques hallucinées, où grouillent, en un style polychrome et d'une barbarie voulue, les foules mortes de Rome sous Héliogabale et de Byzance sous Constantin Copronyme » (Paul Margueritte); Pierre Louys faisait danser au bout de sa plume savante les petites courtisanes d'Alexandrie; Alfred Jarry suivait Messaline à Suburre; Jean Bertheroy évoquait Pompéi; François de Nion, les grâces de l'ancienne France: ces restitutions étaient souvent ingénieuses et presque



Pierre Loti.

toujours licencieuses. Reynès-Montlaur et Théodore Chèze gardaient une meilleure tenue à Magdala et chez les Celtes et Gilbert Augustin-Thierry, dans des civilisations plus rapprochées, savait à quoi l'obligeait son nom. Et quelle jolie fougue française apportait Georges d'Esparbès dans ses chevauchées à travers la légende impériale! « Sa phrase a le mouvement d'une charge de cavalerie » (B.-H. Gausseron); empanaché, grandiloque, il est charmant. — Malgré tout, le genre s'épuisait, quand Maurice Maindron lui infusa un sang nouveau en lui imposant une formule nouvelle: le roman his-

torique devint chez l'auteur le « récit du temps passé ». Entendez par là que l'aventure n'y jouait plus qu'un rôle secondaire et que c'était la vie même du temps que Maindron nous restituait dans toute son exactitude. Foin de Mérimée qui ne fut qu'un bousilleur et qui arma, sous Charles IX, son Margy et son Comminges de rapières et de mains gauches espagnoles à coquille reperlée, lesquelles « n'apparaissent qu'au XVII^e siècle »! On n'a pas à craindre semblables anachronismes avec l'auteur de *Saint-Cendre*, de *Blancador l'avantageux* et de *Dariolette*. Tout y est de l'époque et garanti. Et, ce qui vaut mieux encore, tout y est présenté « dans une langue qui est de la meilleure tradition, dans un style dont la saveur et la plénitude réjouissent les connaisseurs » (René Doumic). — Le roman exotique, avec lequel nous terminerons notre périple, élargit chaque jour ses frontières et, chaque jour, de nou-

veaux talents y surgissent. Contentons-nous de citer à la file Myriam Harry, Jean Pommerol, Claude Farrère, Henry Daguerrhes, Louis Bertrand. Un maître entre tous, avec *Pêcheur d'Islande*, *le Roman d'un spahi*, *Aziyadé*, *Madame Chrysanthème*, etc., a illustré le genre : Pierre Loti, poète de la solitude, de la satiété et de la nostalgie, l'un des plus grands peintres de notre littérature, mais qui nous révèle peut-être la cruauté, la vanité, la folie de la sensation choisie comme unique source de la beauté.

CONCLUSION

Le XIX^e siècle, dans son ensemble, a été jugé très diversement, et les uns, comme M. Faguet, y ont vu notre plus grand siècle littéraire avec le XVII^e et l'ont comparé, sinon préféré, à celui-ci; et d'autres, comme Renan, n'y ont vu que romanesque et frivolité.

Il est vrai qu'autant que le XVII^e siècle le XIX^e fut passionné de poésie, de théâtre, d'histoire, ardent à discuter les questions morales et religieuses et pénétré de la gravité de ces questions. Mais il est vrai aussi qu'il les résolut bien différemment, que sa poésie fut lyrique à peu près exclusivement, son théâtre rudimentaire jusqu'à Augier, sa philosophie, sauf l'exception de Comte, nuageuse et germanique, qu'il prit trop souvent le décor de l'histoire pour l'histoire elle-même. Enfin le XIX^e siècle fut peut-être le plus individualiste et le plus subjectif des siècles, et c'est là ce qui fait le romantisme; et le XVII^e le plus discipliné, le plus objectif, le plus universel, et c'est là ce qui fait les siècles classiques. L'un n'est que sensibilité, l'autre est toute raison; l'un ne regarde que le dehors de l'homme et l'autre n'est attentif qu'à l'homme intérieur. On pourrait continuer longtemps cet exercice. L'assimilation des deux siècles n'est pas plus défendable si l'on se place au point de vue de l'influence de la littérature sur les mœurs. Duquel de nos grands poètes romantiques serait-on en droit d'écrire comme de Corneille : « Avec lui on apprend à voir clair en soi-même, à choisir ses actes, à se tenir dans ses résolutions,

à être pleinement conscient et pleinement responsable » ? (Lanson). Il suffit de poser la question. Et Renan, d'ailleurs, y avait déjà répondu : « La bonne littérature est celle qui, transportée dans la pratique, fait une vie noble. Une vie conduite selon les maximes littéraires du xvii^e siècle sera, quelles qu'en soient les proportions, droite et honnête. La littérature moderne ne peut subir cette épreuve. »

Mais ce verdict de condamnation ne nous satisfait pas plus que le panégyrique de M. Faguet : il est trop absolu ou plutôt il ne s'applique qu'à une certaine littérature. Et c'est à quoi nous voulions arriver : peut-on juger en bloc le xix^e siècle ? Ses premières années appartiennent au classicisme ; ses dernières et même son âge adulte marquent une série de réactions contre le romantisme. Et, jusque dans la période militante du romantisme, les plus hautes têtes ne sont pas toutes dans le camp des révolutionnaires. « Cinq écrivains et penseurs, écrivait Taine en 1887, Balzac, Stendhal, Sainte-Beuve, Guizot et Renan, sont, à mon avis, les hommes qui, depuis Montesquieu, ont le plus ajouté à la connaissance de la nature humaine et de la société. » Et il est précisément remarquable que ces cinq hommes, ou, comme Stendhal, Guizot et Renan, ne doivent rien au romantisme, ou, comme Balzac et Sainte-Beuve, se sont empressés de lui fausser compagnie.

Le romantisme, sans doute, n'en reste pas moins le fait essentiel du siècle. Il a résisté aux assauts dirigés contre lui, et les tentatives d'émancipation d'un Leconte de Lisle, d'un Flaubert, d'un Zola, n'ont servi qu'à nous faire retomber d'une chute plus lourde dans ses chaînes. Il nous tient encore. Il est entré dans notre sang et dans nos moelles. C'est qu'il y avait en lui toutes les séductions, toutes les beautés mortelles qui prennent le cœur des hommes : il exaltait toutes nos puissances de sensibilité, tous nos instincts de générosité et de révolte, toute l'anarchie latente au fond des Celtes insuffisamment latinisés que nous sommes. Dix fois, par le criticisme, le positivisme, le naturalisme, le symbolisme, nous crûmes l'avoir éliminé de nous-mêmes, et quelque accident de notre vie littéraire ou politique le faisait réapparaître brusquement avec la fatalité d'un mal désormais constitutionnel. Mais ces efforts répétés vers la guérison, cette constance à préserver les

parties saines de notre être et à reconstituer les autres, attestent en définitive un organisme encore vigoureux. Le romantisme ne mourra peut-être qu'avec nous, ce qui ne veut pas dire que nous lui cèderons tout; mais il faudra vraisemblablement nous résigner à lui faire sa part. En d'autres termes, la charte future des lettres françaises ne sera peut-être ni classique, ni romantique exclusivement : après les inévitables réactions qui suivent tous les désordres, nous arriverons peut-être à retrouver l'équilibre de nos facultés; nos petits-neveux connaîtront peut-être un âge où la raison et la sensibilité se feront contre-poids et ne s'opprimeront plus. Il faudra se féliciter alors de l'aventure romantique : on peut croire dès maintenant que quelques-unes de ses conquêtes sont fixées; elles s'annexeront d'elles-mêmes à notre patrimoine intellectuel, le jour qu'il nous sera rendu.

Et il est possible encore que ce jour bienheureux ne luise jamais, que l'anarchie contemporaine se prolonge et même se précipite, que le romantisme n'ait été que le portique flamboyant de la barbarie. Certains signes seraient de nature à faire redouter cette éventualité : la décadence des études classiques, avec sa répercussion inévitable sur le goût national, les procédés d'une presse nouvelle remplaçant l'article par l'information et la critique par le « communiqué », l'accaparement de nos scènes par des syndicats de mercantis et d'entrepreneurs dramatiques, l'évolution même de la librairie vers le « livre à bon marché » qui évince, tout ensemble, par la nécessité des gros tirages, le talent inconnu et le talent qui n'a pas su se faire valoir... Une presse vénale, un théâtre industrialisé, une librairie esclave du succès, des générations étrangères à notre humanisme traditionnel, il n'en faudrait peut-être pas davantage pour réaliser la prophétie de Renan et déterminer l'avènement de cette « pambéotie redoutable » dont l'auteur de *la Prière sur l'Acropole* sentait monter l'ombre à l'horizon.





Index alphabétique

A
About (Edm.) (1828-1885),
122, 141, 145, 151.
Achard (A.), 77.
Acker (P.), 226.
Ackermann (Louise) (1813-
1890), 106.
Adam (Ad.), 70.
Adam (Juliette), 151.
Adam (P.) (1862), 162, 195,
225.
Aderer (Ad.), 184.
Agoult (M^{me} d'). V. Stern (D.).
Aicard (J.) (1848), 177, 184,
188, 222.
Aignan, 10.
Aimard (G.), 153.
Ajalbert (J.), 162, 172, 180.
Albalat (A.), 215.
Albert (M.), 217.
Albert (P.), 143.
Alexis (P.) (1847-1901), 163,
179.
Allais (A.), 231.
Allou, 148.
Almèras (H. d'), 206.
Altenheim (M^{me} d'), 40.
Alton-Shée (Comte d'), 151.
Ambert (Général), 145.
Amiel (1821-1881), 137.
Amouretti (Fréd.), 198.
Ampère (J.-J.) (1800-1864),
53, 64.
Ancelet, 47.
Ancelet (M^{me}), 76.
Ancey (G.) (1860), 180, 181.
Andrieux, 10, 14.

Angellier (Aug.), 170, 219.
Angot des Rotours (Baron),
195.
Auciet-Bourgeois, 48, 116.
Antier, 48.
Antoine (A.), 179.
Arago (Fr.), 53.
Arago (El.), 48.
Arbois de Jubainville (d'),
133, 144.
Ardant du Picq (Colonel)
(1821-1870), 145.
Arène (Emm.), 184.
Arène (P.) (1843-1896), 109,
153, 180.
Arkaï (Léo d'), 228.
Arlincourt (Vicente d'), 40,
83.
Arnaud (Simone), 113.
Arnault, 10, 11.
Arnivalde (A.), 188.
Arquillière, 187.
Artaud de Montor, 26.
Art Roë, 226.
Arvers, 40.
Asselineau (Ch.), 62.
Assézat (J.), 157.
Assollant (A.), 141, 153.
Aubertin, 144.
Aubray (G.), 215.
Audebrand (Ph.), 147, 151.
Audiat (L.), 133.
Audiiffret-Pasquier (Duc d'),
148.
Augier (Emile) (1820-1889),
115, 116.
Augustin-Thierry (Gilbert),
232.

Aulard (A.) (1849), 204.
Aumale (Duc d'), 132.
Aurier (G.-A.), 175.
Auriol (G.), 231.
Autran (J.) (1813-1877), 41,
115.
Avenel (P.), 172.
Avenel (Vicente d'), 195.
Azaïs, 15.

B

Babois (Victoire), 11.
Babou (H.), 139.
Bainville (J.), 198.
Ballanche, 16.
Ballot (M.), 184.
Balzac (H. de) (1799-1850),
86.
Banville (Th. de) (1823-1891),
93, 113, 151.
Baour-Lormian (1770-1854),
11.
Barante (de) (1782-1866), 57.
Barbara (G.), 156.
Barbey d'Aureville (1808-
1889), 139, 154.
Barbier (Aug.) (1805-1882),
40.
Barbier (J.), 114, 186.
Barbier de Meynard, 144.
Barbou (A.), 139.
Barboux, 197.
Barbusse (H.), 228.
Barine (Arvède), 214.
Barni, 436.
Barracand (L.), 222.
Barratin (M^{me}), 196.

- Barrès (Maurice) (1862), 185, 199, 224.
 Barrière (Th.) (1823-1877), 121.
 Barthélemy, 40.
 Barthélemy (A. de), 133.
 Barthélemy-Saint-Hilaire, 54.
 Barthou (L.), 196.
 Bashkirtseff (Marie), 199.
 Bastiat, 134.
 Bataille (Ch.), 90, 156.
 Bataille (H.), 184.
 Batifol (Mgr.), 192.
 Batifol (L.), 207.
 Batilliat (M.), 230.
 Baudelaire (Ch.) (1821-1867), 96.
 Baudin (P.), 198.
 Baudrillart (Mgr.), 205.
 Baudrillart (A.), 208.
 Baudrillart (H.), 135.
 Baumann (A.), 194.
 Baume (G.), 222.
 Bayard, 48.
 Bayet (A.), 191.
 Bayet (Ch.), 208.
 Bayeux (Marc). V. Marc-Bayeux.
 Bazard, 55.
 Bazin (Eug.), 90.
 Bazin (René) (1853), 222.
 Beauchesne (A. de), 132.
 Beauvais, 177.
 Beauvier (A.), 215.
 Beausire, 136.
 Beauvoir (R. de), 76.
 Béchard (Fr.), 152.
 Becque (Henry) (1837-1899), 178.
 Bédier (J.), 217.
 Bèffara, 62.
 Beljame, 219.
 Bellaigue (Cam.), 221.
 Bellanger (S.), 133.
 Bellesort (André), 171, 208.
 Belloy (Marquis A. de), 90, 113.
 Belot (Ad.), 122, 149.
 Benoist (Ch.), 122, 206.
 Benoist (Eug.), 143.
 Bentzon (M^{me}), 151.
 Béranger, 41.
 Bérard (V.), 206.
 Berchoux, 10.
 Bérenger (H.), 198.
 Bergaigne, 144.
 Berger (A.), 142.
 Bergerat (Em.), 93, 188, 197.
 Bergson (H.) (1859), 193.
 Berlioz, 70.
 Bernard (Ch. de) (1804-1850), 88.
 Bernard (Claude) (1813-1878), 135.
 Bernard (M.), 197.
 Bernard (Tristan), 185, 231.
 Bernard-Derosne, 220.
 Bernardin, 220.
 Bernède (A.), 187.
 Bernstein (H.) (1876), 184.
 Berr (G.), 186.
 Berr de Turique, 184.
 Berryer, 52.
 Bersot (E.), 138.
 Bertaut (J.), 215.
 Berthelot (Marcelin) (1827-1907), 135.
 Bertheroy (Jean), 232.
 Berthet (E.), 133.
 Berthou, 177.
 Berthoulat (G.), 198.
 Bertin (H.), 152.
 Bertin (Louise), 40.
 Bertoy (P.), 231.
 Bertou (Cl.), 184.
 Berton (P.), 184.
 Bertrand (Aloysius), 40.
 Bertrand (G.), 70.
 Bertrand (Jos.), 135.
 Bertrand (L.), 208, 233.
 Besse (Dom), 195.
 Beugnot, 62.
 Boulé (1826-1874), 144.
 Beyle (H.). V. Stendhal.
 Biart (L.), 153.
 Bidou (H.), 197.
 Bigot (Ch.), 142.
 Bilhaud (P.), 186.
 Binet (Alf.), 190, 210.
 Biot, 53.
 Biré (Edm.), 139.
 Bisson (Al.), 186.
 Bladé, 152.
 Blaize (J.), 230.
 Blanc (Ch.), 70.
 Blanc (Louis) (1812-1882), 61, 135.
 Blanc (l'abbé), 189.
 Blanchecotte (M^{me}), 90.
 Blanqui (Ad.), 135.
 Blanqui (Aug.), 135.
 Blaze de Bury, 70, 90.
 Blémont (Em.) (1839), 106.
 Blondeau (Am.), 186.
 Blondel (G.), 195.
 Blondel (M.), 193.
 Blondin, 136.
 Bloy (Léon), 198.
 Blum (Léon), 219.
 Boigne (Comtesse de), 63.
 Boirie, 13.
 Bois (J.), 188, 225.
 Boisgobey (F. du), 153.
 Boissjolin, 10.
 Boislisle (A. de), 144.
 Boissier (G.) (1823-1908), 143.
 Boissonade, 16.
 Bonald (Vicomte de), (1754-1840), 14.
 Bonjour (Casimir), 14, 48.
 Bonnal (Général), 206.
 Bonnard (Abel), 172.
 Bonnaud (D.), 172.
 Bonnechose (F. de), 62.
 Bonnefon (J. de), 198.
 Bonnefon (P.), 218.
 Bonnemère, 131.
 Bonnetain (P.), 162, 179.
 Bonnières (R. de), 229.
 Bordeaux (H.) (1870), 214, 219, 226.
 Bordeu (Ch. de), 222.
 Bordier, 131.
 Borel (Petrus), 36, 40.
 Borelli (Vicomte de), 90.
 Bornier (H. de) (1825-1904), 114, 115.
 Boschot (A.), 221.
 Botrel (Th.), 172.
 Botta, 144.
 Boubée (S.), 151.
 Bouchardy, 48, 116.
 Bouché-Leclercq, 204.
 Boucher de Perthes, 144.
 Boucheron (Max.), 186.
 Bouchinet (A.), 184.
 Boucher (M.), 170, 188.
 Bouchot (H.), 220.
 Bouglé (C.) 195.
 Bouilhet (L.) (1822-1869), 92, 112.
 Bouillier (Fr.), 136.
 Bouilly, 13.
 Boukay (M.), 172.
 Boulay-Paty, 40.
 Boulenger (J.), 207.
 Boulenger (M.), 230.
 Bourdeau, 194.
 Bourgault-Ducoudray, 221.
 Bourgeois (L.), 195, 197.
 Bourgeois (Em.), 204.
 Bourges (Elémir), 162, 227.

- Bourget (Paul) (1832), 169, 185, 208, 211, 224.
 Boutier, 98.
 Boulmy (Em.), 195.
 Boutroux (Em.). (1845), 194.
 Bouvier (A.), 153.
 Bouyer (R.), 220.
 Bovet (Marie-Anne de), 229.
 Boyer (Ph.), 93.
 Boyer (G.), 186.
 Boyer d'Agen, 162.
 Boylesve (R.) (1867), 230.
 Branda (P.), 153. V. Réveil-
 lère (Amiral.)
 Braun (Th.), 175.
 Bréal (M.), 144.
 Bréhat (A. de), 151.
 Brémont (H.), 216.
 Breton (J.), 176.
 Briand (A.), 197.
 Brioux (Eug.) (1858), 182.
 Brifauf, 12.
 Brillat-Savarin, 16.
 Brisebarre, 123.
 Brisson (Ad.), 197, 210.
 Brizeux (Aug.) (1803-1858),
 39, 41.
 Brochard (V.), 194.
 Broglie (Duc de) (1785-1870),
 52.
 Broglie (Duc Albert de) (1821-
 1901), 131, 148.
 Broglie (l'abbé de), 189.
 Bruant, 172.
 Bruneau (A.), 221.
 Brunetière (F.) (1849-1906),
 212.
 Brunot (F.), 217.
 Bûcheron, 147.
 Buchez, 55.
 Buchon (A.), 62.
 Buchon (Max), 91, 152.
 Buet (Ch.), 153, 187.
 Buisson (F.), 137.
 Bulliot (l'abbé), 189.
 Burani, 123.
 Bureau (P.), 192.
 Burnouf (Eug.), 16.
 Burty (Ph.), 146.
 Busnach (W.), 122, 179.
 Busquet (A.), 90.
 Buxy (M^{me} de), 222.
- C**
- Cabanès (Dr), 207.
 Cabel, 55.
 Cabrières (Mgr. de), 196.
 Cabs (M.), 215.
 Cadol (Ed.), 122, 149.
 Cagnat (R.), 217.
 Cahen, 16.
 Caigniez, 13.
 Caillavet (A. de) (1869),
 186.
 Caillé (R.), 145.
 Cain (G.), 207.
 Cain (H.), 186.
 Caliban. V. Bergerat.
 Calonne (E. de), 113.
 Campardon (Emr.), 132.
 Campenon, 10.
 Capefigue, 62.
 Capendu, 153.
 Capitan (Dr), 195.
 Capperon (Jos.), 215.
 Capus (A.), (1858), 184.
 Caraguel (J.), 162, 222.
 Carmouche, 48.
 Carné (Comte de), 62.
 Caro (Elme) (1826-1887),
 136.
 Caro (M^{me}), 151.
 Carrau (Lud.), 136.
 Carré (M.), 114, 186.
 Carrel (Armand), 146.
 Cartault (Aug.), 217.
 Case (J.), 162, 184, 229.
 Cassagnac, 147, 148.
 Castagnary, 146.
 Castanier (Pr.), 133.
 Castel, 10.
 Castil-Blaze, 70.
 Cazalis (H.). V. Lahor (Jean).
 Cazals, 172.
 Caze (Rob.), 162.
 Céard (H.) (1851), 163, 181.
 Chabas, 144.
 Chaix d'Est-Ange, 148.
 Challemel-Lacour, 141, 148.
 Chalou (P.), 222.
 Champagny (Comte de) (1804-
 1882), 131.
 Champfleury, 156.
 Champion (Edme), 218.
 Champion (Edouard), 215.
 Champollion, 16.
 Champollion le Jeune, 16.
 Champsaur (Fél.), 162, 229.
 Chantavoine (H.), 214.
 Chantavoine (J.), 221.
 Chantelauze (R. de), 132.
 Chaperon (Ph.), 147.
 Charles-Brun, 177.
 Charles-Edmond, 122, 151.
 Charmes (Fr.) (1848), 197.
 Charmes (Gab.), 208.
 Charrière (M^{me} de), 23.
 Charton, 131.
 Charles (Phil.) (1798-1873),
 53, 65.
 Chassang, 144.
 Chateaubriand (1768-1848),
 18, 63.
 Châtillon (A. de), 90.
 Chaumeix (A.), 215.
 Chavette (Eug.), 153.
 Chebroux (E.), 172.
 Chénédollé (1769-1833), 10.
 Chénier (André), 27.
 Chénier (M. J.), 12.
 Chennevières (de), 146.
 Chenu, 197.
 Cherbuliez (V.) (1829-1899),
 152.
 Chéreau (G.), 230.
 Chéruel (Ad.), 133, 144.
 Chevalier (E.), 153.
 Chevalier (M.), 135.
 Chevassu (Fr.), 214, 220.
 Chevrillon (A.), 208.
 Chèze (Th.), 232.
 Chézy (A. de), 16.
 Chivot, 123.
 Chuquet (A.), 206.
 Cladel (L.) (1834-1892), 154.
 Clairville, 123.
 Claretie (J.) (1840), 133, 150,
 187, 197.
 Claudin (G.), 153.
 Claveau (A.), 214.
 Clemenceau (G.) (1841), 148,
 196, 198.
 Clément (Fr.), 198.
 Clément (J. B.), 172.
 Clermont-Ganneau, 208.
 Clésio (P.), 226.
 Clouard (H.), 216.
 Cochin (Denys), 196.
 Coignet (Capitaine), 63.
 Colet (Louise), 90.
 Collière (M.), 175.
 Collignon (Max), 208.
 Collin d'Harleville (1755-
 1806), 14.
 Colmanee, 91.
 Colnet de Ravel, 19.
 Compayré (G.), 137.
 Compiègne (Marquis de), 145.
 Comte (Aug.) (1798-1857), 55.
 Considérant (V.), 55.
 Constant (Benjamin) (1767-
 1839), 25, 52.

- Coolus (R.), 184.
 Coppée (François) (1842-1908), 102, 114, 151.
 Coquard (A.), 221.
 Cor (R.), 221.
 Coran (Ch.), 40.
 Coray, 16.
 Corbière (Ed.), 77.
 Corbière (Tristan), 109, 177.
 Corday (Michel), 230.
 Cormenin (1788-1868), 51.
 Cormou, 116.
 Cornély, 198.
 Corpechot (L.), 198.
 Costa de Beauregard, 205.
 Cottin (M^{me}), 23.
 Couat (A.), 217.
 Coubertin (P. de), 208.
 Coulevain (P. de), 229.
 Courajod (1841-1896), 207.
 Courrier (P. L.) (1772-1825), 51.
 Cournaud, 10.
 Cournot, 137.
 Courson (A. de), 62.
 Courteault (P.), 218.
 Courteline (G.) (1860), 185, 231.
 Cousin (J.), 62.
 Cousin (Victor) (1792-1867), 53.
 Cousin de Grainville, 21.
 Coussemaker, 152.
 Couture (l'abbé), 133.
 Couturier (Cl.), 171.
 Couvreur (A.), 225.
 Craven (M^{me}), 151.
 Crémieux (H.), 123.
 Créteineau-Joly, 62.
 Creuzé de Lesser, 10, 11.
 Croiset (A. et M.), 217.
 Croisset (Fr. de), 184.
 Cros (Ch.), 107.
 Croulé (L.), 142.
 Curel (Fr. de) (1854), 181.
 Custine (Marquis de), 62.
 Cuvelier de Trye, 13.
 Cuvier, 53.
 Cavillier-Fleury, 138.
- D**
- Daguerches (H.), 233.
 Dalher, 16.
 Damiron, 54, 136.
 Danet, 197.
 Danjou, 62.
 Daresté (1820-1882), 130.
 Darien (G.), 185.
 Darmesteter (Ars.), 144.
 Darmesteter (James), 208.
 Dartois (A.), 185.
 Daru, 10, 61.
 Darzens (R.), 175, 180.
 Dash (Comtesse), 153.
 Dastre (A.), 194.
 Dauban (Ch.), 132.
 Daudet (Alph.) (1840-1897), 90, 122, 167.
 Daudet (M^{me} Alphonse), 173.
 Daudet (Ern.), 149, 206.
 Daudet (Léon), 198, 227.
 Daunou, 16.
 David-Sauvageot, 218.
 Dayot (A.), 220.
 Debidour (A.), 205.
 Decharme (P.), 143.
 Decori, 197.
 Decourcelle (Ad.), 116.
 Decourcelle (P.), 187, 231.
 Deguerle, 11.
 Deherme (G.), 195.
 Dejob (Ch.), 217.
 Delaborde (H.), 145.
 Delacour, 116, 123.
 Delacroix (Eug.), 69.
 Delafosse (J.), 199.
 Delair (P.), 113.
 Delaroche (Ach.), 173.
 Delarue-Mardrus (M^{me}), 173.
 Delavigne (Casimir) (1793-1843), 10, 13, 47.
 Delbos, 194.
 Delboulle (A.), 144.
 Delbousquet (Emm.), 177, 221.
 Delécluze, 69.
 Delille (1738-1813), 9.
 Delisle (Léop.) (1826), 133, 144.
 Delorme (Hugues), 185.
 Delord (Taxile), 132.
 Delpit (Albert) (1819-1893), 122, 149, 187.
 Delthil (C.), 177.
 Deltour, 144.
 Demange, 197.
 Demogeot, 144.
 Demolins, 134.
 Denis (Ern.), 205.
 Denis d'Aussy, 133.
 Denise (L.), 175.
 Denne-Baron, 11.
 Dennery (Ad.), 48, 116.
 Depont (L.), 171.
 Derennes (Ch.), 171.
 Déroulède (P.) (1846), 91, 113, 196.
 Désaugiers, 10.
 Desbordes-Valmore (M^{me}) (1785-1850), 40.
 Descaves (L.), 162, 180, 225.
 Deschamps (Ant.), 39.
 Deschamps (Em.), 39.
 Deschamps (Gaston) (1861), 214.
 Deschanel (Em.), 140.
 Deschanel (P.), 196.
 Des Essarts (Emm.), 107.
 Des Granges (Ch. M.), 220.
 Des Houx (H.), 198.
 Desjardins (A.), 195.
 Desjardins (P.), 192.
 Deslandes (R.), 122.
 Deslys (Ch.), 151.
 Desnoyers (L.), 153.
 Despax (E.), 177.
 Despous (Eug.), 142.
 Desprez (L.), 162.
 Desroches (M^{me}), 11.
 Destutt de Tracy, 15.
 Desvallières (M.), 186.
 Détroyat (L.), 186.
 Deulin (Ch.), 152.
 Deville (G.), 195.
 Devore (G.), 184.
 Dezobry, 62.
 Didon (le Père) (1840-1900), 148.
 Diehl (Ch.), 204.
 Diex (L.) (1838), 106.
 Dietz (J.), 198.
 Dieudonné (R.), 185.
 Dimier (L.), 208.
 Docquois (G.), 93, 186.
 Dodillon (E.), 167.
 Dolent (J.), 196.
 Doniol (H.), 205.
 Donnay (Maurice) (1862), 183.
 Dorchain (A.), 171.
 Doucet (Cam.) (1812-1895), 115.
 Doudan, 138.
 Doumic (R.) (1860), 213, 219.
 Dovalle (C.), 40.
 Drack (M.), 187.
 Drault (J.), 231.
 Dreyfus (Abr.), 184.
 Droin (A.), 171.
 Drouet (Ernestine), 90.
 Droz (G.), 151.
 Druilhet (G.), 172.
 Drumont (Ed.) (1844), 198.
 Duault, 11.

- Du Bled (V.), 206.
 Dubner, 16.
 Dubois (M.), 208.
 Dubout (A.), 188.
 Du Boys (J.), 90.
 Du Buit, 197.
 Dubus (Ed.), 175.
 Dubut de Laforest, 162.
 Du Camp (Max.), 135.
 Ducange, 13, 23.
 Duchesne (Mgr), 208.
 Duclaux (E.), 194.
 Ducray-Duminil, 23.
 Dufaure, 148.
 Dufrénoy (M^{me}), 12.
 Dugard (M^{me}), 196.
 Dugué (F.), 116.
 Dujardin (Ed.), 174, 228.
 Du Lac (le Père), 196.
 Dulaure, 62.
 Du Locle, 186.
 Dumanoir, 48, 116.
 Dumas (Ad.), 40.
 Dumas père (Alex.) (1803-1870), 45, 83.
 Dumas fils (Alex.) (1824-1895), 118, 151.
 Dumas (André), 171.
 Duméril (Ed.), 65.
 Dumersan, 48.
 Dumont (A.), 144.
 Dumont d'Urville, 145.
 Dupanloup (l'abbé), 52.
 Dupaty, 14.
 Dupin, 48.
 Dupin aîné, 52.
 Dupont (Pierre), 41.
 Dupouy, 177.
 Dupuy (Er.), 170, 218.
 Dupuy (Marthe), 173.
 Duquesnel, 220.
 Duquet (A.), 206.
 Durantin (A.), 122.
 Duranty (Edm.), 157.
 Dureau de la Malle, 10.
 Durkheim (E.), 191.
 Durocher (L.), 172.
 Dura, 123.
 Duruy (G.), 149.
 Duruy (V.) (1811-1894), 131.
 Du Seigneur (J.), 36.
 Du Sommerard, 69.
 Dussault, 16.
 Du Tillet (J.), 219.
 Duval (Alex.), 14.
 Duval (G.), 186.
 Duvauchel (L.), 176.
 Duvaugour (S.), 222.
- Duvergier de Hauranne (1798-1881), 66, 131.
 Duvernois (H.), 230.
 Duvert, 48.
 Duviquet, 16.
- E**
- Eeckhoud (G.), 175.
 Elskamp (Max), 175.
 Empis, 14, 48.
 Enault (L.), 151.
 Enfantin, 55.
 Epagny (Violet d'), 48.
 Erekmann - Chatrian, 154, 187.
 Ernest-Charles (J.), 215.
 Escudier (M.), 145.
 Esménard, 10.
 Esparbès (G. d') (1864), 232.
 Espinas, 136.
 Esquiros (Alph.), 90.
 Estaunié (Ed.), 225.
 Etienne, 14.
 Etienne (L.), 139.
 Eyma (Xavier), 151.
- F**
- Fabié (Fr.), 177.
 Fabre (Ferd.) (1827-1898), 153.
 Fabre (Em.) (1870), 184.
 Faguet (Emile) (1847), 195, 213.
 Falloux (Comte de), 62.
 Farey (G.), 40.
 Farrère (Cl.), 233.
 Fauchois (R.), 188.
 Faucon (M.), 170.
 Faure (P.), 222.
 Fauriel (1772-1844), 54.
 Favre (Jules), 148.
 Favre (M^{me} Jules), 137.
 Féletz, 16.
 Félix - Faure - Goyau (M^{me}), 173.
 Fénéon (F.), 175.
 Féré (Ch.), 190.
 Féré (O.), 153.
 Férét (Ch.), 177.
 Ferny, 172.
 Ferrier (P.), 186.
 Ferry (Gab.), 77.
 Ferry (Jules), 148.
 Ferry (R. M.), 216, 219.
 Fétis, 70.
 Feuillet (Octave) (1821-1890), 122, 150.
 Feuillet de Conches, 144.
 Féval (P.) (1817-1887), 84.
 Fèvre (H.), 162.
 Feydeau (Ern.) (1821-1873) 155.
 Feydeau (G.), 186.
 Fiévée, 23.
 Figuier (L.), 186.
 Filon (Aug.), 152, 219, 220.
 Fiorentino, 70, 145.
 Fischer (Max et Alex.), 231.
 Flament (A.), 197.
 Flan, 123.
 Flat (P.), 219.
 Flaubert (Gustave) (1821-1880), 122, 157.
 Flaugergues (Pauline de), 40.
 Fliers (P. L.), 186.
 Fliers (Robert de) (1872), 186.
 Fleuriot (Zénaïde), 151.
 Fleuriot-Kérinou, 177.
 Fleury (Comte), 206.
 Fleury (M. de), 228.
 Flourens, 53.
 Flourens (Gust.), 135.
 Foley (Ch.), 186, 230.
 Foncin (P.), 208.
 Fonsegrive (G.), 195.
 Fontanes, 10, 11.
 Fontaney, 40.
 Formont (Max.), 229.
 Fort (P.), 175.
 Foucart, 144.
 Foucauld (L. de), 220.
 Fouillée (Alfred) (1838), 190.
 Fouinet, 40.
 Foulon de Vaux, 172.
 Fouquier (H.), 147.
 Fourier (Ch.), 55.
 Fournel (V.), 144.
 Fournier (Ed.), 113, 144.
 Fournière (Eug.), 195.
 Foy (Général), 52.
 France (Anatole) (1844), 169, 213, 223.
 Franck (Ad.), 136.
 Franc-Nohain, 174, 185.
 Frapié (L.), 226.
 Frary (R.), 142.
 Fréchette (L.), 91.
 Frémine (Ar.), 91, 152.
 Frémine (Ch.), 152.
 Freppel (Mgr), 148.
 Freycinet (de), 196.
 Fromentin (Eugène) (1820-1876), 145, 146, 155.

Fulgence, 48.
 Funck-Brentano (Fr.), 207.
 Fursy, 172.
 Fustel de Coulanges (1830-1889), 125.

G

Gaboriau (Em.), 134.
 Gachons (J. des), 230.
 Gaffre (l'abbé), 196.
 Gaidoz, 144.
 Gallet (L.), 186.
 Galloix (Imbert), 40.
 Galoppe d'Onquaire, 48.
 Gambetta (1838-1882), 148.
 Gandar, 142.
 Ganderax, 219.
 Gandillot (L.), 186.
 Garat, 45.
 Garcin de Tassy, 16.
 Gardair (l'abbé), 189.
 Garnier (Ad.), 136.
 Garnier (Fr.), 145.
 Gasparin (M^{me} de), 151.
 Gasquet (J.), 173.
 Gassier (Alf.), 187.
 Gastyne (J. de), 231.
 Gaucher (Max.), 142.
 Gaudin (F.), 90.
 Gaufres (J.), 137.
 Gaulot (P.), 206.
 Gaultier (P.), 192.
 Gaultier (J. de), 215.
 Gausseron (E. H.), 219.
 Gauthier-Ferrières, 171.
 Gauthier-Villars (Henry). V. Willy.
 Gauthiez (P.), 219.
 Gautier (J.), 195.
 Gautier (Léon), 65.
 Gautier (P.), 218.
 Gautier (Théophile) (1811-1872) 39, 69, 80.
 Gautier (Judith), 153.
 Gavarni, 76.
 Gavault (P.), 186.
 Gay (Delphine). V. Girardin (M^{me} de).
 Gay (Sophie), 23, 40.
 Gayet, 208.
 Gebhart (Em.) (1839-1908), 142.
 Geoffroy (Aug.), 132.
 Geoffroy (Gust.) (1855), 162, 220, 225.
 Gélard, 177.
 Géniaux (Ch.), 228.

Génin (F.), 65.
 Genlis (M^{me} de), 23.
 Genoude (de), 26.
 Geoffroy, 16.
 Gérando, 15.
 Gérard (Rosemonde), 173.
 Gérard de Nerval (1808-1855) 40, 76.
 Gérard d'Houville (1875), 173, 229.
 Géraud (Edm.), 11.
 Garbet (l'abbé), 52.
 Gerfaut (Ph.), 196.
 Germain (Aug.), 184.
 Gêruez, 65.
 Ghil (R.), 175.
 Giard, 194.
 Gibier (Mgr), 196.
 Gide (A.), 228.
 Gide (Ch.), 195.
 Gidel, 144.
 Gilbert (Eug.), 219.
 Gilbert (P.), 216.
 Gille (Ch.), 91.
 Gille (Ph.), 123.
 Gineste (R.), 171.
 Ginguéné, 10, 16.
 Gimisty (P.), 162, 180.
 Girard (J.), 143.
 Girard (P.), 217.
 Girardin (Émile de) (1806-1881), 145.
 Girardin (M^{me} Émile de), 40, 76, 114.
 Giraud (V.), 218.
 Giron (A.), 90, 151.
 Giry (A.), 133, 144.
 Glachant (P.), 218.
 Glachant (V.), 218.
 Glasson (E.), 205.
 Glatigny, 93.
 Gleize (L.), 185.
 Glouvet (J. de), 222.
 Godefroy (Fr.), 144.
 Gohier (U.), 198.
 Golberg (M.), 175.
 Goncourt (Edm. de) (1822-1896), 122, 132, 146, 165.
 Goncourt (J. de) (1830-1870), 122, 132, 146, 165.
 Gondinet (Edm.) (1828-1888), 122.
 Gonse (L.), 220.
 Gonzales (Emm.), 153.
 Gorce (P. de la), 206.
 Gorse (de), 186.
 Gosse, 14.
 Gosselin-Lenôtre, 207.

Goudeau (Em.), 171.
 Gouffé, 10.
 Goujon (L.), 91.
 Goullard d'Arcy, 144.
 Gourdon de Genouilhac, 153.
 Gourmont (R. de), 199, 214.
 Goyau (G.) (1869), 206.
 Gozlan (L.), 77.
 Gramont (Comte de), 91.
 Gramont (Louis de), 188.
 Grandlieu (Ph. de) (V. Lavedan (L.))
 Grandmaison (G. de), 195.
 Grandmougin (Ch.), 90, 177, 188.
 Grangé, 116.
 Grangeneuve, 113.
 Grappe (G.), 215.
 Grasset (Dr), 192.
 Gratry (le Père) (1805-1872), 136.
 Grave (J.), 195.
 Gréard (O.), 137.
 Gregh (Fern.), 172.
 Grenet-Dancourt, 186.
 Grenier (Ed.), 90.
 Gréville (Henry), 153.
 Grosclaude, 197.
 Groussët (Paschal), V. Laurie (A.).
 Gruyer (A. F.), 220.
 Gudin, 10.
 Guérard, 144.
 Guérin (Maurice de) (1810-1839), 77.
 Guérin (Eugénie de), 78.
 Guérin, 170.
 Guerne (Vicomte de), 172.
 Guéroult (Ad.), 66.
 Guesde (J.), 135.
 Guibert (D.), 198.
 Guiches (Gust.), 162, 180.
 Guigou (P.), 171.
 Guillaume (Eug.), 220.
 Guillaume (Em.), 221.
 Guinon (Alb.), 184, 196.
 Guiraud. (1788-1847), 11, 39.
 Guitry (Sacha), 185.
 Guizot (Fr.) (1787-1874), 52, 53, 58, 63.
 Guizot (M^{me}), 24.
 Guttinguer (Ulric), 40.
 Guyard (St.), 144.
 Guyau (M. J.) (1854-1888), 137.
 Guyot (Yves), 195.
 Gyp, 229.

H

Halévy (Lud.) (1834-1908), 121, 152.
 Hallays (A.), 220.
 Hamel (Ern.), 133.
 Hamon (Aug.), 195.
 Hanotaux (G.) (1853), 197, 201.
 Haraucourt (Edm.) (1857), 170, 188.
 Harduin, 197.
 Harel (P.), 177.
 Harry (Myriam), 233.
 Hase, 16.
 Hatfeld, 144.
 Hauréau (Barth.), 132.
 Hauser (H.), 195.
 Haussenville (Comte Bernard d') (1809-1884), 131.
 Haussenville (Comte Othenin d'), 199, 205.
 Haussenville (Comtesse d') 151.
 Haussoullier, 208.
 Hautpoul (M^{me} d'), 23.
 Hauvette (H.), 219.
 Havard (H.), 220.
 Havard (O.), 198.
 Havet (Ern.), 144.
 Havet (L.), 217.
 Hello, 137.
 Hémon (Fél.), 218.
 Hennequin (Alf.), 123.
 Hennequin (Em.), 210.
 Hennique (L.) (1852), 163, 182.
 Henry (V.), 190, 217.
 Heredia (J. M. de) (1842-1905), 108.
 Héricault (Ch. d'), 153.
 Hermant (Abel) (1862), 184, 227.
 Hérold (Ferd.), 175.
 Herriot (Ed.), 210.
 Hervé (Ed.), 141, 146.
 Hervé (Gust.), 195.
 Hervieu (Paul) (1857), 182, 225.
 Hervilly (E. d'), 107.
 Heuzey (Léon), 144.
 Heuzey (J. Ph.), 226.
 Hippéau (Cél.), 133.
 Hirsch (Ch. H.), 230.
 Hoffman, 16.
 Homolle, 208.
 Houssaye (Ars.) (1815-1896), 40, 151.

Houssaye (H.) (1848), 201.
 Hubert (P.), 177.
 Hue (Sophie), 90.
 Hugo (Victor) (1802-1895), 44, 70, 80, 132.
 Hugues (Clovis), 162, 171.
 Hulst (Mgr. d') (1841-1896), 189.
 Huret (G.), 197.
 Huysmans (J. K.) (1848-1907), 163.
 Hyacinthe (le Père), 148.
 Hyspa, 172.

I

Ignotus, V. Platel.
 Imbart de la Tour (P.), 205.
 Izoulet (J.), 194.

J

Jacob (Le Bibliophile). V. Lacroix (P.).
 Jacquemont (V.), 145.
 Jacquinet, 144.
 Jaime (Ad.), 123.
 Jal, 69.
 Jaloux (Edm.), 230.
 Jammes (Fr.), 172.
 Janet (Paul), 136.
 Janet (Pierre), 190.
 Janin (Jules) (1804-1874), 66, 76.
 Janvier (Amb.), 184.
 Janvier (le chanoine), 196.
 Jarry (Alf.), 185, 232.
 Jasmin, 91.
 Jaurès (J.) (1859), 196.
 Jeanroy (Alf.), 217.
 Jeantet (F.), 177.
 Jennius, V. Joncières.
 Jhouney (Alb.), 170.
 Joly (H.), 195.
 Jomini (Général), 62.
 Joncières (V.), 145.
 Jordan (Cam.), 52.
 Joubert, 15.
 Jouffroy, 54.
 Jouvin, 147.
 Jouy (de), 13.
 Jouy (J.), 172.
 Judet (Ern.), 198.
 Juillerat (P.), 113.
 Julien (St.), 144.
 Jullian (Cam.), 207.
 Jullien (Ad.), 145.
 Jullien (J.), 181.
 Jurien de la Gravière, 145.
 Jusserand, 219.

K

Kahn (Gust.), 175, 228.
 Karr (Alph.), 76.
 Kergomard (M^{me}), 196.
 Kinon (V.), 175.
 Kistemaekers (H.), 231.
 Klein (l'abbé), 192.
 Klingsor (Tristan), 171.
 Knopff (G.), 175.
 Kock (Paul de) (1794-1871), 83.
 Kreutzer (L.), 70.
 Krüdener (M^{me} de), 23.
 Kryszynska (Marie), 173.

L

Labiche (Eug.) (1815-1888), 123.
 Labitte (Ch.), 65.
 Laborde (L. de), 145.
 La Borderie (Art. de), 133.
 Labori, 197.
 Labouisse, 11.
 Laboulaye (Ed. de), 147.
 La Brète (Jean de), 229.
 Lacaussade (Aug.) (1817-1897), 91.
 Lachambaudie, 91.
 Lachaud, 148.
 Lachelier (J.), 137.
 Lacordaire (le Père) (1802-1861), 52.
 Lacour-Gayet, 205.
 Lacroix (P.), 62.
 Lafargue (M.), 177.
 Lafargue (P.), 135.
 La Fayette (Ch. Calémard de), 91.
 La Fayette (Oliv. Calémard de), 172.
 Lafenestre (G.), 91, 220.
 Laffitte (P.), 194.
 Laforgue (J.), 175.
 Lagrange (le Père), 192.
 La Guéronnière, 146.
 Lahor (Jean) (1840-1909), 105, 219.
 Lajeunesse (Ern.), 214, 227.
 La Landelle, 153.
 Lalanne (Lud.), 62.
 Lalo (P.), 221.
 Laloy (L.), 221.
 La Madelène (H. de), 151.
 La Madelène (J. de) (1820-1859), 152.
 La Martellière, 13.

- Lamartine (A. de) (1790-1869), 28, 52, 62, 71.
 Lamarzelle (G. de), 196.
 Lamber (Juliette). V. Adam (Juliette).
 Lamennais (1782-1854), 44, 53.
 La Morvonnais (Hipp. de), 40.
 Lamothe (A. de), 153.
 Lamy (Et.) (1845), 199, 206.
 Lanfrey, 132.
 Langlois (V.), 16.
 Langlois (Ch. V.), 204.
 Langlois (Général), 206.
 Lanson (Gust.) (1857), 217.
 Lantoine (Alb.), 175.
 Lanzac de Laborie (de), 205.
 Lapaire (Hug.), 177, 221.
 Lapauze (H.), 220.
 Lapointe (S.), 91.
 Lapommeraye (H. de), 139.
 Laprade (V. de) (1812-1883), 41.
 Larchey (Lorédan), 206.
 Largeau (V.), 145.
 Larguier (Léo), 172.
 Laromiguière, 15.
 Larousse (Pierre), 144.
 Larroumet (Gust.), 219.
 Las Cases, 63.
 La Sizeranne (Rob. de), 220.
 Lasserre (P.), 216, 226.
 Lasteyrie (R. de), 195.
 La Tailhède (R. de), 173.
 Latouche (H. de), 40, 76.
 La Tour du Pin (Marquis de), 195.
 Latour Saint-Ybars (de), 49, 115.
 Laudet (F.), 196.
 Laumann (Eng.), 186.
 Laurent-Pichat, 92.
 Laurie (A.), 154.
 Laurier (Cl.), 148.
 Lauzanne, 48.
 Lavallée (Th.), 132.
 Lavedan (L.), 147.
 Lavedan (Henri) (1859), 182, 229.
 Lavéleye (Em. de), 135.
 Lavergne (L. de), 135.
 La Ville de Mirmont (de), 48.
 La Villehervé (R. de), 171.
 La Villemarqué, 54.
 Lavisse (Ern.) (1842), 200.
 Laya (J. L.), 12.
 Laya (Léon), 116.
 Leblanc (M.), 231.
 Le Blant, 144.
 Le Blond (Marius), 215.
 Le Blond (Ary), 215.
 Le Bon (Gust.), 194.
 Le Braz (Anat.) (1859), 177, 221.
 Le Breton (A.), 218.
 Lebreton (Th.), 91.
 Lebrun (Ecouchard) (1729-1807), 10.
 Lebrun (Pierre), 13, 47.
 Lebrun-Pindare. V. Lebrun (Ecouchard).
 Le Cardonnel (L.), 170.
 Leclerc (Th.), 14.
 Le Clerc (V.) (1789-1865), 65.
 Lecomte (G.) (1867), 199, 225.
 Lecomte (Séb. Ch.), 170.
 Leconte de Lisle (1818-1894), 94.
 Le Dantec (F.) (1869), 194.
 Ledrain (Eug.), 214.
 Lefebvre (J.), 40.
 Lefèvre (A.), 92.
 Lefèvre-Deumier, 40.
 Lefranc (Abel), 218.
 Leger (L.), 219.
 Le Glay (A.), 207.
 Le Gonidec, 46.
 Legouis (Em.), 219.
 Legouvé (Gab.), 13.
 Legouvé (Ern.), 48, 114, 115.
 Legris-Duval, 52.
 Le Guyader, 177.
 Le Huërou, 62.
 Lejean (G.), 145.
 Lemaître (Frédéric), 48.
 Lemaître (Jules) (1853), 170, 183, 212, 224.
 Lemaître (M^{me} Cl.), 229.
 Lemale (Ghislain), 133.
 Lemercier (Népomucène), 10, 13, 14, 42.
 Lemoine (Alb.), 136.
 Lemoine (Jean), 205.
 Lemoine (John), 147.
 Lemoumier (Alf.), 186.
 Lemoumier (Cam.), 162.
 Lemontey, 61.
 Le Mouël, 177.
 Lemoyne (André) (1822-1907), 91.
 Léna (M.), 187.
 Lenéka (A.), 186.
 Lenient (Ch.), 143.
 Lenormant (Ch.), 69.
 Lenormant (Fr.), 144.
 Lenôtre. V. Gosselin-Lenôtre.
 Le Play (1806-1882), 134.
 Le Prévost (Aug.), 133.
 Leprieur (P.), 220.
 Lerminier (1803-1857), 65.
 Le Rohu (P.), 226.
 Leroux (G.), 231.
 Leroux (Pierre), 56.
 Le Roux (Hug.), 231.
 Leroux de Lincy, 65.
 Le Roy (E.), 193.
 Le Roy (Eug.), 221.
 Leroy-Beaulieu (Anat.), 195.
 Leroy-Beaulieu (Paul), 135.
 Lescuré (Ad. de), 132.
 Le Senne (Cam.), 149, 220.
 Lesguillon (Hermance), 90.
 Lespès (Léo), 147.
 Lesueur (M^{me} Daniel), 173, 229.
 Letronne, 16.
 Leuven (de), 48.
 Levallois (J.), 139.
 Levasseur (Em.), 135.
 Le Vasseur (Gust.), 91.
 Levot (P.), 133.
 Lévy-Bruhl, 191.
 Lhomme (F.), 220.
 Liard (L.), 137.
 Lichtenberger (A.), 230.
 Lichtenberger (H.), 219.
 Liégeard (St.), 90.
 Liesse (A.), 195.
 Lieutier (Nelly), 131.
 Limayrac (Paulin), 76.
 Lintilhac (Eug.), 218.
 Lionnet (J.), 215.
 Littré (1801-1881), 144.
 Loisy (l'abbé), 193.
 Loliée (Fr.), 207.
 Lombard (J.), 232.
 Loménie (L. de), 132.
 Lomon (Ch.), 113.
 Longnon (Aug.), 145.
 Longpré, 48.
 Lorde (A. de), 185.
 Lorédan (J.), 206.
 Lorrain (Jean), 197, 230.
 Loti (Pierre) (1850), 208, 233.
 Louandre (Ch.), 62.
 Louys (Pierre) (1870), 232.
 Loy (A. de), 90.

- Loyson (Ch.), 11.
 Lubomirski (Prince), 153.
 Lucas (Hipp.), 40.
 Luce (Siméon), 132.
 Luce de Lancival, 10.
 Luchaire (Ach.), 203.
 Lud Jan, 177.
 Lugné-Poë, 181.
 Luynes (Duc de), 144.
 Luzel (F. M.), 152.
 Lyon (G.), 195.
 Lys (G. de), 230.
- M**
- Mabillean (Léop.), 195.
 Macé (J.), 154.
 Mac-Nab, 172.
 Madeleine (J.), 171.
 Madelin (L.), 207.
 Madeline (J.), 230.
 Maeterlinck (M.) (1862), 175, 181, 187, 199.
 Magnard (Fr.), 147.
 Magnin (Ch.), 65.
 Magre (M.), 172, 188.
 Magu, 91.
 Maindron (M.) (1857), 232.
 Maine de Biran, 15.
 Mairet (Jeanne), 151.
 Maistre (Jos. de) (1753-1821), 15.
 Maistre (Xavier de) (1763-1852), 24.
 Maizeroy (R.), 162, 228.
 Maldaqne (G.), 231.
 Mallarmé (Stéph.) (1842-1898), 112, 175.
 Malou (Benoît), 135.
 Malot (Hector) (1830-1907), 149.
 Mandat-Grancey (de), 208.
 Manouvrier (Dr), 195.
 Manuel (J. A.), 52.
 Manuel (Eug.), 103.
 Maquet (Aug.), 48, 83, 116.
 Marbot (Général), 63.
 Marc (Gab.), 91, 152.
 Marc-Bayeux, 113.
 Marchangy, 23.
 Marche (Alf.), 145.
 Marc-Michel, 123.
 Maret (H.), 197.
 Marguerite (Paul) (1860), 162, 229.
 Marguerite (V.) (1867), 225.
 Mariette, 144.
 Marion (H.), 137.
- Marmier (Xavier), 77.
 Marni (Jeanne), 230.
 Marnold (J.), 221.
 Maron (Eug.), 62.
 Marrot (P.), 171.
 Mars (Antony), 186.
 Marsolleau (L.), 93, 180, 188.
 Martel (Tancrede), 93.
 Martel (Comtesse de), V. Gyp.
 Martha (C.), 143.
 Martigny (l'abbé), 144.
 Martin (Aimé), 10.
 Martin (Henri) (1810-1883), 130.
 Marty-Laveaux, 144.
 Marx (Adr.), 147.
 Marx (Roger), 220.
 Mary (J.), 187, 231.
 Maspero, 208.
 Masson (Fréd.) (1847), 202.
 Masson (Michel), 151.
 Masson-Forestier, 231.
 Mathieu (Cardinal), 205.
 Mathieu (Gust.), 91.
 Mauclair (Cam.), 220.
 Maugras (Gaston), 205.
 Maujan (Ad.), 187.
 Maulde (Em.), 230.
 Maumus (le Père), 195.
 Maupassant (Guy de) (1850-1893), 163, 171, 185.
 Maurey (Max), 186.
 Maurras (Ch.) (1868), 173, 198, 208, 216, 226.
 Mazade (Ch. de), 146.
 Mazade (Fern.), 171.
 Mazel (H.), 195.
 Mazères (1796-1866), 48.
 Meaux (Vicomte de), 199.
 Meilhac (Henri) (1831-1897), 121.
 Mélesville, 48.
 Ménard (Louis) (1822-1901), 95.
 Ménard (Jos.), 197.
 Mendès (Catulle) (1841-1909), 97, 100, 113, 154, 180, 186.
 Mendès (M^{me} Catulle), 173.
 Mennessier-Nodier (M^{me}), 40.
 Mérat (Alb.), 106.
 Mercier (L.), 177.
 Mercier (Mgr), 189.
 Mercœur (Elisa), 40.
 Méré (Baronne de), 23.
 Mérimée (Prosper) (1803-1870), 54, 79.
 Merlet, 144.
- Mérouvel (Ch.), 231.
 Merril (Stuart), 175.
 Méry (G.), 40, 77.
 Méténier (O.), 162, 179, 186.
 Métin (A.), 195.
 Meulan (Pauline de), V. Guizot (M^{me}).
 Meunier (M^{me} Stanislas), 229.
 Meurice (Paul) (1820-1905), 90, 113, 187.
 Meusy, 172.
 Meyer (P.), 144.
 Mézières (Alf.) (1826), 142.
 Michaud (1767-1839), 56.
 Michaud (G.), 218.
 Michel (Em.), 220.
 Michel (Fr.), 65.
 Michel (H.), 195.
 Michelet (Jules) (1798-1874), 53, 59.
 Michelet (Em.), 170.
 Michiels (Alf.), 69.
 Mickiewicz, 53.
 Mielvaque (M.), 222.
 Mignet (1796-1854), 58.
 Mignot (Mgr), 192.
 Mikhaël (Ephraïm), 170, 180.
 Milhaud, 193.
 Millaud (Alb.), 90, 123, 147.
 Mille (Pierre), 231.
 Millevant, 11.
 Millevoye (1782-1816), 10, 11.
 Millien (Ach.), 91.
 Miomandre (Fr. de), 227.
 Mirande (Yves), 185.
 Mirbeau (Oct.) (1848), 162, 184, 220, 225.
 Millouard (Adr.), 175, 207.
 Mockel (Alb.), 175.
 Mohl (J.), 144.
 Moinaux (J.), 123, 153.
 Molé-Gentilhomme, 48.
 Molènes (P. de), 151.
 Molinari, 134.
 Monceaux (P.), 208, 215.
 Monglave (Garay de), 54.
 Monjoie, 23.
 Monmerqué, 62.
 Monod (Gab.) (1844), 203.
 Monsabré (le Père) (1823-1907), 196.
 Monselet (Ch.), 147.
 Montalembert (1810-1870), 52.
 Montégut (Em.), 139.
 Montégut (M.), 162, 229.

- Monteil (Alexis), 62.
 Montépin (X. de), 116, 153.
 Montesquiou (L. de), 195.
 Montigny, 48.
 Montorgueil, 197.
 Morand (Eug.), 188.
 Moréas (Jean) (1856), 173, 188.
 Moreau (Hégésippe), (1810-1838), 40.
 Moreau (Em.), 187.
 Moreau (Lucien), 198.
 Morel-Fatio, 219.
 Morhardt (Math.), 175.
 Morice (Ch.) (1861), 175, 181, 214.
 Morillot (P.), 218.
 Moselly (Em.), 222.
 Mouézi-Eon, 186.
 Moureux (Gab.), 175, 220.
 Mouton (Eug.), 231.
 Mouy (Ch. de), 205.
 Muchart (H.), 177.
 Muhlfield (L.), 220, 229.
 Muller (Eug.), 152.
 Mun (Comte Albert de) (1841), 148, 196.
 Müntz (Eug.), 145.
 Murger (H.), 90, 156.
 Musset (Alfred de) (1810-1857), 36, 49, 70, 71.
 Musset (Paul de), 151.
- N**
- Nadaud (Gust.) (1820-1893), 91.
 Najac (Em. de), 123.
 Napoléon III, 132.
 Naquet (Alf.), 195.
 Narrey (Ch.), 151.
 Nau (Ant.), 228.
 Naudet, 62.
 Naudet (l'abbé), 196.
 Navery (R. de), 153.
 Naville (Ern.), 137.
 Necker de Saussure (M^{me}), 26.
 Nettement (Alf.), 61, 146.
 Nibor (Yann), 172.
 Nigond (Gab.), 177.
 Ninous (P.), 153.
 Nion (Fr. de), 220, 232.
 Nisard (1806-1888), 66.
 Noailles (Marquis de), 205.
 Noailles (Comtesse de), 173, 229.
 Nodier (Ch.) (1780-1844), 13, 21, 69.
 Noir (L.), 153.
- Nolhac (P. de), 170, 207.
 Noriac (J.), 153.
 Normand (J.), 185.
 Nourrisson, 136.
 Nozière, 220.
 Nus, 123.
- O**
- Ohnet (G.) (1848), 152, 187.
 Olivier (Juste), 91.
 Ollé-Laprune, 136.
 Ollivier (Emile), 148.
 Ollivier (le Père), 196.
 O'Neddy (Phil.), 40.
 Oppert, 144.
 Ordinaire (Dionys), 147.
 Ordonneau (M.), 186.
 Ortigue (d'), 70.
 Oudot (J.), 186.
 Ourliac (Ed.), 76.
 Ouvré (H.), 208.
 Ozanam, 52, 53.
- P**
- Pailleron (Ed.) (1834-1899), 115, 121.
 Palustre (L.), 207.
 Parigot, 220.
 Paris (Paulin) (1800-1881), 65.
 Paris (Gaston), 217.
 Parny, 11.
 Parodi (Alex.) (1842-1901), 90, 113.
 Parseval-Grandmaison, 10.
 Pascal (l'abbé de), 195.
 Pasquier (Duc), 62.
 Passy (L.), 133.
 Pasteur (1822-1895), 135.
 Paté (L.), 177.
 Patin (1793-1876), 53, 65.
 Patry (Colonel), 206.
 Paul-Boncour, 195.
 Paulhan (Fr.), 194.
 Paulin de Saint-Barthélemy, 16.
 Pavie (V.), 40.
 Pavie (Th.), 144.
 Payot (J.), 195.
 Pécaut (F.), 137.
 Pécontal (S.), 90.
 Péladan (Jos.), 220, 228.
 Pellissier (G.), 215.
 Pène (H. de), 147.
 Penquer (M^{me} Aug.), 90.
 Pératé (A.), 207.
 Perdriel-Vaissière (M^{me}), 173.
- Perey (Lucien), 205.
 Périer (Casimir) (1777-1832), 52.
 Perraud (Cardinal), 132.
 Perrens (F. T.), 132.
 Perret (P.), 149.
 Perreyve (l'abbé), 138.
 Perrot (G.), 208.
 Pert (M^{me} Camille), 229.
 Pessard (H.), 147.
 Petit (Alb.), 198.
 Petit (Ed.), 196.
 Petit de Julleville, 143.
 Petitot, 62.
 Peyrat (Nap.), 40.
 Peyrebrune (M^{me} de), 151.
 Peyrefort (Em.), 172.
 Philippe (Ch. Louis), 230.
 Picard (1769-1828), 14.
 Picard (Hélène), 173.
 Picavel, 194.
 Pichat (Michel), 13.
 Picot (G.), 195, 205.
 Piedagnel (Alex.), 90.
 Pierron (Al.), 143.
 Pigeon (Am.), 170.
 Pillon, 137.
 Pilon (Edm.), 222.
 Piou (J.), 197.
 Pixérécourt (G. de), 13.
 Planche (Gust.), 66.
 Platel (F.), 147.
 Plessis (Fréd.) (1851), 169, 217, 226.
 Plessys (M. du), 173.
 Plouvier (Ed.), 116.
 Poictevin (Fr.), 228.
 Poincaré (H.), 194.
 Poincaré (R.), 197.
 Poirier, 177.
 Poizat (Alf.), 188.
 Poli (O. de), 153.
 Polonius (J.), 40.
 Pomairols (Ch. de), 170.
 Pommerol (J.), 233.
 Pommier (Am.), 90.
 Ponchon (R.), 93, 170.
 Poncy (Ch.), 91.
 Pongerville, 10.
 Ponroy, 114.
 Pons (G. de), 40.
 Ponsard (1814-1867), 47, 49, 115.
 Ponsou du Terrail, 153.
 Pontmartin (A. de), 138, 151.
 Poradowska (Marguerite), 229.

Porchat, 91.
 Port (Gél.), 133.
 Porto-Riche (G. de) (1840), 183.
 Potez (H.), 176, 218.
 Pothey (Alex.), 153.
 Pottecher (M.), 176.
 Pottier (Edm.), 208.
 Pottier (Eug.), 172.
 Pouglin (A.), 221.
 Pouillet, 197.
 Poujoulat, 62.
 Poupard-Davy, 122.
 Pouvillon (Em.) (1840-1906), 183, 222.
 Pradels, 172.
 Prarond (Ern.), 90.
 Praviel (A.), 177.
 Pressensé (Fr. de), 198.
 Prévost (Marcel) (1862), 185, 231.
 Prévost-Paradol (1829-1870), 138, 141.
 Privas (X.), 172.
 Privat d'Anglemont, 62.
 Provins (Michel), 230.
 Proudhon (1809-1865), 56, 69, 135.
 Prouvost (Am.), 176.
 Psychari (J.), 170.
 Puech (A.), 217.
 Pujo (M.), 185.
 Puymaigre (de), 152.
 Pyat (Félix), 48, 113, 135.

Q

Quarré (Antoinette), 91.
 Quatrelles, 231.
 Quatremère de Quincy, 16.
 Quellien (N.), 222.
 Querlon (P. de), 230.
 Quicherat, 144.
 Quillard (P.), 175.
 Quinet (Edgar) (1803-1875), 53, 54.

R

Rabier (E.), 195.
 Rabusson (H.) (1850), 152.
 Rachilde, 230.
 Rageot (G.), 214.
 Rambaud (Alf.), 201.
 Rameau (Jean), 90, 171.
 Ranc, 147.
 Ratisbonne (L.), 91.
 Ravaisson (F.) (1813-1900), 137.
 Ravignan (le Père de), 52.

Raynaud (Ern.), 173.
 Raynourd, 12, 16.
 Rebell (Hugues), 173, 228.
 Réboul (Alf.), 218.
 Reboul, 91.
 Reboux (P.), 230.
 Reclus (Elisée), 145.
 Reclus (Onésime), 208.
 Redelsperger (J.), 93.
 Régnier (Ad.), 144.
 Régnier (Henri de) (1864), 175, 219, 227.
 Régnier (M^{me} Henri de), V. Gérard d'Houville.
 Reibrach (J.), 230.
 Reinach (Salomon), 208.
 Rémusat (Ch. de), 54.
 Rémusat (M^{me} de), 24, 63.
 Renan (Ernest) (1823-1892), 127.
 Renan (Ary), 220.
 Renard (G.), 195, 211.
 Renard (Jules) (1864), 185, 227.
 Renaud (Arm.), 90.
 Renier (L.), 144.
 Renouvier, 137.
 Ressaiguier (J. de), 40.
 Retté (Ad.), 175.
 Revel (J.), 222.
 Réveillère (Amiral), 196.
 Révillon (Tony), 153.
 Reybaud (L.), 70, 135.
 Reyer (Ern.), 145.
 Reynaud (J.), 56.
 Reynolds-Montlaur, 232.
 Ribbe (Ch. de), 134.
 Ribier (Eug. de), 215.
 Ribot (Alex.) (1842), 148, 196.
 Ribot (Théodule) (1839), 136, 137, 190.
 Riboutté, 14.
 Ricard, 10.
 Ricard (Xavier de), 98, 106.
 Richard (J.), 90.
 Riche (D.), 185.
 Richepin (Jean) (1849), 171, 188, 228.
 Richet (Ch.), 190.
 Ricouard. V. Vast-Ricouard.
 Rictus (Jehan), 172.
 Riemann, 144.
 Rieux (L. des), 173.
 Rigault (Hipp.) (1821-1858), 141.
 Rimbaud (A.), 109, 175.
 Rio, 59, 69.

Riom (Adine), 90.
 Riotor (L.), 231.
 Rivet (G.), 90.
 Rivière (H.), 153.
 Rivoire (A.), 171, 188.
 Rivollet (G.), 188.
 Robert (H.), 197.
 Robert (L. de), 229.
 Robidou (B.), 133.
 Robillard de Beaurepaire, 133.
 Roche (J.), 196.
 Rocheblave (S.), 220.
 Rochefort (H.) (1830), 147.
 Rod (Ed.) (1857), 162, 214, 226.
 Rodenbach (G.) (1855-1898), 171.
 Rogeard, 147.
 Roger, 14.
 Rohmer (Luc.), 230.
 Roinard (P.), 172.
 Rolland (Am.), 90.
 Rolland (Eug.), 152.
 Rolland (J.), 133.
 Rolland (Romain), 221, 225.
 Roille (Hipp.), 139.
 Rollinat (M.), 177.
 Ronchaud (L. de), 90.
 Ropartz (S.), 133.
 Roqueplan (Nestor), 147.
 Rosny (J. H.) (1856 et 1859), 162, 225.
 Rostand (Edm.) (1868), 188.
 Rougé (E. de), 144.
 Rougé (J. de), 144.
 Rouher, 148.
 Roujon (H.), 197, 220.
 Rousse (Edm.), 197.
 Rousselet, 145.
 Rousset (Cam.) (1821-1892), 132.
 Rouvre (Ch. de), 226.
 Roux (X.), 93.
 Royer (Clémence), 136.
 Royer-Collard (1763-1845), 52, 53.
 Roz (Firmin), 208.
 Rozan (Ch.), 196.

S

Sabatier (Aug.), 192.
 Sabatier (Cam.), 195.
 Sacy (Silvestre de), 16.
 Sacy (S. Silvestre de), 138.
 Saint-Aguet, 90.
 Saint-Amand, 48.

- Saint-Ange, 10.
 Saint-Auban (de), 197.
 Saint-Cyr de Raissac, 90.
 Sainte-Beuve (1804-1869), 40, 67, 71.
 Saint-Félix (J. de), 49.
 Saint-Genest. V. Bûcheron.
 Saint-Georges de Bouhélier, 172.
 Saintine, 76.
 Saint-Marc Girardin (1801-1873), 53, 65.
 Saint-Maurice (R.), 229.
 Saint-Paul (A.), 175.
 Saint-Pol-Roux, 175.
 Saint-René Taillandier, 53, 66.
 Saint-Simon, 16, 55.
 Saint-Valry, 40.
 Saint-Victor (Bins de), 10.
 Saint-Victor (Paul de), 139.
 Saisset, 54.
 Sales (P.), 231.
 Salm-Dyck (Princesse de), 23.
 Salomon (Michel), 215.
 Samain (Alb.) (1859-1900), 175, 188.
 Sand (George) (1804-1876), 73.
 Sandeau (Jules) (1811-1883), 77.
 Sarcey (Fr.) (1827-1899), 140, 152.
 Sardou (V.) (1831-1908), 120, 187.
 Sarradin (Ed.), 220.
 Sarrazin (Gab.), 219.
 Sarzec (de), 144.
 Sauley (de), 144.
 Saunière (P.), 153.
 Saussaye (L. de la), 133.
 Say (J. B.), 133.
 Say (Léon), 135.
 Sayous (Ed.), 205.
 Scherer (Edm.), 135.
 Scholl (Aurélien), 90, 147, 153.
 Schrader, 145.
 Schultz (Jeanne), 229.
 Schuré (Ed.), 227.
 Schwob (M.), 231.
 Scribe (Eug.) (1791-1861), 14, 47, 116.
 Scudo, 70.
 Séailles (Gab.), 192, 220.
 Sébillot, 152.
 Ségé (Alph.), 215.
 Ségé (L.), 218.
 Secrétan (Ch.), 137.
 Sée (Edm.), 184.
 Ségélas (Anaïs), 40.
 Ségur (Ph. de), 61.
 Ségur (P. de), 205.
 Ségur (Comtesse de), 154.
 Seignobos (1854), 204.
 Sembat, 196.
 Sénancour (1770-1846), 25.
 Serre (de), 52.
 Séverine, 198.
 Sevestre (N.), 222.
 Sicotière (L. de la), 133.
 Siebecker (Ed.), 152.
 Sieffert (Louisa), 90.
 Signoret (Emm.), 171.
 Silvestre (Arm.) (1837-1901), 107, 153, 188.
 Silvestre (Th.), 146.
 Simon (J.) (1814-1896), 54, 135, 148.
 Siraudin, 116, 123.
 Sismondi (1773-1842), 58.
 Sorel (Alb.) (1842-1906), 199.
 Sorel (G.), 195.
 Souchon (P.), 173.
 Souday (P.), 220.
 Soulayr (Jos.), 90.
 Soulié (Eudore), 62.
 Soulié (Fréd.) (1800-1847), 76.
 Soumet (Alex.) (1788-1845), 11, 39.
 Souriau (M.), 218.
 Soury, 136, 190.
 Souvestre (Em.), 76.
 Souza (M^{me} de), 23.
 Souza (R. de), 175.
 Spronck (M.), 198.
 Staël (M^{me} de) (1766-1817), 16.
 Stahl (P. J.), 154.
 Stapfer (P.), 142.
 Stenger (G.), 206.
 Stendhal (1783-1842), 84.
 Stern (Daniel), 76.
 Strauss (P.), 195.
 Strowski (F.), 218.
 Stryenski (Cam.), 207.
 Suard, 16.
 Sue (Eugène) (1804-1857), 83.
 Sully Prudhomme (1839-1907), 104.
 Surville (Clotilde de), 11.
 Swetchine (M^{me}), 138.
 T
 Tailhade (L.), 171.
 Taine (Hippolyte) (1828-1893), 126, 145.
 Talmeyr (M.), 162, 198.
 Tamisey de Larroque, 144.
 Tanner, 194.
 Tarde (G.), 194.
 Tardieu (A.), 198.
 Taschereau, 62.
 Tastu (M^{re}), 40.
 Tavernier (Eug.), 198.
 Tellier (J.) (1863-1889), 170, 224.
 Ténot (Eug.), 133.
 Terrier, 48.
 Téry (G.), 198.
 Texier (Edm.), 149.
 Texte (Jos.), 218.
 Tharaud, 227.
 Théaulon, 48.
 Thénat (l'abbé), 208.
 Theuriet (André) (1833-1907), 94, 113, 153.
 Thiboust (Lambert), 123.
 Thiébaud (G.), 198.
 Thiébaud-Sisson, 220.
 Thierry (Am.), 61.
 Thierry (Aug.) (1795-1856), 58.
 Thierry (Ed.), 139.
 Thiers (Ad.), (1797-1877), 57.
 Thomas (Alb.), 172.
 Thomas (Alex.), 133.
 Thomas (Ant.), 217.
 Thoré-Bürger, 146.
 Thulié (Dr), 157.
 Thureau-Dangin (P.) (1837), 200.
 Thurot, 144.
 Tiercelin, 177.
 Tiersot (J.), 231.
 Tillier (Cl.) (1801-1844), 51, 77.
 Timmory, 185.
 Tinan (J. de), 231.
 Tinayre (Marcelle), 225.
 Tinsau (L. de), 230.
 Tisseur, 91.
 Tissot (P. F.), 10.
 Tissot (V.), 153.
 Tocqueville (Alexis de) (1805-1859), 58.
 Tonnelé (Alf.), 145.
 Töpffer (Rod.), 70.
 Touchard-Lafosse, 62.
 Toudouze (Gust.), 230.

- Toulouse (Dr), 210.
 Tournier, 144.
 Touroude (Alf.), 122.
 Tourville (H. de), 134.
 Toussenet, 70.
 Trarieux (Gab.), 184.
 Tribaldy (J.), 172.
 Trogan (Ed.), 199.
 Trolliet (Em.), 177.
 Troubat (J.), 218.
 Turmann (Max), 199.
 Turquan (Jos.), 206.
 Turquety (Ed.), 90.
- U**
- Uchard (Mario), 122, 149.
 Ulbach (L.), 147, 149.
 Uzanne (Oct.), 197.
- V**
- Vacaresco (Hélène), 173.
 Vacherot (1809-1897), 136.
 Vachon (M.), 220.
 Vacquerie (Aug.) (1819-1895),
 90, 113, 147.
 Valabrègue (A.), 186.
 Valade (L.), 106.
 Valbert. V. Cherbuliez.
 Valdagne (P.), 230.
 Vallée (O. de), 132.
 Vallès (J.) (1832-1885), 135,
 147, 154.
 Valois (G.), 195.
 Vandal (Alb.) (1853), 202.
 Vanderbourg, 11.
 Vandérem (F.), 184, 229.
 Vannoz (M^{me} de), 11.
 Vapereau, 144.
 Varin, 48.
 Varner, 48.
 Vast. V. Vast-Ricouard.
 Vast-Ricouard, 162.
 Vatout, 62.
 Vaucaire, 172.
- Vaudoyer (J. L.), 230.
 Vaugeois (H.), 198.
 Veber (P.), 185, 231.
 Venancourt (D. de), 170.
 Verdier (M^{me}), 11.
 Vergniol (Cam.), 207.
 Verhaeren (Em.), 174.
 Verlaine (P.) (1844-1896),
 110.
 Vermenouze, 177.
 Vermersch (Eug.), 90.
 Verne (J.), 153.
 Vernier (Valéry), 90.
 Véron (Eug.), 66.
 Véron (P.), 147, 153.
 Vétault (Alph.), 132.
 Veillot (L.) (1813-1883), 90,
 146.
 Vicaire (Gabriel) (1848-1900),
 178.
 Vidal de Lablache, 208.
 Viel-Castel (Baron de) (1800-
 1887), 131.
 Vielle-Griffin, 174.
 Viennet, 10, 90.
 Vignier (Ch.), 175.
 Vignon (Claude), 151.
 Vigny (Alf. de) (1797-1863),
 34, 46, 78.
 Villemain (1790-1870), 53,
 64.
 Villemessant, 147.
 Villemot (Aug.), 147.
 Villiers de l'Isle-Adam (1840-
 1889), 91, 154, 180.
 Vindé, 23.
 Vinet, 66.
 Violeau (Hipp.), 90, 152.
 Viollet-le-Duc, 144.
 Viollis (J.), 230.
 Vitet (1802-1873), 57.
 Vitu (Aug.), 139.
 Viviani, 197.
 Vivien (Renée), 173.
 Vivien de Saint-Martin, 143.
- Vizan (T. de), 175.
 Vogüé (E. Melchior de)
 (1848), 219.
 Volney, 15.
 Vontade (J.), 229.
- W**
- Waddington, 136.
 Wafflard, 48.
 Wagner (le pasteur), 196.
 Wailly (N. de), 144.
 Walckenaer, 62.
 Waldeck-Rousseau, 148.
 Waldor (Mélanie), 40.
 Wallon (H.), 132.
 Weber (J.), 70.
 Weil, 144.
 Weiss (J. J.) (1827-1891),
 140.
 Welschinger (H.), 206.
 Wey (Fr.), 83.
 Wilbois, 193.
 Willy, 221, 231.
 Willy (Colette), 230.
 Wolff (Alb.), 147.
 Wolff (Pierre), 184.
 Wyruboff, 194.
 Wyzewa (Teodor de) (1863),
 175, 219, 228.
- X Y Z**
- Xanrof, 172.
 Yung (Eug.), 141.
 Yver (Colette), 229.
 Zaccane (P.), 153.
 Zamacois (Miguel), 188.
 Zeller (Berthold), 205.
 Zeller (J.), 132.
 Zévaco (Michel), 231.
 Zévort (Ch.), 137.
 Zidler (Gust.), 170.
 Zola (Emile) (1840-1902), 122,
 160, 179, 224.
 Zyromski (Ern.), 218.





TABLE DES MATIÈRES

AVERTISSEMENT	4
INTRODUCTION	5

PREMIÈRE PÉRIODE (1800-1820)

LA POÉSIE	9
Delille et son école, 9. — Les élégiaques : Chénedolle, Baour-Lormian, Soumet, Guiraud, Millevoye, etc., 10.	
LE THÉÂTRE	12
La tragédie, 12. — Le drame bourgeois et le mélodrame, 13. — La comédie, 14.	
LA PROSE	14
I. — CRITIQUE, PHILOSOPHIE, APOLOGÉTIQUE, ETC.	14
Lamennais ; Bonald ; Joseph de Maistre, 14. — Philosophes, humanistes et critiques, 15. — M ^{me} de Staël, 16. — Chateaubriand, 18. — Charles Nodier, 21.	
II. — LE ROMAN	23
Xavier de Maistre ; Sénancour ; Benjamin Constant, 24.	

SECONDE PÉRIODE (1820-1850)

LA POÉSIE	26
Lamartine, 28. — Victor Hugo, 30. — Alfred de Vigny, 34. — Alfred de Musset, 36. — Théophile Gautier, 39. — Autres poètes, 39.	
LE THÉÂTRE	42
Victor Hugo, 44. — Alexandre Dumas père, 45. — Alfred de Vigny, 46. — Casimir Delavigne ; Scribe ; Mazères ; Duvert et Lauzanne, 47. — La réaction classique ; Ponsard et l'École du Bon Sens, 48. — Alfred de Musset, 49.	

LA PROSE	50
I. — PAMPHLÉTAIRES, ORATEURS, PROFESSEURS, PHILOSOPHES, SOCIOLOGUES	50
Courier; Cormenin; Tillier, 51. — L'éloquence, 51. — Gerbet; Lamennais, 52. — Les Universitaires, 53. — Auguste Comte, 55. — Les premiers théoriciens du socialisme, 55.	
II. — L'HISTOIRE	56
Michaud; Barante; Vitet, 56. — Adolphe Thiers, 57. — Guizot; Mignet; Sismondi; Alexis de Tocqueville, 57. — Augustin Thierry, 58. — Michelet, 59. — Divers, 61.	
III. — LA CRITIQUE	63
Villemain, 64. — Ampère; Gérusez; Patin; Lerminier; Le Clerc; Paulin Paris; Charles Labitte; Philarète Chasles; Saint-Marc Girardin, etc., 64. — Désiré Nisard, 66. — Sainte-Beuve, 67. — La critique d'art et la critique musicale, 69.	
IV. — LE ROMAN	70
Le roman autobiographique: Lamartine, Sainte-Beuve, 71. A. de Musset: <i>la Confession</i> , <i>les Contes</i> , 71. — Le roman idéaliste: George Sand, 73. — Autres romanciers idéalistes, 76. — Maurice de Guérin, 77. — Le roman historique: Alfred de Vigny, 78. — Mérimée, 79. — Théophile Gautier, 80. — Victor Hugo, 80. — Le roman-feuilleton, 82. — Paul de Kock; Eugène Sue; Alexandre Dumas père; Paul Féval, 83. — Un isolé: Stendhal, 84. — Le roman réaliste: Balzac, 86. — Charles de Bernard, 88.	

TROISIÈME PÉRIODE (1850-1880)

LA POÉSIE	89
La queue du romantisme, 89. — L'évolution de la poésie, 91. Théodore de Banville, 93. — Leconte de Lisle, 94. — Louis Ménard, 95. — Charles Baudelaire, 96. — Le Parnasse contemporain, 97. — Catulle Mendès, 100. — François Coppée, 102. — Sully Prudhomme, 104. — Jean Lahor; Louise Ackermann, 105. — Autres parnassiens, 106. — José-Maria de Heredia, 108. — La réaction symboliste, 109. — Paul Verlaine, 110. — Stéphane Mallarmé, 112.	
LE THÉÂTRE	112
Le second cycle du drame romantique: Louis Bouilhet; Auguste Vacquerie; François Coppée, 112. — Les néo-classiques: Henri de Bornier, 114. — Le mélodrame, 115. — La comédie de mœurs: Emile Augier, 116. — Alexandre Dumas fils, 118. — Victorien Sardou, 120. — Meilhac et Halévy, 121. — Edouard Pailleron; Théodore Barrière; Edmond Gondinet, etc. La comédie-bouffe et l'opérette, 121. — Eugène Labiche, 123.	

LA PROSE	124
I. — L'HISTOIRE ET L'ÉCONOMIE POLITIQUE	124
Fustel de Coulanges, 124. — Hippolyte Taine, 126. — Ernest Renan, 127. — Autres historiens, 130. — Economistes et sociologues, 133.	
II. — LA PHILOSOPHIE ; LA CRITIQUE ; L'ÉRUDITION ; LE JOURNALISME ; L'ÉLOQUENCE	135
L'apport de la science. Claude Bernard, 135. — Philosophes et moralistes, 136. — La critique séculière, la critique normale, la critique universitaire, 138. — Erudits, archéologues, géographes, etc., 144. — La critique musicale et la critique d'art, 145. — Journalistes, pamphléaires, orateurs, 146.	
III. — LE ROMAN	148
Les romanciers éclectiques, 149. — Les romanciers idéalistes, 150. — Divers. Barbey d'Aurevilly, 152. — Eugène Fromentin ; Ernest Feydeau, 155. — L'école réaliste : Gustave Flaubert, 156. — Emile Zola et le naturalisme, 160. — L'école de Médan, 162. — L'impressionnisme : Edmond et Jules de Goncourt, 165. — Le réalisme sentimental : Alphonse Daudet, 167.	

LA LITTÉRATURE PRÉSENTE (1880-1910)

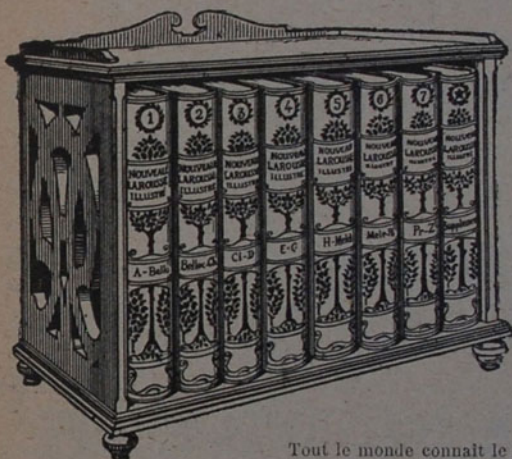
LA POÉSIE	169
Les poètes philosophes, 169. — Autres poètes, 171. — Les chansonniers, 172. — Les muses, 173. — L'école romane, 173. — L'école symboliste, 173. — Les poètes de clocher, 176.	
LE THÉÂTRE	178
L'esthétique naturaliste : Henry Becque, 178. — Le théâtre « rosse », 179. — La tentative symboliste, 180. — La comédie nouvelle, 181. — L'humour et le théâtre brutal, 185. — Vaudevillistes et librettistes, 186. — La comédie dramatique et le drame populaire, 187. — Le théâtre en vers, 187.	
LA PROSE	189
I. — PHILOSOPHES, SOCIOLOGUES, MORALISTES, ÉCONOMISTES, ORATEURS, JOURNALISTES, ETC.	189
Renaissance de la scolastique, 189. — Alfred Fouillée ; les nouvelles écoles psychologiques, 190. — La crise de la morale et du dogme, 191. — Le néo-positivisme ; Henri Bergson, 193. — Félix Le Dantec ; Emile Boutroux ; sociologues, pédagogues et moralistes, 194. — Les orateurs, 196. — Publicistes et monographistes, 197.	

II. — L'HISTOIRE ET SES ANNEXES	199
Sorel; Thureau-Dangin; Lavissee; Hanotaux; Houssaye; Vandal; Masson, 199. — La nouvelle école historique, 202. — Autres historiens, 204. — Archéologues; géographes; la littérature de voyage, 207.	
III. — LA CRITIQUE	209
La critique objective, 210. — Bourget; Brunetière; Lemaitre; France; Faguet; Doumic; Rod; Deschamps, 211. — Autres critiques, 214. — Charles Maurras et le néo-classicisme, 216. — Philologues et historiens de la littérature: Gustave Lanson; la critique des littératures étrangères: Melchior de Vogüé, 216. — La critique dramatique; la critique d'art; la critique musi- cale, 219.	
IV. — LE ROMAN	221
Le roman régionaliste, 221. — Le régime de la paix armée, 223. — Quelques maîtres, 223. — Le roman social, 224. — Les fantaisistes, 227. — Le roman autobiographique, le roman de mœurs et le roman romanesque, 228. — L'humour; la nou- velle; le roman-feuilleton et ses succédanés, 231. — Le roman historique et le roman exotique, 231.	
CONCLUSION	233
INDEX ALPHABÉTIQUE	237

LIBRAIRIE LAROUSSE, 13-17, RUE MONTPARNASSE, PARIS (6^e)

NOUVEAU LAROUSSE ILLUSTRÉ

LE PLUS RÉCENT, LE PLUS COMPLET, LE PLUS REMARQUABLE-
MENT ILLUSTRÉ DES GRANDS DICTIONNAIRES ENCYCLOPÉDIQUES
PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE CLAUDE AUGÉ



Sept volumes
et un supplément
(format 32 x 26)

7 600 pages

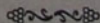
237 000 articles

49 000 gravures

504 cartes en noir
et en couleurs

89 planches
en couleurs

Tout le monde connaît le prodigieux succès du
NOUVEAU LAROUSSE ILLUSTRÉ. L'impartialité de sa rédaction,
l'abondance et la valeur de sa documentation, la richesse et la beauté de
son illustration en font une œuvre hors de pair, de beaucoup supérieure à
toutes les publications analogues françaises et étrangères. On y trouve no-
tamment les renseignements les plus complets et les plus intéressants au point
de vue littéraire : la biographie des écrivains de tous les temps et de tous les
pays, y compris les contemporains, l'analyse de toutes les œuvres remar-
quables, roman, poésie, théâtre, l'explication des citations et allusions litté-
raires, etc. De grandes facilités de paiement rendent accessible à tous ce
magnifique dictionnaire encyclopédique. (*Demander gratis un fascicule spé-
cimen de 16 pages.*)



Prix des sept volumes, brochés 210 francs.
— reliés demi-ch., fers spéciaux 250 francs.
Prix du Supplément, broché 20 francs.
— relié demi-chagrin, fers spéciaux 25 francs.
Casier-Bibliothèque en noyer ciré ou acajou ciré . . 30 francs.

Paiement : 10 fr. par mois (au comptant, 10 0/0).

FLEURS HISTORIQUES

par P. LAROUSSE

Clef des allusions aux faits et aux mots célèbres que l'on rencontre dans les ouvrages des écrivains français et étrangers. Beau volume grand in-8°. Broché. 40 francs.
Relié demi-chagrin. 43 francs.

Dans ce livre sont rappelées l'origine et l'explication de tous les mots, de tous les faits célèbres auxquels les écrivains font sans cesse allusion, et qui restent bien souvent une énigme pour le lecteur, tels que : *L'Abîme de Pascal*; — *A demain les affaires sérieuses*; — *Ah! le bon billet qu'a La Châtre!*

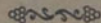


FLEURS LATINES

par P. LAROUSSE

Clef des citations latines que l'on rencontre dans les ouvrages des écrivains français et étrangers. Beau vol. gr. in-8°. Broché 40 francs.
Relié demi-chagrin. 43 francs.

Cet ouvrage est indispensable à ceux qui, n'ayant pas fait d'études classiques, aiment cependant à se rendre compte de toutes les allusions qu'ils rencontrent dans les livres ou entendent dans la conversation. On y trouve l'explication des principales locutions latines tirées de Virgile, Horace, Cicéron, Tacite, Lucain, Lucrèce, etc., qui ont passé dans le domaine de toutes les littératures, telles que : *Ab Jove principium*; — *Ab uno disce omnes*, etc.



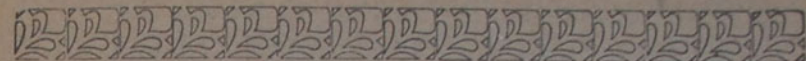
DICTIONNAIRE ANALOGIQUE DE LA LANGUE FRANÇAISE

par P. BOISSIÈRE

Répertoire complet des mots par les idées et des idées par les mots. 10^e édition, augmentée d'un *Complément*. Un vol. gr. in-8° de 1500 pages. Br., 25 fr.; — rel. toile, 28 fr.; — demi-chag. 30 francs.

Les Dictionnaires, tels qu'on les a faits jusqu'ici, conduisent du mot à l'idée; le *Dictionnaire analogique*, seul, conduit de l'idée au mot. Il complète donc ses devanciers, dont il devient la clef, en permettant de trouver sur-le-champ le terme propre qui répond à une idée quelconque. Dans les dictionnaires ordinaires, les mots sont inertes, immobiles à la place que leur impose un ordre tout matériel; dans celui-ci, les mots sont pour ainsi dire vivants: ils s'appellent les uns les autres, se groupent, s'associent, comme le font les idées elles-mêmes dans un cerveau bien organisé. (*Prospectus spécimen sur demande.*)

Envoi franco contre mandat-poste. — En vente chez tous les libraires.

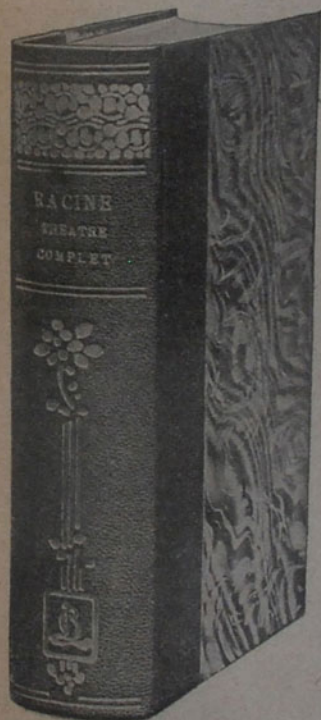


LIBRAIRIE LAROUSSE, 13-17, RUE MONTPARNASSE, PARIS (6^e)

Bibliothèque LAROUSSE

encyclopédique et illustrée

Publiée sous la direction de Georges MOREAU



Reproduction réduite
du Théâtre complet illustré de Racine
en reliure demi-peau.

La Bibliothèque Larousse embrassera, dans une collection véritablement *encyclopédique*, à la fois tout ce qui intéresse la vie pratique (hygiène, économie domestique, connaissances techniques, etc.) et tout ce qui peut contribuer à la culture générale de l'esprit (lettres, arts, sciences, etc.). Divisée en plusieurs séries, elle ne comprend que de jolis volumes, illustrés toutes les fois qu'il y a lieu, et d'une forme soignée et élégante malgré leur extrême bon marché, et permettra à tout le monde de se constituer à peu de frais une bibliothèque d'un intérêt durable et d'une valeur réelle (format 13,5 x 20).

LITTÉRATURE

1^{re} *Chefs-d'œuvre des grands écrivains.* — Cette section a pour objet de mettre à la portée du public, sous une forme aussi élégante qu'économique, tous les chefs-d'œuvre de nos grands écrivains, depuis les classiques du XVI^e et du XVII^e siècle jusqu'aux auteurs modernes. C'est la plus jolie collection qui existe dans ce genre, et elle surpasse de beaucoup toutes les collections similaires publiées jusqu'ici.

Racine : Théâtre complet illustré. Avec biographie et notes, par Henri CLOUARD. *Trois volumes* illustrés de 32 gravures dont 12 hors texte d'après de SÈVE. Chaque vol., br., 4 fr.; rel. toile souple. 4 fr. 30

Se vend également en *un seul vol.*, reliure demi-peau, tête dorée, très élégante. 6 francs

Corneille : Théâtre choisi illustré. Avec biographie et notes, par Henri CLOUARD. *Trois vol.* illustrés de 24 gravures, dont 13 hors texte d'après GRAVELOT. Chaque volume, broché, 4 fr.; rel. toile souple. . . 4 fr. 30

Se vend également en *un seul vol.*, reliure demi-peau, tête dorée, très élégante. 6 francs

(Voir la suite page suivante.)

Envoi franco contre mandat-poste (pour l'étranger, ajouter 20 cent. par vol.).

Bibliothèque Larousse

LITTÉRATURE (Suite)

- Molière : Théâtre complet illustré.** Avec biographie et notes, par Th. COMTE, agrégé de l'Université. *Sept volumes* illustrés de 63 gravures, dont 36 hors texte d'après BOUCHER. Chaque volume, broché, 1 fr.; relié toile souple. 1 fr. 30
Se vend également en deux volumes, reliure demi-peau, tête dorée, très élégante. 13 francs
- La Fontaine : Fables illustrées.** Avec biographie et notes, par M. MOREL, agrégé de l'Université. *Deux volumes* illustrés de 24 gravures d'après OUDRY et 4 hors texte. Chaque volume, broché, 1 fr.; relié toile souple. 1 fr. 30
Se vend également en un seul volume, reliure demi-peau, tête dorée, très élégante. 4 fr. 50
- Boileau : Œuvres choisies illustrées.** Avec biographie et notes par L. COQUELIN. 8 gravures et 1 autographe. Broché, 1 fr.; relié toile. 1 fr. 30
- Balzac : Le Père Goriot.** Avec portrait. Broché, 1 fr.; relié toile. 1 fr. 30
- Balzac : Eugénie Grandet.** 1 portrait et 1 autogr. Br., 1 fr.; relié t. 1 fr. 30
- Balzac : La Cousine Bette.** Deux vol. Chaque vol., br., 1 fr.; rel. t. 1 fr. 30
- Balzac : Le Cousin Pons.** Avec portrait. Broché, 1 fr.; relié toile. 1 fr. 30
- Balzac : Le Médecin de campagne.** 1 gr. Broché, 1 fr.; relié t. 1 fr. 30
- Balzac : Le Lys dans la vallée.** Broché, 1 fr.; relié toile. 1 fr. 30
- Balzac : La Peau de chagrin.** 1 grav. Broché, 1 fr.; relié toile. 1 fr. 30
- (N. B. — Les huit volumes de Balzac peuvent être achetés reliés sous étui au prix de 11 fr.)
- Alfred de Musset : Premières poésies.** 1 grav. Br., 1 fr.; relié t. 1 fr. 30
- Alfred de Musset : Poésies nouvelles.** 1 gr. Br., 1 fr.; relié toile. 1 fr. 30
- Alfred de Musset : Comédies et Proverbes.** Trois volumes. Avec 2 gravures et 1 autographe. Chaque volume, broché, 1 fr.; relié toile. 1 fr. 30
- A. de Musset : La Confession d'un enfant du siècle.** Br., 1 fr.; rel. t. 1 fr. 30
- Alfred de Musset : Nouvelles.** Broché, 1 fr.; relié toile. 1 fr. 30
- Alfred de Musset : Contes.** 1 gravure. Broché, 1 fr.; relié toile. 1 fr. 30
- (N. B. — Les huit volumes de Musset peuvent être achetés reliés sous étui au prix de 11 fr.)
- Anthologie des écrivains français du XIX^e siècle. TOME I et II : Poésie.** Avec biographies et notes par GAUTHIER-FERRIÈRES, 44 portraits et 44 autographes. Chaque vol., broché, 1 fr.; relié toile. 1 fr. 30
- 2^e Études littéraires.* — Conçus sur un plan uniforme, les volumes ci-dessous comportent, avec la vie des écrivains, l'étude de leur œuvre accompagnée d'extraits caractéristiques. Ils permettent ainsi de se faire une idée précise et complète de chacun d'eux.
- Montaigne,** par Louis COQUELIN. Vie de Montaigne et étude de son œuvre (nombreux extraits). 6 gravures. Broché, 0 fr. 75; relié toile. 1 fr. 05
- Musset,** par GAUTHIER-FERRIÈRES, lauréat de l'Académie française. Vie de Musset, avec extraits de son œuvre. 4 grav. Broché, 0 fr. 75; relié toile. 1 fr. 05
- Daudet,** par P. et V. MARGUERITE, G. GÉFFROY, etc. Vie de Daudet et étude de son œuvre (nombreux extraits). 8 grav. Broché, 0 fr. 75; rel. toile. 1 fr. 05
- Schiller,** par Charles SIMOND, lauréat de l'Académie française. Vie de Schiller et étude de son œuvre (nombreux extraits). 4 grav. Br., 0 fr. 75; rel. t. 1 fr. 05
- Goethe,** par Charles SIMOND. Vie de Goethe et étude de son œuvre (nombreux extraits). 4 gravures. Broché, 0 fr. 75; relié toile. 1 fr. 05

Bibliothèque Larousse

LITTÉRATURE (Suite)

Tolstoï, par OSSIP-LOURË, lauréat de l'Institut. Vie de Tolstoï et étude de son œuvre (nombreux extraits). 4 grav. Broché, 0 fr. 75; relié toile. 1 fr. 05

Ibsen, par OSSIP-LOURË, lauréat de l'Institut. Vie d'Ibsen; son œuvre (nombreux extraits); *Ibsénisme*. 4 gravures. Broché, 0 fr. 75; relié toile. 1 fr. 05

3^e Histoire de la Littérature. — Cette section mettra à la disposition du public d'excellents précis des diverses littératures, pour la plupart desquelles il n'existait guère jusqu'ici que des traités d'un prix assez élevé. Signés d'écrivains autorisés, ces petits volumes exposent d'une façon concise et réellement intéressante tout ce qu'il est essentiel de savoir sur chacune d'elles.

Littérature anglaise, par W. THOMAS. 56 gr. Br., 1 fr. 20; rel. t. 1 fr. 50

Histoire de la Littérature russe, par LOUIS LEGER, membre de l'Institut. Nombreuses gravures. Broché, 0 fr. 75; relié toile. 1 fr. 05

BEAUX-ARTS

Rembrandt, par AUGUSTE BRÉAL. Vie de Rembrandt et étude de son œuvre. 24 gravures. Broché, 1 fr. 20; relié toile. 1 fr. 50

L'Art à l'École, par Ch.-M. COUYBA, sénateur, et les membres du Comité de la Société nationale de l'Art à l'École. 70 grav. Broché, 1 fr. 20; relié toile. 1 fr. 50

HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE

Histoire de Russie, par LOUIS LEGER, membre de l'Institut. 12 gravures, 2 cartes. Broché, 0 fr. 75; relié toile. 1 fr. 05

Géographie rapide de l'Europe, par O. RECLUS. 16 gravures, 1 carte. Broché, 1 fr. 20; relié toile. 1 fr. 50

VIE SOCIALE ET DROIT USUEL

Entre locataires et propriétaires, par D. MASSÉ. Guide pratique de droit usuel en matière de location. Broché, 1 fr. 20; relié toile. 1 fr. 50

Ce que la loi punit, par René GUYON. Code pénal expliqué. Broché. 0 fr. 90
Relié toile. 1 fr. 20

Les Assurances, par E. ADAM. Guide pratique. Br., 0 fr. 75; rel. t. 1 fr. 05

Les Accidents du travail, par LOUIS ANDRÉ. Exposé pratique de la législation actuelle et de ses conséquences. Broché, 0 fr. 90; relié toile. 1 fr. 20

Assistance aux vieillards, aux infirmes, aux incurables. Guide pratique à l'usage des fonctionnaires départementaux, etc. Br., 1 fr. 20; rel. toile. 1 fr. 50

Code municipal, par MAX LEGRAND. Manuel clair et commode à l'usage des maires, adjoints, secrétaires de mairie, etc. Br., 1 fr. 20; relié toile. 1 fr. 50

SCIENCES PURES ET APPLIQUÉES

La Définition de la Science, entretiens philosophiques, par F. LE DANTEC, chargé de cours à la Sorbonne. 88 gravures. Broché, 1 fr. 20; relié toile. 1 fr. 50

La Photographie des couleurs, par COUSTET. 22 gr. Br., 0 fr. 75; rel. t. 1 fr. 05

Les Alliages métalliques, par HÉMARINQUER. 9 gr. Br., 0 fr. 50; rel. t. 0 fr. 75

La Voix professionnelle, par le Dr P. BONNIER. Leçons pratiques de physiologie appliquée aux carrières vocales, enseignement, barreau, théâtre (cours du théâtre Héjane 1907-1908). 39 grav. Br., 2 fr.; relié toile. 2 fr. 50

(Voir la suite page suivante)

Envoi franco contre mandat-poste (pour l'étranger, ajouter 20 cent. par vol.).

Bibliothèque Larousse

MÉDECINE ET HYGIÈNE

- L'Estomac : hygiène, maladies, traitement, par le Dr M.-A. LEGRAND.
14 gravures. Broché, 1 fr.; relié toile. 1 fr. 30
- L'Œil : hygiène, maladies, traitement, par le Dr VALUDE, médecin de la clinique nationale des Quinze-Vingts. 54 grav. Broché, 1 fr.; rel. toile. 1 fr. 30
- L'Oreille : hygiène, maladies, traitement, par le Dr M.-A. LEGRAND.
74 gravures. Broché, 1 fr. 20; relié toile. 1 fr. 50
- La Bouche et les Dents : hygiène, maladies, traitement, par le Dr P. ROSENTHAL. 28 gravures. Broché, 1 fr.; relié toile. 1 fr. 30
- Le Nez et la Gorge : hygiène, maladies, traitement, par le Dr A. NEPVEU.
48 gravures. Broché, 1 fr.; relié toile. 1 fr. 30
- La Peau et la Chevelure : hygiène, maladies, traitement, par le Dr M.-A. LEGRAND. 65 gravures. Broché, 1 fr. 20; relié toile. 1 fr. 50
- Pour élever les nourrissons, par le Dr GALTIER-BOISSIÈRE. Conseils pratiques à l'usage des jeunes mères. 62 grav. Broché, 0 fr. 90; relié toile 1 fr. 20
- Pour préserver des maladies vénériennes, par le Dr GALTIER-BOISSIÈRE. 34 gravures. Broché, 0 fr. 75; relié toile. 1 fr. 05

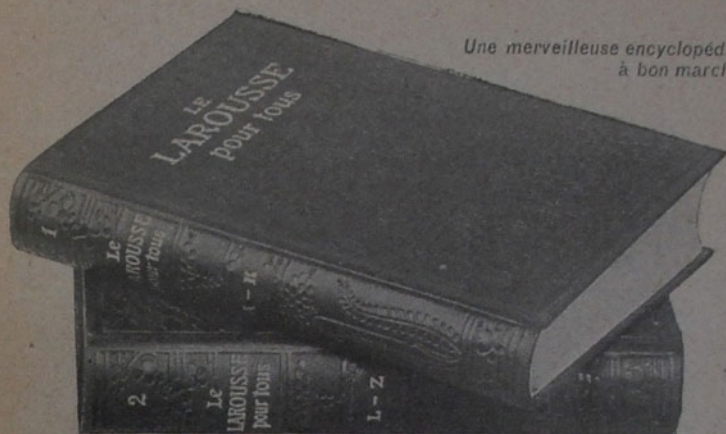
AGRICULTURE

- Routine et progrès en agriculture, par R. DUMONT. Excellent ouvrage à répandre parmi les petits et moyens cultivateurs. 92 gr. Br., 1 fr. 80; rel. 2 fr. 25
- Le Jardin de l'instituteur, de l'ouvrier et de l'amateur, par P. BERTRAND. Manuel pratique de jardinage. 60 grav. et 9 pl. Br., 1 fr. 20; rel. t. 1 fr. 50
- Le Verger de l'instituteur, de l'ouvrier et de l'amateur, par P. BERTRAND. 193 gravures. Broché, 1 fr. 20; relié toile. 1 fr. 50
- Le Bétail, par Marcel VACHER, membre du Conseil supérieur de l'Agriculture. Amélioration et reproduction. 10 grav. Broché, 0 fr. 75; relié toile. . . 1 fr. 15
- Le Porc, par Marcel VACHER. 10 gravures. Br., 0 fr. 75; rel. toile 1 fr. 15
- Améliorations du sol (*Drainage et irrigations*), par M. ABADIE, prof. à l'École nat^{le} d'agriculture de Rennes. 95 grav. Br., 0 fr. 90; relié toile 1 fr. 20
- Des fourrages verts toute l'année, par H. COMPAIN, chef de culture à l'École nationale de Grignon. 44 gravures. Broché, 0 fr. 90; relié toile. 1 fr. 20

CONNAISSANCES PRATIQUES

- Défends ton argent, par Gustave SOREPH. Conseils pratiques pour éviter les pièges tendus à l'épargne. 4 gravures. Broché, 0 fr. 90; relié toile. . . 1 fr. 20
- La Cuisine à bon marché, par M^{me} J. SÉVRETTE. Br., 0 fr. 90; rel. 1 fr. 20
- Le Guide mondain, par la C^{tesse} DE MAGALLON. Br., 0 fr. 90; rel. 1 fr. 20
- Le Passe-temps des mois, par V. DELOSIÈRE. Mémento des diverses occupations à toutes les époques de l'année. 111 grav. Br., 0 fr. 75; relié t. 1 fr. 05
- La Maison fleurie, par F. FAIDEAU. 61 grav. Br., 0 fr. 90; relié t. 1 fr. 20
- Le Dessin de l'artisan et de l'ouvrier, par CHEVRIER. Manuel pratique à l'usage des ouvriers, contremaîtres, etc. Nomb. grav. Br., 0 fr. 75; rel. t. 1 fr. 05
- Pour former un tireur, par VIOLET et VOULQUIN (publié sous le patronage de l'Union des Sociétés de tir de France). 38 gr. Br., 0 fr. 75; rel. toile. 1 fr. 05
- Frontières françaises, forts, camps retranchés, par G. VOULQUIN, avec introduction de P. BAUDIN, député. Trois volumes illustrés de nombreuses gravures et cartes. Chaque volume, broché, 1 fr. 20; relié toile. 1 fr. 50

Envoi franco contre mandat-poste (pour l'étranger, ajouter 20 cent. par vol.).



Une merveilleuse encyclopédie
à bon marché

Reproduction réduite (format 21 x 30, 5 cent.).

Le Larousse pour tous

Publié sous la direction de Claude AUGÉ

Deux magnifiques volumes de près de 1 000 pages chacun (format 21 x 30, 5),
17 325 gravures, 216 cartes en noir et en couleurs, 35 superbes planches en
couleurs. Prix de l'ouvrage complet, broché 35 francs
Relié demi-chagrin, fers spéciaux de George AURIOL 45 francs

Paiement par traites de 5 francs tous les deux mois
(Au comptant, 10 0/0 d'escompte)

Avoir un « Larousse », une de ces encyclopédies si universellement renommées où on trouve tout ce qu'on peut avoir besoin de savoir, qui vous renseigne sur tout ce qui vous embarrasse, qui vous donne, peut-on dire, dans la vie une véritable supériorité intellectuelle et pratique, c'était là un privilège réservé jusqu'ici à ceux qui pouvaient acquérir des ouvrages d'un prix élevé comme le *Grand Dictionnaire Larousse* ou le *Nouveau Larousse illustré*. Chacun maintenant, grâce au **Larousse pour tous**, va enfin pouvoir, si modestes que soient ses moyens, bénéficier des immenses avantages que procure journellement la possession d'un tel ouvrage.

Ce sont **toutes les connaissances humaines**, tous les résultats de la science et de l'érudition, toute l'essence de la littérature et de l'art, toutes les données de la vie pratique, que ce merveilleux dictionnaire encyclopédique met désormais véritablement à la portée de tous, à un prix des plus modiques. On y trouve tous les mots de la langue, la grammaire, les étymologies, l'histoire de toutes les littératures et l'analyse des œuvres remarquables, la description des chefs-d'œuvre de la peinture, de la sculpture, de l'architecture, l'histoire, la mythologie, la biographie de tous les personnages célèbres, la géographie, la philosophie, les sciences mathématiques, physiques et naturelles, les sciences appliquées, les connaissances pratiques et professionnelles, etc., etc. : le tout présenté sous la forme la plus accessible, la plus commode et la plus claire, et accompagné de **milliers de gravures** et d'une profusion de **planches et cartes en noir et en couleurs** de toute beauté.

Demander le prospectus spécimen.

Tous ceux qui lisent, tous ceux
qui étudient ont besoin d'un

Petit Larousse illustré

Magnifique volume de 1 664 pages (format 13,5 × 20), 5 800 gravures, 680 portraits, 130 tableaux encyclopédiques dont 4 en couleurs, 120 cartes dont 7 en couleurs. — Relié toile, fers spéciaux de E. GRASSET, en trois tons. 5 francs
En reliure peau, très élégante 7 fr. 50

(1 franc en sus pour frais d'envoi dans les localités non desservies
par le chemin de fer, et à l'étranger.)



Reproduction réduite
du Petit Larousse illustré (13,5 × 20).

il sera tout particulièrement précieux aux jeunes gens pour leurs études par la richesse de sa documentation et le caractère instructif de son illustration. (Plus de 500 000 exemplaires vendus à ce jour.)

Envoi franco au reçu d'un mandat-poste.

Toutes les connaissances
utiles en un volume.

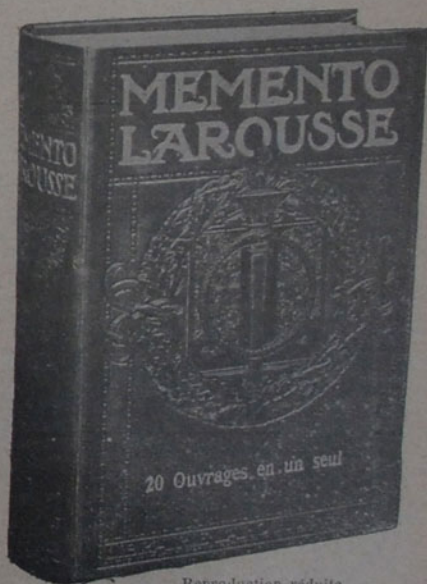
Mémento Larousse

Petite encyclopédie de la vie pratique, contenant en un seul volume toutes les connaissances d'utilité journalière : un traité de grammaire, un abrégé d'histoire, une géographie avec un atlas de 50 cartes en couleurs, une cosmographie, une arithmétique, des éléments d'arpentage, un traité de dessin, un traité de sciences physiques et naturelles, des notions d'agriculture, le droit usuel, le savoir-vivre, l'hygiène, des recettes et procédés, etc. (Vingt ouvrages en un seul.)

Beau volume de 730 pages (format 13,5 x 20), 900 gravures, 82 cartes, dont 50 en couleurs. Cartonné 5 francs

Relié toile, fers spéciaux de GIRALDON, titre or. 6 francs

Règles de grammaire, principes d'arithmétique, notions de sciences, d'histoire, etc., il ne se passe pour ainsi dire pas de jour que nous n'ayons besoin de retrouver quelque connaissance oubliée, quelque renseignement qui nous échappe. Tout le monde a remarqué la rapidité avec laquelle s'effacent les leçons apprises au temps de notre enfance, et qui ne s'est vu maintes fois embarrassé devant des questions auxquelles répondrait le premier écolier venu ? On saisit donc quels services continus rendra à tous un livre comme le *Mémento Larousse* : un livre qui résume, en un volume maniable et facile à consulter, tous les livres de classe qu'on ne possède plus et auxquels il serait du reste incommode d'avoir recours. Le *Mémento Larousse* est plus encore. Englobant sous une forme méthodique et substantielle tous les matériaux d'une solide instruction, il ne s'en tient pas aux programmes scolaires. Il a cette originalité de faire place, à côté de la partie purement intellectuelle, à une foule de notions de la vie usuelle qu'on aurait peine à trouver réunies ailleurs. Il forme ainsi un tout d'une exceptionnelle valeur pratique, un véritable vade-mecum. C'est le complément naturel du *Petit Larousse*, et on peut dire que ces deux ouvrages, l'un dans l'ordre alphabétique, l'autre dans l'ordre méthodique, condensent l'essence même des connaissances utiles.



Reproduction réduite
du *Mémento Larousse* (13,5 x 20).

Envoi franco au reçu d'un mandat-poste.

Dictionnaires divers

Dictionnaire usuel de Droit, par Max LEGRAND, avocat. Un volume in-8^o de 840 pages, 15 grav., 3 cartes. 8^e mille. Br., 7 fr. 50; relié toile. 9 francs
Supplément. 60 pages. Broché 1 franc

Rédigé dans un esprit essentiellement pratique, ce dictionnaire met à la portée de tous ce qu'il peut être utile de savoir en matière juridique, sous une forme aussi claire et accessible que possible, et l'ordre alphabétique en rend en outre la consultation infiniment plus commode que celle d'un code. Il est superflu d'insister sur les services qu'un ouvrage ainsi conçu peut rendre à chacun dans la conduite de ses affaires : ce sera en particulier un guide des plus précieux toutes les fois qu'on aura un contrat à passer, un procès à intenter ou à soutenir, ou simplement quelque formalité administrative ou judiciaire à remplir. Un appendice placé à la fin du volume donne la formule d'un certain nombre d'actes d'une application courante : reconnaissances, procurations, baux, etc.

Dictionnaire illustré de Médecine usuelle, par le D^r GALTIER-BOISSIÈRE (Ouvrage honoré de souscriptions des ministères de l'Instruction publique et de la Guerre). Un volume in-8^o de 576 pages, 849 gravures, photographies, radiographies, 4 cartes, 4 pl. en couleurs. 30^e mille. Broché, 6 fr.; relié toile. 7 fr. 50

Voici un ouvrage qui sera précieux dans la famille. Médications et traitements divers, description des organes, hygiène préventive et curative, pharmacie de ménage, soins spéciaux aux mères et aux enfants, accidents, empoisonnements, falsifications, etc., tout y est exposé avec une clarté remarquable et un sens pratique sur lequel on ne saurait trop insister dans un livre de ce genre. Un développement étendu a été donné en particulier à la médication par l'eau chaude ou froide, par la gymnastique française ou suédoise, par le massage, par l'électricité, par les petits moyens de la médecine d'urgence sans drogue proprement dite; à l'hygiène des exercices, comme le cyclisme, l'équitation, la chasse; à l'hygiène professionnelle, etc.

Dictionnaire synoptique d'étymologie française, par H. STAPPERS, donnant la dérivation des mots usuels, classés sous leur racine commune et en divers groupes : latin, grec, langues germaniques, etc. Un volume in-12 de 960 pages. 5^e édition. Relié toile. 6 francs

Dans ce livre on trouvera, groupés d'une façon méthodique, tous les mots de la langue française de même provenance, qui, dans les autres dictionnaires, se trouvent forcément éparpillés d'après l'ordre alphabétique. On comprend quel intérêt présente cet ouvrage, tant au point de vue des recherches étymologiques qu'au point de vue de l'étude des mots.

Dictionnaire méthodique et pratique des rimes françaises, précédé d'un traité de versification, par Ph. MARTINON. Un volume petit in-12 de 300 pages. 3^e édition. Relié toile. 2 fr. 50

Ce dictionnaire offre des avantages considérables sur tous les ouvrages similaires. Outre que sa nouveauté le met au courant des derniers enrichissements de la langue, il se recommande par l'originalité de son plan, grâce auquel les rimes sont présentées d'une façon particulièrement pratique.

Dictionnaire des Opéras, par F. CLÉMENT et P. LAROUSSE, revu et mis à jour par Arthur POUJIN. Analyse et nomenclature de tous les opéras, opéras-comiques, opérettes et drames lyriques représentés en France et à l'étranger depuis l'origine de ces genres d'ouvrages jusqu'à nos jours. Un volume in-8^o de 1300 pages. Broché, 22 fr.; relié demi-chagrin. 25 francs

Livres d'intérêt pratique

Pour choisir une carrière, par Daniel MASSÉ, juge de paix de Nogent-sur-Marne. Un vol. in-8° de xxxii-520 pages. 2^e éd. Br., 4 fr. 50; relié. t. 5 fr. 50

Cet ouvrage se distingue de tous ceux qui ont déjà paru dans ce genre par la largeur de son plan et par une précision de renseignements à laquelle on n'avait pas encore atteint en pareille matière. On y trouvera, non seulement sur les professions administratives, libérales, commerciales et industrielles, mais même sur les métiers manuels, des indications aussi pratiques que détaillées.

Manuel du Commerçant, par E. SEGAUD, ancien président du Tribunal de commerce d'Arras. Un vol. in-8° de 320 pages. Broché, 3 fr. 50; rel. t. 4 fr. 50

Ce volume présente, sous une forme simple et commode à consulter, les diverses notions juridiques et pratiques d'un intérêt courant dans la vie commerciale. Dû à la plume d'un homme du métier, il rendra les plus grands services aux commerçants, qui auront avec lui sous la main la solution des mille cas qui peuvent journellement les embarrasser.

La Comptabilité commerciale, industrielle et domestique, avec notions sur le commerce, le crédit, les sociétés et la législation commerciale, par Gustave SORÉRI. Un vol. in-8° de 270 pages. 3^e édit. Br., 3 fr.; rel. toile. 4 francs

Cet ouvrage met la comptabilité à la portée de tous sous une forme véritablement pratique et claire; il se recommande tout particulièrement aux jeunes gens qui se destinent aux carrières commerciales, à ceux qui veulent se créer une position dans nos grands établissements financiers, aux candidats qui se préparent aux examens de la Banque de France, du Crédit foncier, etc.

Pour gérer sa fortune, par Pierre DES ESSARS. Conseils pratiques sur les placements de capitaux et les assurances. 4^e édit. In-8°. Br., 2 fr. 50; rel. 3 fr. 50

Ce petit livre, qui a été l'objet des appréciations les plus élogieuses dans la presse quotidienne et financière, est essentiellement un ouvrage de vulgarisation pratique. Sous sa forme concise et condensée, il guidera utilement le capitaliste, en exposant avec simplicité et avec clarté les diverses opérations financières qu'un particulier peut être appelé à traiter dans son existence.

Les Impôts, guide pratique du contribuable, par un PERCEPTEUR. In-8°, 160 pages. Broché. 2 francs

Ce petit volume permettra à chacun de connaître avec précision l'étendue de ses obligations envers le fisc. On y trouvera sur chaque contribution des indications pratiques dues à la plume d'un professionnel (matière imposable, exemptions, mode de paiement, poursuites, réclamations, etc.).

Hygiène nouvelle, par le Dr GALTIER-BOISSIÈRE. In-8°, 376 pages, 396 gravures. Broché. 3 fr. 75

La science de l'hygiène a fait de grands progrès à notre époque et tout le monde a le plus sérieux intérêt à les connaître. Le livre du Dr Galtier-Boissière sera à ce titre un guide des plus précieux. On y trouvera exposé, sous une forme simple et claire, avec nombreuses figures à l'appui, tout ce qu'il est pratiquement utile de savoir sur les microbes et les maladies infectieuses, l'air, la lumière, les aliments et les boissons, l'hygiène des vêtements, de l'habitation, etc.

Envoi franco au reçu d'un mandat-poste.

Collection in-4° Larousse

Donner à un prix très modéré de véritables ouvrages de luxe, imprimés avec soin sur un papier magnifique, merveilleusement illustrés par les procédés de reproduction photographique les plus perfectionnés et embellis de reliures originales signées d'artistes comme Grasset, Auriol, etc., tel est l'objet de la *Collection in-4° Larousse*. Cette superbe collection met ainsi à la portée de tous des satisfactions jusqu'ici réservées à un petit nombre de bibliophiles et d'amateurs. (Format 32 x 26.)

Le Musée d'Art (des Origines au XIX^e siècle), publié sous la direction de M. Eug. MÜNTZ. 900 gravures photographiques, 50 planches hors texte. — Broché, 22 fr.; relié demi-chagrin. 27 francs

Le Musée d'Art (XIX^e siècle). 1 000 gravures photographiques, 58 planches hors texte. — Broché, 28 fr.; relié demi-chagrin. 34 francs

Les Sports modernes illustrés, encyclopédie sportive illustrée, publiée sous la direction de MM. P. MOREAU et G. VOULQUIN, 813 gravures, 28 planches hors texte. — Broché, 20 fr.; relié demi-chagrin. 26 francs

La Terre, géologie pittoresque, par Aug. ROBIN. 760 reproductions photographiques, 24 hors-texte, 53 tableaux de fossiles, 158 dessins et 3 cartes en couleurs. — Broché, 18 fr.; relié demi-chagrin. 23 francs

Atlas Larousse illustré. 42 cartes en couleurs hors texte, 1 158 reproductions photographiques. — Broché, 26 fr.; relié demi-chagrin. 32 francs

Atlas Colonial illustré. 7 cartes en couleurs hors texte, 70 cartes en noir, 16 pl. hors texte, 768 reprod. fotogr. — Broché, 18 fr.; relié . . . 23 francs

Paris-Atlas, par F. BOURNON. 595 reproductions photographiques, 32 dessins, 24 plans hors texte en huit couleurs. — Broché, 18 fr.; relié . . . 23 francs

L'Allemagne contemporaine illustrée, par P. JOUSSET. 588 reproductions photographiques, 8 cartes en couleurs hors texte, 14 cartes ou plans en noir. — Broché, 18 fr.; relié demi-chagrin. 23 francs

L'Italie illustrée, par P. JOUSSET. 784 reprod. fotogr., 14 cartes et plans en couleurs, 9 cartes en noir. — Broché, 22 fr.; relié 28 francs

L'Espagne et le Portugal illustrés, par P. JOUSSET. 772 reproductions photographiques, 10 cartes et plans en couleurs, 11 cartes et plans en noir. — Broché, 22 fr.; relié demi-chagrin. 28 francs

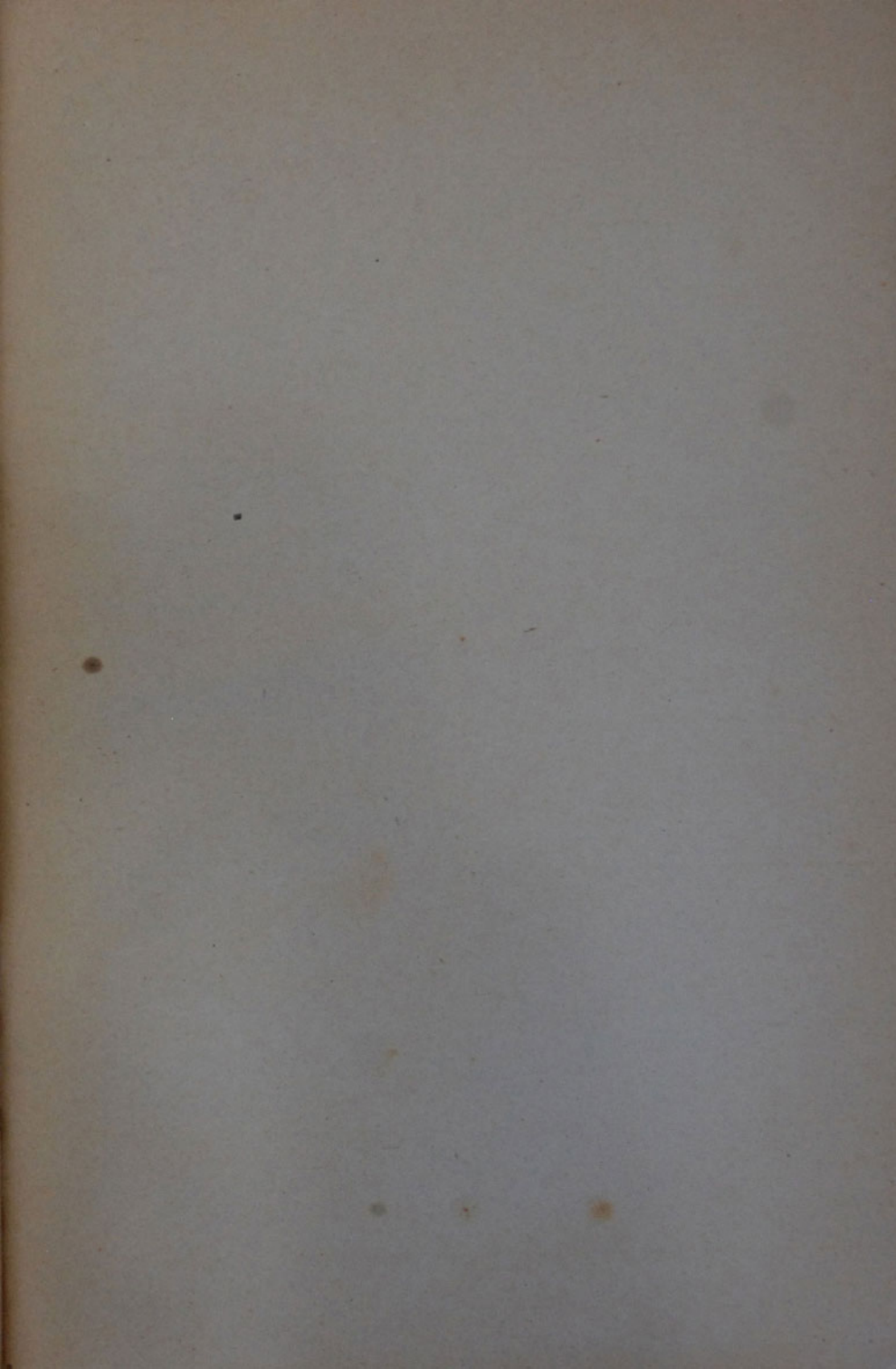
La Hollande illustrée, par MM. Maxime PETIT, VAN KEYMEULEN, etc. 349 reproductions photographiques, 2 planches en couleurs, 4 cartes en couleurs, 35 cartes en noir. — Broché, 12 fr.; relié demi-chagrin. 17 francs

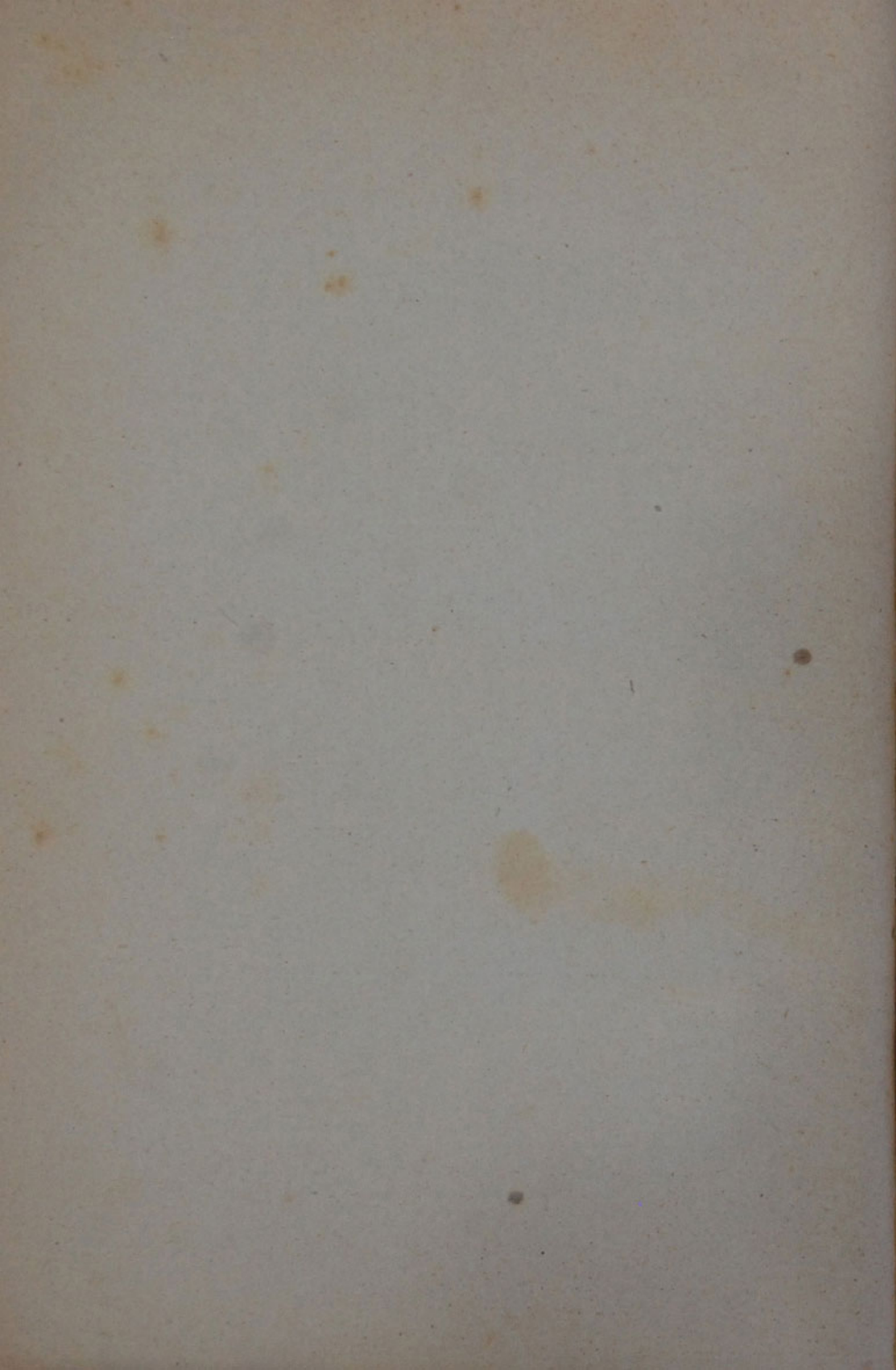
En cours de publication :

Histoire de France illustrée (des Origines à nos jours). Magnifique ouvrage présentant l'histoire d'une façon toute nouvelle et réellement intéressante pour tous. Le *Tome I^{er}*, des Origines à la mort de Henri IV, est en vente (broché, 27 fr.; relié, 33 fr.); le *Tome II*, de Louis XIII à nos jours, paraîtra en 1910. (Demander le prospectus spécimen avec les conditions de souscription.)

N. B. — Les ouvrages de la *Collection in-4° Larousse* peuvent être acquis à raison de 10 francs par mois en France, Algérie, Tunisie, Alsace-Lorraine, Suisse et Belgique.

Envoi franco au reçu d'un mandat-poste.





Handwritten notes in the top left corner, including the number '100' and some illegible cursive text.

*Partly with
Seymour
...
...
...*

